universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Histoire documentaire de l'Arménie des âges du paganisme

(1410 av. -305 apr. J.-C.) ; précédée de questions ethnographiques, linguistiques et archéologiques et suivie de la mythologie ourarto-arménienne

Sandalgian, Joseph

Rome, 1917

Première Partie. Notions Préliminaires et Questions Archéologiques Spéciales

urn:nbn:at:at-ubi:2-10328

PREMIÈRE PARTIE

NOTIONS PRÉLIMINAIRES ET QUESTIONS ARCHÉOLOGIQUES SPÉCIALES

CHAPITRE Ier

Description géographique naturelle de l'Arménie. — I. Système géologique, monts, plaines, vallées. — II. Fleuves et rivières. — III. Mers et lacs. IV. Pyles. — V. Climat. — VI. Faune. — VII. Produits du sol.

L'Arménie presque tout entière est un immense cumul de montagnes. On peut dire que le pays est, en grande partie, composé de hauts plateaux. Du Pont jusqu'aux frontières de l'Arménie, la montée commence à se faire sentir, et elle continue sans cesse de se prononcer de plus en plus jusqu'au centre du pays. C'est le caractère général du côté du nord. Nous constatons un système contraire dans les frontières méridionales, où les montagnes surgissent du coup tout le long des confins qu'elles enveloppent. La hauteur des régions du côté d'orient diminue par degrés, surtout dans le voisinage de la mer Caspienne. Quant aux régions occidentales, bien qu'elles aient une position élevée, elles n'atteignent pas pour cela le degré d'élévation des contrées centrales.

I. *Système géologique, monts et vallées.*

Le cumul de montagnes qui couvre l'Arménie se compose, généralement parlant, des chaînes s'allongeant dans un sens parallèle. Nous pouvons diviser celles-ci en trois systèmes. Le

premier est celui de Masis ou d'Ararat, qui, en partie, prend son caractère distinctif dans les régions centrales du pays et s'étend à travers les contrées arméniennes vers l'orient et surtout vers l'occident. Dans ce système les massifs principaux sont les monts Masik [1] (Masis, Ararat) et Niphate [2]). Ce même système, en dérogeant en quelque sorte à la position générale, pousse en partie des ramifications plus ou moins compactes vers le sud, en couvrant de la sorte toute la province de Basoropède [3]). Les monts Gordyéens même peuvent se rapporter au système des Masik. Ce système ou cette chaîne de montagnes, tout en commençant de l'immense massif d'Ararat, court vers les régions occidentales, et avec sa largeur même il forme une ligne courbe, dont la partie convexe se tourne vers le nord et s'étend jusqu'au mont Biurakn [4]). La même chaîne ne cesse pas encore de courir vers l'occident; mais, arrivée au canton Mananali, elle commence à baisser graduellement et s'interrompt d'une façon brusque. Là elle donne passage à l'Euphrate, qui y opère son cours vers le sud. Tandis que cette longue chaîne se prolonge du mont Ararat jusqu'au mont Biurakn, elle se forme comme une immense muraille entre l'Araxène [5]) et le bassin de l'Arsanias ou de l'Euphrate oriental, en les séparant net. A partir du mont Biurakn, la même chaîne sépare le bassin de l'Euphrate occidental de celui de l'Euphrate oriental. Comme une véritable chaîne de montagnes, une autre, quoique d'une modeste longueur, commence à prendre naissance des monts Masik, court vers le sud-ouest et s'arrête sur les rivages occidentaux du lac Thôspite, en se formant une limite, du côté d'orient, à l'immense plaine du canton de Mousch. — En mentionnant ici les principales montagnes figurant dans ce premier système, nous devons dire que si elles ont de bien grandes hauteurs, elles le doivent aux forces volcaniques extraordinaires. Le nom du mont Masis, « le libre » ou plutôt « le noble »,

[1] Ce nom, avec l'élément - k du pluriel, désigne le grand et le petit Masis réunis. [2] La véritable position de cette chaîne de montagnes était au nord du lac Thôspite (Strabon, XI, XIV, 8). [3] En arménien: Vaspourakan, qui s'étend vers le sud du mont Ararat. [4] Ce nom présente en arménien le sens de « mille sources », dont l'Araxe prend sa naissance dans la Carénite, ou Carênnite, district dont le chef-lieu était Carana, l'Erzeroum moderne. Strabon (XI, XIV, 2, 14) appelle ce mont: « Abos »; voyez aussi Ptolémée, V, XIII, 5. [5] *Campus Araxenus.*

d'après les poëtes et ménestrels du canton de Golfn [1]), trouve son étymologie dans l'idiome ourarṭique ou arménien primitif, dans lequel le mot *mašis=masis* signifie « grand ». Ce mont est composé de deux parties, dont la première est appelée le grand Ararat, ayant la hauteur de 5160 mètres au-dessus de la mer; la seconde, le petit Ararat, ne s'élève qu'à environ 4000 m. Le premier document qui fait allusion au mont sacré de l'Arménie, en l'appelant d'un sien nom, est sans contredit la *Lettre de Sargon au dieu Assur* [2]), une inscription cunéiforme rédigée en 714 av. J.-C. Sargon, roi d'Assyrie, en faisant la guerre à Rouśas Ier, roi d'Ourarṭou, s'était porté au nord-ouest du royaume de Manas, situé au nord-est de la Basoropède, et il avait battu l'armée d'Ourarṭou sur « Uâus, grande montagne dont, avec les nuages, au milieu du ciel, la tête [s'élève], par où, de toute antiquité, âme qui vive n'avait passé, [dont personne] n'avait vu la route, au-dessus de laquelle même l'oiseau ailé du ciel ne passe pas » (ll. 96-98). Sargon, après avoir vaincu sur le mont Uâus le roi Oursa [3] (Rouśas), descend dans le district de Bari(s)[3] - nom porté d'abord par le mont Ararat, - sans doute parce que ce district se trouvait en contact immédiat avec la montagne sainte de l'Arménie. Le mot Uâus ne peut signifier que ' eau; pluie ' et par extension ' déluge ', c'est-à-dire ' *mont du* déluge '. Le mot *uâus* ' eau; pluie ' du dialect du district de Baris peut fort bien être mis en parallèle avec le mot *auis* ' eau ' du dialect du district de Biana, le *âuiś* de l'arménien classique, le *wasser* des Allemands et le *woda* des Slaves, avec la même signification; le même mot peut bien soutenir le parallélisme avec *AN Uia* ' dieu de-la-pluie ' ourarṭique (Uia devant être, au nominatif, Uias) et avec le gr. Ὑης, même signification. Quant au mot Baris, il signifie en grec ' bateau, barque ', ce qui est conforme à la nature de l'idiome des inscriptions ourarṭiques, c'est-à-dire de l'arménien primitif. Il est donc évident que, conformément à une antique tradition nationale, relative à un déluge et à un bateau sauveur, du moins les habitants de la région du mont, improprement appelé Ararat

[1] Moïse de Khorène, I, 30; II, 41. Le Golt'n (la Colthène) était situé sur la rive gauche du cours central de l'Araxe. [2] Traduite et publiée par Fr. Thureau-Dangin, Paris, 1912. [3] L'inscription de Sargon porte toujours « Bari » conformément à l'usage des sémites qui laissent généralement tomber le -s des désinences des noms propres aryens.

à une époque récente, l'appelaient, depuis des temps très anciens, Uâus et Baris en même temps, sans aucune différence. — D'après Nicolas de Damas [1]), le mont Masis ou Ararat se nommait Baris. — Il est problable que des Perses sous les Achéménides, ou bien, ce qui est plus probable, les Mèdes, historiquement connus comme établis autour du mont sacré, aient, sous la dynastie mède atropatienne, transporté de l'Éran en Arménie le nom de leur montagne sacrée *Hara-Bèrèzaiti* (= Montagne Bénie, ou Sainte) [2] et l'aient donné au mont Baris. Nous connaissons « l'ancien mot bactrien *bares* offrant le sens de ' mont, hauteur ' [3]) qui, comme épithète de Hara Bérézaiti, se présente à nous à maintes reprises dans l'Avesta » (*Yaçna* 41, 24. *Yesht* 19, 1) [4]. — La même cause volcanique a dû produire le mont Niphate [5]), dans le canton de Bagréüandène, entre le cours supérieur de l'Araxe et le lac Thôspite; le mont a une élévation de 3520 mètres. En prenant le nom de cette montagne pour celui de l'Arménie, Horace, dans l'ode dédiée par lui à Valgius (*Odes*, II, VI, 17-22), dit: « chantons les nouvelles victoires d'Auguste César, le fier Niphate (*rigidum Niphaten*) et le fleuve des Mèdes qui, étant rentré dans le rang des nations vaincues, roule de très petites ondes.... ». L'appellation Niphate était, sans aucun doute, le nom de la divinité mâle des eaux chez les Éraniens, chez qui l'*Apañm napât* signifiait « l'humidité des Eaux »; mais il devait signifier aussi un endroit et une montagne. « Arvand était un ancien nom du Tigre; ce fleuve prend sa naissance au Niphate ou au mont Npat des Arméniens; par conséquent le lieu *Apañm napât* doit être cherché ici. Tant que l'empire éranien gardait toute son étendue et l'Arménie n'avait pas adopté le christianisme, le Tigre et sa source avaient sans doute une grande signification et étaient en général reconnus comme faisant partie de l'Éran » [6]). Le nom du mont Niphate était donc d'origine éranienne. — Le mont Ẓałkaš, c'est-

[1] *Ap.* Joseph., *Antiq. jud.* I, III, 6. Nicolas vivait dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. [2] Elle était la montagne des dieux, appelée plus tard Albours, Alborǰ, dont le plus haut sommet s'appelait Demâvend. La montagne était située au sud de la mer Caspienne. [3] Comparez l'arm. cl. *barṙr* ' haut, élevé '. [4] Fr. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, 1871, t. Ier, p. 217, note 1. – Voy. aussi Strabon, XI, XIV, 14, où il mentionne une localité dite Baris et son temple. [5] Le moderne *Ala-Dagh*. [6] Fr. Spiegel, *Erân Alterth.*, 1871, t. Ier, p. 173, et 1873, t. II, pp. 51-54.

à-dire, la montagne ' des Fleurs ', « pleine de gibier »[1]), à gauche des sources de l'Arsanias. — Le roi de Ninive Sargon, dans sa *Lettre au dieu Assour* (l. 145), fait mention d'une montagne en exploitation nommée *Zimour* qui devait être située au nord-ouest du royaume de Manas. Il y parle aussi (l. 280) d'une autre montagne de même genre nommée *Ouizouka*, qui était très probablement le mont des Varajnounik[2]), au nord-est du lac Thôspite et qui s'élève à une hauteur de 3300 m. Le mont des Ḥorḥorounik[3]), au nord-ouest du même lac, avec une élévation d'environ 3800 m. — Le mont Grgour[4]), situé à l'ouest-sud-ouest dudit lac, s'élève à une hauteur d'environs 2600 m. C'est sur cette montagne qu'avait cours dans le peuple la légende, d'après laquelle l'arche de Noé étant arrivée en cette endroit avait dit: « Grgour, reçois-moi *sur ton sommet*; » la montagne lui avait répondu: « Va au Masis, car il est plus grand que moi ». — Le mont Biurakn[5]), au sud du canton de Caranite, a une hauteur d'environ 3200 m. — Dans la partie septentrionale de la province de Touroubéran s'élève le mont Srmanš; pour les populations il était le « Sommet de la terre », et elles l'appelaient de ce nom; il donnait naissance à une multitude de sources[6]). — Les pics aigus des monts Gordyéens ont en général une élévation de plus de 4000 m.

Le second système de montagnes est celui du septentrion, que nous appellerons caucasique. On dirait qu'il se détache du corps même du Caucase, court vers le sud et le sud-ouest, de là il fait un détour et se prolonge vers l'occident jusqu'aux frontières de l'Arménie et au-delà même de ce pays. Dans ce système le plus grand massif c'est le mont Aragaz, que les forces volcaniques ont soulevé jusqu'à la hauteur d'environ 4100 m.; il a quatre sommets d'inégales hauteurs. Aragaz est une médiocre chaîne de montagnes, qui s'étend au nord-ouest d'Êčmiaẓin, à l'ouest du lac Lychnite. — C'était au nord-ouest de cette chaîne que se trouvaient les monts Moschiques, qui en partie séparaient la Gogarène de la haute Colchyde; de ce

[1] Moïse de Khorene, III, 23. [2] Le moderne *Thandourêk-Dagh*. [3] Le *Sèipan-Dagh* actuel. [4] Le *Nimroud-Dagh* de nos jours. [5] Le moderne *Bingheul-Dagh*. Pour son site voy. plus haut. [6] *Geogr. de Moïse de Khorène*, pp. 31, 41, par le P. A. Soukry. Venise, 1881. Le mont paraît être le *Košmour Dagh* actuel.

côté ils constituaient la frontière de l'Arménie-Majeure [1]). — La chaîne de montagnes qui s'appelait Paryadrès, le Parḥar des écrivains arméniens, commence dans un endroit voisin des monts Moschiques et s'étend jusque dans la partie occidentale du Pont, le long des côtes de cette région. Une partie du Paryadrès est formée par le Skydisès, une chaîne de montagnes qui, au nord-ouest de l'Arménie-Majeure, s'élève entre l'Euphrate occidental et les rivières pontiques, en courant du côté gauche du fleuve Harpase jusqu'au canton d'Akilisène [2]). D'après Strabon XII, III, 18), le Skydisès allait se relier aux monts Moschiques de la haute Colchide.

Le troisième système est le méridional, le taurique, dont les cimes de montagnes atteignent des hauteurs de plus que 3000 m. Le Taurus, à partir des limites du sud-ouest de l'Arménie, se répartit en deux bras: l'un, le plus fort, l'Antitaurus, court jusqu'au lac Thôspite; l'autre c'est la chaîne de montagnes où le mont Mésa ou Mésha [3]) de la Bible (*Genèse*, X, 30), le Masius [3]) des écrivains grecs, les « monts d'Arménie » d'Eratosthène [4]). Cette chaîne de montagnes, tout en courant vers les régions orientales, s'approche des monts Gordyéens et forme les limites méridionales de la province d'Arzanène, l'Alṣnik des auteurs nationaux. L'endroit le plus élevé de cette chaîne ne dépasse pas 1000 m. Les inscriptions cunéiformes assyriennes donnent à cette chaîne de montagnes tauriques le nom de Kasiari, ' monts des Kasiens '.

Ces trois systèmes se produisirent par les mêmes causes géologiques. L'époque de leur soulèvement aussi est la même. À la fin de l'époque secondaire, la superficie et l'élévation du territoire de l'Arménie présentaient l'aspect de nos jours. À partir de cette époque, l'action et les phénomènes volcaniques se faisaient sentir, mais dans les hauts plateaux ils furent de courte durée et ils ne furent pas assez violents pour produire de véritables explosions et ouvrir de cratères vomissant du feu; la cause en était, sans aucun doute, l'extrême dureté des couches

[1] Strabon, XI, II, 1, 15. XII, 4. XIV, 1. XII, III 18. Ptolémée, V, XIII, 2.
[2] Voyez ici Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 10 et la note. [3] Les chaînes de montagnes de *Karadja-Dagh* et de *Toûr-Abdîn* modernes. Le Masius de Strabon (XI, V, 6. XII, 4. XIV, 2. XVI, I, 23) et de Ptolémée (V, XVIII, 2) est appelé dans les Septante: *Massês* et dans la traduction arménienne: *Massik*. [4] Chez Srabon, II, I, 21.

plutoniennes. Cependant, dans les plaines ou les endroits détachés des plateaux, les forces volcaniques ont agi sans aucun obstacle et d'une façon pleine et entière; de sorte qu'elles y produisirent des montagnes de formes coniques en les soulevant à des hauteurs considérables. L'action volcanique fut, en Arménie, forte et de longue durée; elle produisit à la fin une longue série de cratères vomissant du feu. Les cratères lancèrent des rochers volcaniques et des laves en quantité considérable, qui couvrirent les hauteurs coniques des époques précédentes. Ces forces intérieures du globe terrestre durèrent aussi après l'époque tertiaire; elles n'avaient pas encore perdu de leur intensité au début des temps historiques. À notre époque même, les forces volcaniques n'ont pas tout à fait cessé de se faire sentir [1]).

Quant aux plaines et vallées, où les indigènes devaient habiter en général et s'occuper d'agriculture, nous voyons, dans le premier système ou dans la longueur du centre du pays, l'Araxène, le *Campus Araxenus*, dont le site varie de 600 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire. — Dans les voisinages du lac Thôspite, les vallées atteignent des hauteurs jusqu'à 1600 m. — La plaine Thmout [2]) du canton d'Artaz, en Basoropède, s'élève à ce point. — Mais dans la Gordyène le site des vallées n'est pas, généralement parlant, au-dessous de 3000 m. de hauteur. — Les plaines du canton de Phasiane ont une élévation de plus de 1800 m. — Dans la direction de l'occident, les plaines de la Derxène, élevées en terrasses, ont, en moyenne, une hauteur de 1600 m. Dans l'Akilisène, sa voisine, il y a des plaines, tout aussi élevées en terrasses, qui s'élèvent jusqu'à une hauteur d'environ 1400 m.

Dans la partie du nord, les hauts plateaux aussi bien que les plaines et les vallées ne nous présentent pas de si grandes élévations; ainsi, la différence qui y existe varierait à peine de 300 à 500 m.

Dans le système du midi ou taurique, la plaine de Mousch mérite d'être signalée à cause de sa hauteur de 1300 m. au-dessus du niveau de la mer Noire. — L'Antitaurus, qui avec le Taurus proprement dit forme la vallée existante dans la So-

[1] Hivernat, Müller-Simonis, *Du Caucase au golfe Persique.* [2] Lazare de Farbe, II, 37.

phène [1]), a des hauts plateaux, dont les hauteurs ne dépassent point 1600 m. — Le rocher de la ville d'Amid n'ayant que 660 m. d'élévation, la ville elle-même a un site de 30 m. de moins. — Le haut plateau à l'occident du mont Masius et voisin de l'Euphrate, atteint des hauteurs variant de 500 à 600 m. [2]).

II. *Fleuves.*

Le système hydrographique de l'Arménie présente un spectacle unique au monde; deux paires de grands fleuves y coulent dans deux directions opposées; un autre fleuve, formé de deux branches dans le pays même, s'élance vers la frontière; des cours d'eau de toutes dimensions y pullulent, dirait-on, comme à plaisir pour fertiliser le sol.

C'est ainsi que les pays arméniens ont été, de tout temps, célèbres à cause de leurs nombreux fleuves et rivières. Aussi, les Assyriens, en voulant nommer l'antique Arménie, l'appelaient Nâiri ou Nahri, un nom qui signifie 'Fleuves' et '*pays des* Fleuves'. Nous en parlerons ici d'une façon succinte.

Araxe. « La Mère Araxe », nom de caresse que lui donnent les Arméniens modernes, l'Araxe aux eaux frémissantes, prend sa naissance, comme nous avons dit plus haut, au mont Biurakn qu'on appelait anciennement Abos [3]), qui signifiait 'eau'. C'est Hérodote (IV, 40) qui le premier mentionne l'Araxe, lorsqu'il décrit le cours de ce fleuve vers l'orient. Parmis les grands fleuves arméniens celui-ci est le seul qui naît sur le sol de la patrie, court vers l'orient dans les pays nationaux et y meurt. Aussi, il est à bon droit appelé fleuve proprement national qui, aux yeux des Romains, représentait l'Arménie et était appelé

[1] Strabon, XI, XII, 4. [2] Nous ne croyons pas superflu de mentionner ici que « les monts des Arméniens *ou* de l'Arménie » rapportés par Eratosthène (*ap.* Strab. II, I, 21, 29) ne pouvaient être que le mont Masius, ou du moins la partie occidentale de cette chaîne de montagnes, qui étaient au nord de la ville de Thapsaque, en Syrie. Strabon (XI, XII, 4. XIV, 2) appelle aussi Taurus le mont « qui est la frontière de l'Arménie et de la Mésopotamie »; ce qui ne pouvait être que le Masius. « Les montagnes d'Arménie » mentionnées par Polyène (IV, 17) devaient être la partie occidentale du Masius, où les vallées et les plaines sont d'une étendue assez médiocre. [3] Strabon, XI, XIV, 2, 14; au sujet de l'Araxe voy. aussi chez ce géographe, XI, IV, 2. XIII, 3. XIV, 3, 4, 7, 13. Ptolémée, V, XIII, 5. Eustathe, *Comment.* v. 988, dans les *Geographi graeci minores*, édit. Müller-Didot, t. II, p. 388, ll. 21–22.

par Virgile (*Énéide*, IX, l. 728) « Araxe qui ne souffre point de pont » (*pontem indignatus Araxes*), le poëte signifiant par ces mots que l'Arménie était réfractaire au joug. Le poëte latin Properce (IV, *Élégie*, III, l. 33) fait écrire à une femme, du nom d'Aréthuse, à l'adresse de son mari, qui guerroyait au fond d'Asie, les mots suivants: « j'apprends pour savoir de quel côté court l'Araxe qu'il faut vaincre » (*vincendus Araxes*). Dans la pensée du poëte, à cause de la défaite d'Antoine, il fallait vaincre l'Araxe aussi bien de l'Éran que de l'Arménie. Moïse de Khorène (I, 12) l'appelle « fleuve » en raison de ce qu'il est fleuve par excellence, qui, « en traversant les rochers des monts, passe par les forêts et les gorges *et*, avec un grand bruit, descend dans la plaine » d'Araxène (*Ibid.*) [1]. — La partie la plus supérieure de l'Araxe, c'est à dire du point de sa naissance jusqu'au confluent de l'Aḥourïan, était appelée Phase (*Phasis*), que traversa l'armée grecque des Dix Mille. Nous rencontrons le nom de ce Phase d'abord chez Xénophon [2]). Par la dénomination de « Phase », Polybe comprend toute la longueur de l'Araxe [3]). Les écrivains arméniens ignorent le nom de Phase; la partie ainsi dénommée du grand fleuve est aussi appelée par eux Araxe. Mais comme ils connaissent le nom du canton de Phasiane qu'ils transcrivent « Basïan », il est manifeste que dans les temps antiques le nom de Phase, tel quel, était usité en Arménie; car le premier dérive du second. — Nous rencontrons le nom de notre mère-fleuve dans les pays de différentes nations étrangères: *a*) Le Yaxarte [4]), au nord de l'ancien Éran, était appelé Araxe, dont quelques érudits croient à tort, selon nous, à l'identité avec le Ranha de l'Avesta ou avec le Rasa du Rig-Véda, comme nous verrons plus bas en parlant de la rivière Rah. Le Yaxarte est nommé Araxe d'abord par Hécatée (fragm. 170) [5], ensuite par Hérodote (I, 201, 205,

[1] Une belle description du cours de l'Araxe se trouve chez Pomponius Mèla (III, v, l. 41 et les suiv.); édit. *Lugduni Batavorum*, 1748. [2] Xén., *Anabase*, V, vi, 4. Ce Phase est aussi mentionné par Diodore de Sicile (XIV, 29). Les noms des cantons de Phasiane et de Phasiane-Supérieure dérivent sans doute de celui du fleuve. [3] Polybe, V, lv, 7. Cp. Strabon, XI, xiv, 5, d'après lequel le royaume des dynastes atropatiens s'étendait jusqu'aux pays des Caspiens sur l'Araxe. [4] Le moderne *Sir-Daria*. [5] Dans les *Fragmenta historicorum graecorum*, édit. Müller-Didot, 1885, t. I, p. 11. L'historien Hécatée vécut 549-486.

209, 216. III, 36. IV, 11), par Strabon (XI, VIII, 6) et par d'autres. — *b*) Strabon (XV, III, 6) rapporte qu' « Alexandre, près de Persépolis, traversa l'Araxe »[1]). Diodore de Sicile (XVII, LXIX, 2) écrit de son côté que, en Perse, « Alexandre jeta un pont sur l'Araxe. — *c*) D'après Métrodore de Scepsis, « le Thermodon [2]) s'appelle Araxe »[3]). — *d*) Xénophon (*Anabase*, I, V, 19) écrit que, en Mésopotamie, Cyrus le Jeune et son armée « arrivèrent au fleuve Araxe »[4]). — *e*) Suivant Étienne de Byzance (*s. v.* Ἄραξα) « Araxa *est unc* ville de Lycie, d'après ce que dit Alexandre dans le second livre écrit par lui sur les Lyciens. Le nom ethnique est « Araxiens ». — *f*) D'après Strabon (XI, XIV, 13) en Thessalie le Pénée « avait pris au commencement le nom 'Araxe' »[5]); et d'après Étienne de Byzance (*s. v.* Ἀράξης) « Araxe est un fleuve d'Arménie et de Thessalie. Le Pénée aussi portait ce même nom ... ». — *g*) Étienne de Byzance dit (*s. v.* Ἀράξαι) que les Araxiens étaient une nation en Illyrie. — *h*) La quatrième bouche d'Istros (Danube) était appélée « Arakos », non pas « Narakos »[6]). L'opinion de quelques savants est que le nom « Arakos » n'est que la corruption du nom « Araxe ». - *i*) En Épire, dans le district des Molosses, la rivière Arachthos (Polybe, XXII, IX, 4; Ptolémée, III, XIV, 6. XV, 14), bien que la forme de son nom originaire eût été un peu corrompue, représentait l'Araxe d'Arménie aux yeux des premiers immigrants aryens. Quelques autres auteurs le nomment Aratthos ou Araethos. Ptolémée (III, XIII, 4) place en Acarnie l'embouchure de la rivière Arachthos. — *j*) Cet auteur (III, XIV, 13) connaît en Étolie une ville nommée aussi Arachthos. — *k*) Suivant Polybe (IV, LIX. 4. LXV, 10) et Strabon (VIII, II, 2, 3. III, 4, 12. VII, 5. X, II, 19), Pomp. Méla (II, III, 11. 119, 139), Pausanias (VI, XXVI, 10), Ptolémée (III, XVI, 5. XIV, 29, en Achaïe) et Agathéméros (*Geographiae informatio*, § 24)[7], le promontoire, qui en Péloponèse s'étend de l'Élide vers l'Achaïe,

[1] Cet Araxe est aujourd'hui appelé *Bend-émir*. [2] La rivière moderne *Thermé* du Pont. [3] Voy. *Fragm. hist. gr.*, ladite édit., 1883, t. III, p. 204.

[4] Ce fleuve était le Khaboras, qui, en traversant le district de Gauzanite au sud-est de la ville de Kharan (Carrhes), se jetait dans l'Euphrate. [5] Voy. aussi Eustathe, *Comment.*, au v. 739 de Denis le Périégète, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 346. [6] Voy. dans le *Anonymi Periplus Pontis Euxini*, art. 67, *ibid.*, 1885, t. I, p. 419. Voyez-y la note.

[7] *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p 485.

s'appelait Araxos [1]). En Élide il existait, sur le territoire de la Pisatide, une source nommée Salmone, près d'une ville également nommée Salmone (Strab. VIII, III, 31, 32). Or, Salmone est le même nom que Halmos, une ancienne dénomination de l'Araxe de l'Arménie. Il paraît donc certain que le promontoire tirait son nom de la source ou de la ville susdite. Le nom de l'Araxe n'est mentionné ni dans les documents cunéiformes nationaux ni même dans ceux de l'Assyrie, découverts ou publiés jusqu'à nos jours, et nous sommes privés de tout appui sûr pour en connaître l'étymologie véritable. D'après le Pseudo-Plutarque, certain roi d'Arménie, appelé Araxès, poussé par la douleur de l'assassinat commis sur ses filles, « s'est jeté dans le fleuve Halmos. De son nom, le fleuve fut appelé Araxès » [2]). Ce récit semble être une pure légende, dans laquelle nous trouvons qu'il est vraisemblable que le nom primitif de l'Araxe de l'Arménie fût Halmos. — *l*) Le nom de la mer ou plutôt de l'immense lagune Hâmoun [3]), située au sud de l'Éran et précisément au nord-ouest de Béloutchistan, n'est que celui de l'Halmos-Araxe de l'Arménie. Cette dénomination avait émigré en Éran dès une antiquité très reculée. — *m*) Le nom du Phase, partie supérieure de l'Araxe et même l'Araxe tout entier, était porté par le plus grand fleuve de la Colchide (Hérodote, I, 2, 104, etc. Pomp. Méla, I, XIX, ll. 84-85; Ptolémée, V, X, 1, 2, et bien d'autres auteurs) et par une ville de ce pays (Ptolémée, V, X, 2. VIII, XIX, 4). — *n*) D'après Ptolémée (VII, IV, 7, 8), dans les Indes « le Phasis et le Gange coulent des monts Galibes ».

Kour. Ce fleuve, qui a ses principales sources dans la province de Gogarène et dans celle des Taoques, est certainement arménien, bien qu'il soit mêlé de certains éléments étrangers. En dirigeant son cours du côté d'occident vers l'orient, lorsqu'il s'approche de la mer Caspienne, il reçoit dans son sein l'Araxe et, de la sorte, tous deux se jettent dans ladite mer. Le Kour est appelé Cyrnus par Plutarque (*Pompée*, XXXIV); cet auteur, pareil à quelques autres, nous indique les sources étrangères lorsqu'il écrit: « Les sources du Cyrnus se trouvent dans les montagnes de l'Ibérie » (*ibid.*). À ces mots il ajoute que « le fleuve, dans son cours, reçoit l'Araxe qui vient de l'Arménie,

[1] Aujourd'hui appelé *Calogria*. [2] Voy. dans les *Geogr. gr. min.*, ladite édit., t. II, p. 662. [3] Fr. Spiegel, *Érânische Alterthumskunde*, t. Ier, pp. 30, 37.

et par douze bouches il se jette dans la mer Caspienne. Quelques écrivains rapportent que l'Araxe ne se jette pas dans le Cyrnus, mais il court en dehors de lui et, près de lui, il se jette dans la mer susmentionnée ». Ce dernier trait paraît être probable relativement aux âges reculés; nous voyons même que Strabon (XI, III, 2. IV, 2. XIV, 3, 4, 7), en parlant de son époque, tient le même language [1]). — Pareil à l'Araxe, le Kour aussi a ses homonymes dans certains pays étrangers: *a*) Ptolémée (VII, II, 1) connaît l'existence en Médie d'un « fleuve Cyrus » (Κῦρος). — *b*) D'après Strabon (XV, III, 6), en Perse « il y a aussi le fleuve Cyrus [2]), qui traverse toute la Coelé-Perside et baigne l'enceinte de la ville Pasargades ». Nous lisons aussi dans les *Commentaires* d'Eustathe que « Cyrus est un fleuve perse... D'après le Géographe (p. 500), il existe un autre grand fleuve qui prend sa naissance en Arménie; anciennement on l'appelait Koros; ensuite son nom venant à être changé, on l'appela Cyrus » [3]). — *c*) La Thessalie avait, en même temps que son Araxe, un « Kouarios »; le nom de ce dernier fleuve était aussi prononcé par des variantes « Koralios *et* Koualios », comme nous les rencontrons chez Strabon (IX, II, 29. V, 17).

Arsanias. C'est, d'une façon spéciale, l'Arazani des écrivains arméniens. Sous ce nom proprement national, datant de l'époque ourartique, on désignait l'Euphrate oriental, qui doit sa naissance aux monts Niphate et Soukâu, dans la région sud-ouest de la province royale d'Ararat. En courant vers l'occident, lorsqu'il arrive à l'extrémité des cantons de Ḫozna et d'Anzitène, il s'unit à l'Euphrate occidental ou supérieur, et, de la sorte, il perd sa parfaite personnalité. Mais, après cette union, il ne perd pas tout à fait son nom proprement national; car, pour désigner le cours des deux Euphrates réunis, les écrivains nationaux se sont servi, bien que rarement, du nom d'Arazani; toutefois il est fréquemment employé dans la traduction des *Chroniques* d'Eusèbe. Les inscriptions cunéiformes assyriennes

[1] On arrive à la même conclusion en lisant la description que Pomp. Méla (III, v, ll. 54-62) fait du cours de ces deux fleuves. Voy. aussi Arrien., *Anabase*, VII, XVI, 3) et Ptolémée, V, XIII, 3. [2] Le *Poulvar* moderne d'après Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*, 1878, p. 65, note 1. Mais il existe aussi une rivière appelée *Kourab* « eau-du-Kour », que seule nous devons identifier avec le « fleuve Cyrus » de la Perse. [3] Voy. dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, comm. au v. 1073, t. II, p. 396.

nomment ce fleuve « Arzania *et* Arṣania » aussi bien que « Bouratti *et* Bourattou ». Les prisonniers pris par l'armée grecque des Dix Mille, comme aussi Xénophon (*Anabase*, IV, 1, 3. v, 2), connaissent ce fleuve sous le nom d'Euphrate. Ce nom étant d'origine souméro-accadienne, on appelait l'Euphrate *Bouranounou* 'Fleuve-grand'; ce qui fit ensuite place à la forme sémitique de *Bourattou* ou *Bouratti*. – L'Éran primitif avait son Euphrate. « Dans l'*Afrin des sept Amschaspands* (*Khorda-Avesta*, L, 9) le Frât est mentionné comme une rivière éminemment sacrée... je n'hésite pas à l'identifier avec l'Helmend de nos jours, l'Etymander des anciens...; ce fleuve avait reçu également l'appellation de *Frâtu* ou *U-frâtu*; aussi les écrivains classiques signalent-ils sur ses bords la ville de Phrada dans la Drangiane (Steph. Biz., *s. v.*), et Pline (VI, 25) appelle... sa branche, qui arrosait la ville nommée des Grecs Prophthasia, Ophradus, c'est à dire *U-frâtu* » [1].

Kalla[*b*]*ma*. Cette rivière est mentionnée dans la *Tablette de Nimroud* (l. 35) de Tiglath-Piléser III. Il paraît qu'elle se trouvait dans le canton d'Anzitène, à l'extrémité occidentale de la Sophène, et était un affluent de l'Arsanias.

Euphrate occidental. Ce fleuve a ses sources dans le canton de Caranite et surtout dans celui de Šatgomk̆, dans les endroits supérieurs de la montagne aujourd'hui appelée *Ghiavour-Daghi*. La montagne, située au nord de la ville de Carane [2]) à environ cinq heures de distance, est immédiatement derrière le village nommé Ḥačkâv Vank̆. Les sources y sont au nombre de vingt-et-une, qui fournissent les eaux originaires de l'Euphrate. L'endroit des bouillonnements s'élève à 2828 m. au-dessus du niveau de la mer, et à 995 m. au-dessus du haut plateau. Cependant, la source principale y jaillit de 65 m. plus bas que celle qui s'y trouve au plus haut endroit. Le fleuve y prend son cours vers le sud-est, et lorsqu'il atteint l'extrémité occidentale des cantons de Daranali et de Mnṣour, il commence à former un demi-cercle en penchant vers le sud; de là à une courte distance il s'unit à l'Arsanias; et tous les deux réunis courent, par de fréquents méandres, tantôt vers l'occident et tantôt vers l'orient jusqu'aux confins de la Mésopotamie en traçant un second demi-

[1] Fr. Lénormant, *Les origines de l'histoire*, 2e édit., t. II, 1re partie pp. 99–100. [2] La ville d'Erzeroum actuelle.

cercle. Nous appellerions « arc de l'Euphrate » toute la partie courbe que forment les deux fleuves susmentionnés.

Tigre, un fleuve formé de deux branches, dont l'une, la petite, est nommée *branche orientale*; l'autre, qui est la grande, est appelée *branche occidentale.* Les sources de cette dernière se trouvent dans la partie occidentale de la Sophène; la principale d'entre elles est celle dont se forme la rivière *Soubnat* des monuments cunéiformes assyriens, nommée aujourd'hui *Sèbènè-Sou.* Cette partie du Tigre, en descendant directement du nord au sud, tourne son cours vers l'orient et, arrivée à l'extrémité de la Sophène et de l'Arzanène, elle s'unit à la branche orientale. — Les affluents de la grande branche lui parvenaient, selon toute apparence, du côté gauche; ils étaient les suivants: 1. *Nalâinis,* dont nous parlerons plus bas avec détails. - 2. *Nami,* mentionné dans le *Prisme* (II, 23) de Tigleth-Piléser Ier. Cet affluent était probablement la rivière aujourd'hui appelée Batman. - 3. *Louqia,* que nous trouvons mentionné dans les *Annales* (II, 20) d'Asurnâṣirabal. Il semble que cette rivière était l'une des branches supérieures du Batman, et probablement celle qui est la plus occidentale. — 4. *Ṣoua,* mentionné dans lesdites *Annales* (III, 102), qui, probablement, était une petite rivière à l'occident du Batman. — Quant à la branche orientale du Tigre, Xénophon (*Anabase,* IV, I, 3) nous rapporte que, avant que les Dix Mille n'eussent entrée dans les monts Gordyéens, les généraux « tenaient des prisonniers que, après les avoir franchis, ils pourraient passer le Tigre à sa source, en Arménie, ou même le tourner, s'ils le préféraient ». L'armée grecque dépassa cette source lorsqu'elle laissa derrière elle (*Ibid.,* IV, III, 1, 11, 20, 32. IV, 1) le fleuve *Centrite* [1]), au nord-ouest de la Gordyène, et, après avoir fait dix parasanges [2]), elle arriva « aux sources du Tigre » (*Ibid.,* IV, IV, 3). De là l'armée ayant fait quinze parasanges, arriva au *Télèboas* [3] (*Ibid.,* IV, IV, 3). Ainsi, le bras formé par les sources, qui ne devait pas être long, et les deux derniers fleuves s'entremêlant, produisaient la branche orientale du Tigre. Les sources étaient donc au sud-ouest du lac Thôspite, et certainement à proximité dudit lac. — Le Tigre est généralement

[1] Le *Bohtan-Tschây* de nos jours. Le Centrite est aussi mentionné par Diodore de Sicile (XIV, XXVII, 7) à la suite de Xénophon. [2] Kilom. 55.320 m.

[3] Le 'Touḥ des écrivains arméniens et le *Bitlis-Tchây* moderne.

nommé dans les inscriptions cunéiformes assyriennes *Diglat*, que les écrivains arméniens transformaient en *Dkłaṫ*.

Aux cinq fleuves de premier ordre suit le *J̌oroḳ* [1]), fleuve de second ordre, qui, prenant sa naissance à l'occident du canton de Sispirite [2]), court vers l'orient, tourne ensuite vers le nord et se jette dans le Pont-Euxin. Xénophon (445-355 av. J.-C.) lui donne le nom d'Harpase; c'est chez lui que nous trouvons mentionné ce fleuve pour la première fois. Diodore de Sicile (XIV, XXIX, 2) aussi l'appelle de ce nom; il ne le connaît certes que par Xénophon. Ce même fleuve était aussi appelé Acampsis, un nom qui, peut-être, en désignait jadis une branche, et par la suite était pris pour le tout, appelé J̌oroḳ par les écrivains arméniens. L'historien arménien Asołik (II, 4) nous dit qu'Acampsis avait ses sources dans les Taoques; il était donc simplement un affluent du Harpase-J̌oroḳ. Pline (VI, III, 4) et Procope (*Guerres goth.*, IV, 2) mentionnent l'Acampsis comme s'il était l'Harpase de Xénophon. Du côté droit, Harpase arrosait en grande partie des pays arméniens, et du côté gauche les pays des Kaskâi (= Chalybes = Chaldéens), peuple qui avait des liens de stricte parenté avec la nation arménienne. — Pline (V, XXIX, 29) [3] mentionne une ville nommée Harpase près du fleuve Harpase en Carie, dans l'Asie-Mineure.

« Le fleuve *Halys* [4]) coule d'une montagne d'Arménie ». C'est le mot d'Hérodote (I, 72), que lui emprunte Denis le Périégète (vv. 784-786); mais en s'exprimant de la sorte, le père de l'histoire voulait, sans doute, indiquer une montagne quelconque de l'Arménie-Mineure.

Le *Lycus* de l'Arménie-Mineure. D'après Strabon (XII, III, 15), le Scylax « entre dans le canton de Phanarée. Là le Lycus arrive de l'Arménie, s'unit à lui et prend le nom d'Iris ». Ici aussi il ne s'agit que de l'Arménie-Mineure.

Un autre *Lycus*, le *Gâyl* d'Agathange (V, CIX), coulait dans le canton d'Akilisène; nul doute qu'il ne fût un affluent de l'Euphrate occidental.

L'*Ahourïan* [5]), ayant ses sources dans la Gogarène, coule vers le midi, et après avoir reçu dans son sein plusieurs affluents,

[1] Le *Tschouroukh* des temps modernes. [2] Autres formes: Saspires, Hyspirite. [3] D'après l'édition Sillig-Perthes, Hambourg-Gotha. [4] Le plus grand fleuve de l'Asie-Mineure, aujourd'hui appelé *Kyzyl-Irmak*. [5] L'*Arpa-Tchây* moderne.

il se joint au Phasis. Le roi d'Ourarṭou Argistis Ier (env. 780-755) mentionne, au début de sa *5e Inscription cunéiforme historique* (l. 1), une ville nommée Aḫourianis; il est probable que la ville était ainsi nommée du nom même du fleuve. En tout état de choses, il semble que le nom de ce dernier datait des temps reculés.

Fleuve du peuple de (homme) Dandnias, Kasal. Rouśas II, roi d'Ourarṭou, fait mention d'un pareil fleuve dans son *Inscription historique* (notre n° 38 AA, l. 14). Les indications fournies par ce document m'engagent à identifier ce fleuve avec le Ḱasał de Moïse de Khorène (II, 16, 65) et des poëtes-chanteurs de Golfn. Le Ḱasał, ou Ḱarsaḫ, ou Ḱasaḫ [1]), prenait sa naissance au sud du mont Aragaẓ, dans le canton de Nig, coulait vers le midi à proximité de la ville de Vałaršapat et se jetait dans l'Araxe.

Azat, qui signifie *Libre, Noble*. Il avait sa source au mont Gïoł, à l'est de la capitale Vałaršapat, traversait la ville de Douïn, au sud du lac de Gełam, et se jetait dans l'Araxe.

Mẹẓamôr. Un autre affluent de l'Araxe [2]), courant du canton d'Aragaẓotn vers le midi et ayant à sa gauche les villes d'Éréüan et d'Ardïanḱ. La rivière est mentionnée par Moïse de Khorène (II, 49) [3].

'Rah. Une rivière mentionnée par l'écrivain national Koriun [4]): elle était dans la province royale d'Ararat et coulait dans le voisinage de la capitale (Vałaršapat). Elle était un des affluents de l'Araxe. — D'après Pomp. Méla (III, v, ll. 40-41) « le Rha descend dans un seul canal des monts Cérauniens, et par deux canaux il se jette dans la mer Caspienne ». Une partie du nord-est du Caucase s'appelait monts Cérauniens; ainsi, le Rha susmentionné, qui n'était que l'homonyme du 'Rah de l'Arménie, était situé, selon toute probabilité, dans le pays des Caspiens du nord-est du Caucase. — Le Rasa des Hindous et le Ranha o Hra des Éraniens portait le nom de la rivière arménienne 'Rah. C'est, sans aucun doute, le Ranha ou Hra que Ptolémée (VI, xiv, 1, 24) appelle 'Pᾶ (Rhâ) et que l'Anonyme de l'*Abrẹgẹ de la Gẹogra-*

[1] Le moderne *Garpôy-cour*; voy. P. Ališan, *Ayrarat*, p. 6; voy. aussi *Géogr. de M. de Khorène*, Venise, 1881, p. 45. [2] Très probablement le *Kâyasou* moderne, qui, de nos jours, se jette dans la rivière Ḱasał. Anciennement, les deux rivières coulaient séparément. [3] Voir aussi sa *Géographie*, Venise, 1881, p. 45. [4] Koriun, édit. Venise, 1894, pp. 20-21.

phie nomme Ῥᾶς (Rhâs) [1]); immédiatement avant ou après avoir mentionné le Yaxarte, l'Oxus et le Rhymmus, ils y ajoutent le Rhâ ou le Rhâs [2]). Il y avait donc une parfaite distinction entre ces quatre derniers fleuves, et, par voie de conséquence, on ne saurait raisonnablement identifier le Yaxarte avec le Rasa des Aryas-Hindous et le Ranha des Éraniens, comme certains érudits ont l'habitude de le faire.

Mourṣ. Affluent de la partie supérieure de l'Araxe, c'est à dire du Phasis. Moïse de Khorène (*Hist.* II, 45) écrit de cette rivière: « le Mourṣ e l'Araxe se joignent »; d'après sa *Géographie* (XXII, 4), la rivière naissait dans le canton de Mardali, à l'est de la province de Touroubéran; « elle courait vers le nord et descendait en Phasiane où elle se jetait dans *la partie supérieure* de l'Araxe ».

Tlmout [3]). Une rivière qui, en traversant la plaine d'Aüarâyr ou de Tlmout du canton d'Artaz dans la partie septentrionale de la Basoropède, se jetait dans l'Araxe, du côté droit de ce fleuve.

Karmir [4]). Autre affluent de l'Araxe; ses sources se trouvaient dans le centre de la Basoropède, à la droite de l'Araxe.

Hrasdan (avec des variantes Hourazdan et Hourastan qui sont incorrectes). A en juger des indications fournies par Moïse de Khorène (I, 12. II, 11), cette rivière devait être un affluent de l'Araxe, en coulant à travers le canton des Varajnounik, au sud-ouest du mont Ararat [5]). — Le nom de cette rivière arménienne est identique avec ceux de l'« Eau Frazdânou *ou* Frazdâna » ou de la « mer Frazdânava » de l'antique Éran, qui était située dans le Ségestân [6]).

Mélas, fleuve sacré d'Ourarṭou, pour lequel les rois Ispouinis et Minuas Ier, tout en l'appelant « le rapide », avaient déterminé, dans l'*Inscription d'Ordonnancement de sacrifices* (notre n° 42-42ᵇ, ll. 6/39), deux bœufs et quatre moutons.

Il est très probable que ce fleuve sacré était la rivière Mélri

[1] *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 502, art. n° 29. [2] Ptolémée (V, IX, 12, 17, 19, 21) place un autre Ῥᾶ dans la « Scythie asiatique » (?!). Le Rhôs d'Agathémère (II, 10) ne peut être que le Rhâs susmentionné. [3] Se traduit 'fangeux, bourbeux'. Elisée, VI, édit. de Venise, 1859, p. 90. [4] Se traduit 'rouge'. [5] Il est bien difficile d'identifier cette rivière; voy. toutefois P. Ališan, *Ayrarat*, p. 6. [6] Voy. Fr. Spiegel, *Érânische Alterthumskunde*, t. Ier, pp. 147, 200.

des écrivains nationaux qui coulait dans le canton d'Aréüiḱ de la province des Siuniḱ et, du côté gauche, se joignait à l'Araxe dans le cours central de ce fleuve. Cette probabilité devient presque une certitude lorsque nous lisons, dans la *1re Inscription historique* (l. 10) de Rouśas Ier, que ce roi avait subjugué « le pays des Mélasiens » dans une de ses expéditions militaires qu'il avait faite au nord-est d'Ourarṭon. — La Cappadoce avait un double Mélas. Le premier, plus grand que le second, se jetait dans l'Euphrate, un peu plus bas du point de la jonction des deux fleuves portant ce même nom. Argistis Ier, après avoir mentionné dans sa *Grande Inscription* la ville de Méliṭas (Mélitène), fait aussi mention (*Ibid.*, col. II, l. 17) de ce Mélas en le nommant « le fleuve Mélias »[1]). D'après Ptolémée (V, VI, 8), « le fleuve Mélas en coulant du mont Argéon se jette dans l'Euphrate ». C'est assurément de ce fleuve que le rédacteur des *Chrestomathies de Strabon* écrit que « le fleuve Mélas venant du mont Taurus se jette dans l'Euphrate »[2]). Il est très probable que le nom de la ville de Méliṭas lui venait du nom même du fleuve. — Du second Mélas de la Cappadoce, le même géographe (Strab., XII, II, 8) écrit: « dans la plaine *de la ville de Mazaca* il existe aussi une rivière nommée Mélas qui est devant la ville et éloignée d'elle de quarante stades environ; ses sources se trouvent dans un endroit plus bas que le site de la ville »[3]). — En parlant des populations du Pont, Pline (VI, III, 4) mentionne « les peuples des Béchires et des Byzères *et* le fleuve Mélas »[4]); cependant, il nous est bien difficile d'identifier le fleuve qui ne pouvait être qu'une rivière. — Dans la Pamphylie, Strabon (XIV, IV, 2) place « Sidê [5]), la colonie des Cuméens,... le fleuve Mélas... ». Et Pline (V, XXVII, 22) mentionne « le fleuve Mélas, ancienne limite de Cilicie ». — Eustathe écrit de son côté que « le fleuve d'Asie aussi est Mélas »[6]). Mais il nous est impossible de préciser à quelle partie d'Asie l'auteur faisait allusion. — Nicéphore écrit dans sa *Géographie synoptique* (vv. 512–554 de Denis) que « près

[1] Le *Tokhma-Sou*, de nos jours. [2] *Chrestomathiae ex Strabonis lib. XI*, § 31, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 596. [3] Strabon, (*ibid.*) écrit pour ce fleuve « qu'il se jette dans l'Euphrate », ce qui était impossible. La rivière était petite et à proximité de l'Halys, dont il était un affluent. [4] On ne saurait préciser l'endroit de ce fleuve. [5] Une ville.

[6] Eust., *Comment.* aux vv. 414 et 538, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, vol. II, pp. 293 et 323.

de Cyzique se trouve la mer Mélas, qui cour vers l'Hellespont et la Propontide ») [1]. — D'après Pline (IV, XVIII, 4), du côté de l'occident de la Chersonèse de la Trace se trouve « le fleuve Mélas, d'où le golfe son homonyme ». Pomp. Méla (II, II, ll. 101–104) tient le même langage. Le fleuve aussi bien que le golfe sont mentionnés par Ptolémée (III, XI, 2) et par Eustathe dans ses *Commentaires* [2]). Strabon aussi connaît l'existence du fleuve [3]), qu'il mentionne « d'après Hérodote et Eudoxe ». Mais Hérodote (VII, 58) ne fait mention que du « golfe Mélas ». Strabon maintes fois fait mention de ce golfe [4]). Scylax de Caryanda aussi nous dit que « ... en face de Samothrace... se trouvent le golfe Mélas et le fleuve Mélas » [5]). Appien (*Guerres civ.* IV, 88, 101) aussi écrit que « le golfe Mélas est situé entre la Thrace et la Chersonèse thracique ». — En Thessalie, selon les paroles d'Hérodote (VII, 198–199), à vingt stades de distance de la rivière Dyras, « il existe une autre rivière, appelée Mélas. Et la ville de Tréchis est éloignée de cinq stades de cette rivière Mélas ». Strabon aussi (IX, IV, 14) fait mention de cette rivière. — La Béotie, de même, avait une rivière qui portait le même nom. Car, Strabon (IX, II, 41) nous rapporte qu' « Asplédon... est à vingt stades de distance *de la* ville d'Orchomène. Entre elles *coule* la rivière Mélas ». Cependant, le même auteur (IX, II, 18) nous dit de cette même rivière: « La rivière Melas... Cette rivière disparut entièrement ». Pline aussi (II, CVI, 10) fait mention du Mélas de la Béotie. Plutarque (*Sylla*, XX) rapporte que « parmi les plaines de la Béotie, la plus belle et la plus étendue est celle qui avoisine la ville d'Orchomène. Cette plaine est nue et dénuée d'arbres; elle s'étend jusqu'aux marécages, dans lesquels la rivière Mélas se mêle et s'y perd. — L'Arcadie n'était pas dépourvue d'une rivière nommée Mélas. D'après Denis le Périégète [6]) et le commentaire d'Eustathe, les Arcadiens habitaient « un pays creux dans la Péloponèse centrale... Là coulent les fleuves Mélas, Crathis et Ladôn » [7]).

[1] Voy. dans les *Geogr. gr. min.*, ut supr., t. II, p. 462. [2] Eust., *ibid.*
[3] Voyez le fragm. 51 du VII livre, dans l'édit. Müller-Didot, 1853, p. 283.
[4] Strab. I, II, 20. II, I, 40. V, 21. VII, VII, 4. fragments 51 et 57 du VII livre.
[5] Voy. l'art. 67 du même écrivain dans les *Geogr. gr. min.*, ut supr., 1855. t. I, p. 55. [6] Dans les *Geogr. gr. min.*, t. II, p. 128, vv. 415–416. [7] *Ibid.*, p. 293. aux vv. 414 et 416.

Les livres des Aryas Hindoux mentionnent, entre sept fleuves sacrés, les noms de ceux qui s'appelaient Nalini et Sukumari. Nous avons dans l'inscription cunéiforme de l'*Ordonnancement de sacrifices* plus haut mentionnée (nos nos 42-42*, ll. 6/38-39 et 11/48-49):

I. Un dieu nommé Nalâinis, qui recevait pour sacrifice 2 bœufs et 4 moutons. *Nalâinis* était probablement une rivière d'Ourarṭou, que la superstition payenne avait rendue sacrée. Il semble qu'elle était la branche centrale de la rivière Batman, traversant le district moderne de Sassoun.

II. Un dieu appelé Zouzoumarus, qui recevait 1 bœuf et 2 moutons. *Zouzoumarus* aussi devait être une rivière sacrée d'Ourarṭou. Mais il est bien difficile d'identifier cette rivière à l'une de toutes celles que nous connaissions dans les temps moyens.

Toura(s?). C'est Argistis Ier qui le mentionne dans sa *Grande Inscription* (III, 61) en disant que le district Boustus était près de ce fleuve. Comme ce district était le canton Boujounik, dans la partie sud de la Basoropède, le fleuve ou plutôt la rivière coulait dans une partie inférieure de cette même province.

Le fleuve des Dâinalatisiens, qui nous reste inconnu, est mentionné dans la susdite *Grande Inscription* (VII, 17).

Téléboas, que nous avons mentionné plus haut en parlant du Tigre. – Téléboas était le nom du primitif ancêtre des Céphalléniens de l'Acarnanie et de quelques autres peuples grecs, voisins des premiers (Xénophon, *Anabase*, IV, iv, 3. Étienne de Byzance, *s. v.* Τηλεβοάς).

Centrite; affluent de la branche orientale du Tigris, dont nous avons parlé plus haut.

Zaba ou *Zaban* (le supérieur). C'est *le grand Zabatus* ou *Zâb*, appelé aussi Lycus, en arm. Gâyl, qui a ses sources dans le canton d'Arrhapachite, à l'extrémité sud de la Basoropède, et dans la Petite-Arrhapachite, faisant partie du nord-est de la Gordyène. Le fleuve, après avoir coulé dans ces deux pays arméniens, entre en Assyrie et se joint au Tigre près de Nimroud moderne, l'ancien Kalaḫ, un peu au sud de Ninive. Sargon, roi d'Assyrie, dans sa *Lettre au dieu Assour* (l. 323) appelle ce fleuve « Zab supérieur », ce qui le distingue de l'autre, plus petit, qui se jette dans le Tigre à l'ouest de la ville de Kerkuk. La dénomination de ce fleuve s'explique par le mot kurde *zâva* et

l'arm. cl. *zov* ' mer '. Sargon nous dit aussi (*Ibid.*) que les gens de Na'iri (Ḫubuskia) et de Kilḫu appelaient ce fleuve Élamounia, dont l'assonance avec le Halmon est évidente.

III. *Mers et lacs.*

Dans la longue série des montagnes de l'Arménie, celles-ci devaient nécessairement avoir, au milieu d'elles ou dans leur voisinage, des vallées et des endroits plus ou moins larges, creux et profonds, où une partie des eaux venant à être emprisonnée, il s'en serait produit des mers, des lacs et des lagunes. Nous en mentionnerons ici les plus remarquables.

Mer des Bznounik'[1]), selon les auteurs classiques arméniens. Cette mer, qui n'est qu'un grand lac, est tout d'abord mentionné par Tiglath-Piléser Ier (*Prisme*, IV, 50, 99-100) qui l'appelle *mer supérieure*. Sennachérib (*Prisme* dit *du Cylindre de Taylor*, I, 13) l'appelle du même nom. — Le même Tiglath-Piléser (*Prisme*, VI, 43-44) la nomme aussi *mer supérieure de l'occident*. Sans doute, on s'était servi de l'épithète « supérieure », en comparant le site de cette mer avec celui de la mer Kapoutan [2]). — Toujours Tiglath-Piléser Ier, dans son inscription *de la grotte du Soubnat* (l. 9), appelle ce lac : *mer de Nâiri*, et Salmanar II répète cette même appellation dans ses inscriptions du *Monolithe* (I, 26. II, 58-59), des *Portes de Balawat* (II, 2) et *de la grotte du Soubnat* (l. 7). — Salmanasar II (*inscr. chez Layard*, n° 12, I, 14-15) appelle aussi le lac susmentionné : *mer supérieure de Nâiri*. — Samsiramman IV (*Stèle*, II, 21-22) le nomme : *mer du couchant*, vers où Rabsak, le généralissime de son armée, s'était avancé en s'emparant des villes d'Ispouinis, roi d'Ourarṭou, résidant à Ṭouspas, capitale du royaume, et en se rendant maître des villes de quelques roitelets, voisins d'Ispouinis. Dans sa *Lettre au dieu Assour* (l. 285) Sargon fait mention d'une « mer ondoyante », au bord de laquelle il vit « 30 villes fortes, au versant de grandes montagnes » qu'il atteignit en descendant des régions araratiennes. Cette mer était assurément « la mer supérieure de Nâiri » de Salmanasar II, c'est à dire le lac Thôs-

[1] Appelée aujourd'hui « lac de Van ». — Les dénominations « mer supérieure », « mer supérieure de l'occident » donnèrent lieu de penser qu'il s'agissait plutôt de la mer Noire ; pensée qui fut combattue, avec raison, selon nous, par de grandes autorités. [2] Lac d'Ourmia.

pite; car de là il se rendit ensuite dans les régions situées au sud-est de Nâiri. Parmi les rois d'Ourarṭou, ce n'est qu'Argistis Ier qui ait fait quelque allusion à ce grand lac. Lorsque, dans sa *Grande Inscription* (III, 30, 32), il fait mention « du peuple du district maritime » et « du peuple maritime », il fait par là allusion directement au district du bourg de Datouan et à sa population, et indirectement à la mer des Bznouniḱ. – Ce dernier nom doit son origine aux temps moyens; il provient du nom même de la famille seigneuriale des Bznouniḱ, dont le territoire s'étendait tout le long d'ouest-sud-ouest du lac; le territoire même portait l'étiquette de: « canton des Bznouniḱ ». Moïse de Khorène (I, 16) appelle le lac: « mer, petite mer, petite mer salée ». Cet écrivain, en parlant de la mort de la fabuleuse Sémiramis, nous dit (I, 18): « Dans l'ordre de ces événements, les fables de notre pays... décrivent ici le trépas de Sémiramis, sa fuite à pied, sa soif, son désir de l'eau et comme elle en a bu, l'approche de ceux qui étaient armés de sabres, et comment elle a jeté ses amulettes dans la mer en prononçant ces mots: Les amulettes de Sémiramis à la mer! » — Parmi les écrivains étrangers, Strabon (XI, XIV, 8) nous dit: « En Arménie il y a aussi de grands lacs...; le lac Arséné [1]) en est un, qu'on nomme aussi lac Thôspite. Les eaux de ce lac sont chargées de nitre; ainsi, bien que pour cette raison cette eau est admirable pour enlever les taches et pour laver les étoffes blanches, toutefois pour la même raison elle n'est pas bonne à boire... Le lac susdit n'a qu'une espèce de poisson ». — Pline (VI, XXVII, 31) aussi, comme Strabon, étend le nom du canton de Ṭouspas sur le lac et le nomme « lac Thôspitès ». — Ptolémée (V, XIII, 7) en avait connaissance, puisqu'il l'appelle « lac Thôspite »; mais il se trompait lorsqu'il écrivait que c'étaient les sources du Tigre que le formaient. – Denis le Périégète (vv. 987-988) le nomme « lac Thônite ». — Le site de ce lac a une élévation d'environ 1600 m. au-dessus du niveau de la mer Noire.

Mer Kapoutan. Salmanasar II (*inscr. chez Layard*, n° 12, I, 14-15) l'appelle *mer inférieure de Nâiri*; il la nomme aussi (*inscr. des Portes de Balawat*, II, 2) *mer du pays de Zamoua*; ce district étant situé au sud-ouest de ladite mer, celle-ci en

[1] Du nom de la ville d'Arǰêš (Arsisa), au nord-est du lac, Strabon appelle celui-ci Arséné, qu'on appela aussi « lac d'Arsisa ».

avait reçu sa dénomination. Elle ne fut appelée Kapoutan que par les Arméniens d'époques inférieures, tout comme la mer des Bznounik. Nous pouvons expliquer l'origine et la raison d'une telle appellation en nous rappelant que Šamsiramman IV, roi d'Assyrie, fait mention, dans sa *Stèle* (III, 5), d'un pays nommé Karsipouta [1]), qui, très probablement, était situé tout près du lac susmentionné; car, le roi ne guerroyait pas trop loin dudit lac. Il semble que le nom de ce pays était aussi, à une époque inconnue, donné au lac, et, ayant subi une petite altération, dans un temps inférieur, prit la forme « Kapoutan ». Sans doute, c'était par une étymologie populaire qu'on voulait expliquer ce dernier nom en disant que, comme ce lac était d'une couleur « bleue » (en arm. *kapoyt*), on l'avait appelé Kapoutan [2]). — Strabon (XI, XIII, 2) dit: « Il existe en Atropatène... un lac connu sous le nom de Capâuta, dans lequel se produisent des sels efflorescents. Ces sels ont la propriété étonnante de causer à l'homme des picotements et des piqûres douloureuses. L'huile est le seul médicament pour les adoucir; car, elle agit sur le corps de la même façon, dont l'eau douce ferait sur les étoffes, que quelqu'un brûlerait en les mouillant inconsidérément dans l'eau de ce lac afin de les y laver ». Sur ce lac le même écrivain parle ailleurs (XI, XIV, 8) de la façon suivante: « Il existe un lac qu'on nomme Matiane [3]) qui s'apellerait Cyané [4]). On estime que ce lac, après le Palus Méotide [5]), est le plus grand des lacs salés. L'étendue de ce lac arrive jusqu'à la Médie Atropatène. Le lac produit, sur ses rivages, des salines naturelles remarquables ». — L'élévation du site de la mer Kapoutan au-dessus du niveau de la mer Noire est de 1300 m. environ.

Lac *Lychnite*, selon les écrivains arméniens *mer de Gèlam*. Comme dans le midi, l'Arménie a aussi dans sa partie septentrionale des lacs quoique d'une étendue plus ou moins médiocre.

[1] On peut lire aussi ce nom: « Karsibouta ». [2] Pour l'épithète « bleue » voy. Strabon, XI, XIV, 8. [3] C'est le lac d'Ourmia qui est appelé ici du nom de Matiane, un nom employé tout d'abord par Hérodote. Matiane était aussi le nom d'un pays de Médie. Les Matiéniens d'Hérodote (I, 72. V, 49, 52) et cette Matiane de Strabon étaient le pays et les habitants de Manas, Manna, Minni de l'époque ourartique; le pays s'étendait des régions occidentales du mont Ararat jusqu'au centre de la Basoropède; Strabon nous le montre encore plus étendu jusqu'aux contrées du sud-est. [4] En grec Κυανή 'bleue'.
[5] La mer d'Azow de nos jours.

Dans la province des Siunik et à la hauteur de 1930 m. au-dessus du niveau de la mer Noire, un lac s'attire nos regards. C'est le lac Lychnite des géographes grecs et la mer de Gélam de M. de Khorène (I, 12. II, 46), appelé aussi *Mourk*; au dire de cet historien (III, 46), « Ḥosrov s'en alla de son armée près de la mer de Gélam, qu'on appelle Mourk ». Laissant de côté la légende de l'existence d'un chef de tribu appelé Gélam qui aurait donné son nom au lac, disons ici que le lac est aussi nommé *mer de Séüan*, du nom de l'île située au nord de ce lac. En écrivant sur l'Arménie, Ptolémée (V, XIII, 8) nous dit de ce lac: « Il existe aussi d'autres lacs: celui qui est appelé Lychnite, dont le milieu a les degrés 78 ..43° 15′ ».

Aréêsa. Le même géographe (*Ibid.*) nous rapporte qu'« il existe aussi Aréêsa [1]), dont le milieu a les degrés 78°, 30′ 40° 45′. Quoique inconnu, ce lac devait, selon toute apparence, se trouver dans le voisinage du lac Lychnite.

Mer Caspienne. Le père de l'histoire arménienne (III, 3) appelle de ce nom l'immense lac de l'est de l'Arménie, nommé aussi *mer d'Hyrcarnie* par les écrivains arméniens. C'est à bon droit que Adadnirari III (*Tablette de pierre de Kalaḫ*, 10-11) l'appelle *grande mer du lever du soleil.*

Mer Gâylatou. C'est de ce nom que Moïse de Khorène (II, 62) appelle un lac d'ordre inférieur, qu'il faudrait considérer comme situé au sud du mont Niphate [2]). — Il ne serait pas inutile de dire ici que Mérou, la montagne sacrée des Aryas Hindous était la demeure des dieux, et on l'appelait aussi Kaylâsa. La montagne s'élevait au-dessus des eaux, et les Indiens avaient d'elle l'idée d'une mer de montagne. Le Mérou, qui offre le sens de: « possesseur de lac », était considéré comme demeure des dieux, le lieu de l'origine des hommes et la colonne qui unissait la terre avec le ciel. — Il va sans dire qu'il devait exister un lien de parenté entre le Gâylatou arménien et le Kaylâsa indien.

Lacs salés. Strabon (I, III, 4), après avoir reproduit les paroles qu'Eratosthène avait écrites de Xante, rapporte que celui-ci avait vu des lacs salés dans les régions centrales de l'Arménie et dans les pays des Matiéniens [3]).

[1] Ἀρέησα. [2] Voy. *La géographie* dans le recueil des œuvres de Moïse de Khorène, édit. de Venise, 1865, p. 611, et le P. Alishan, *Âyrarat*, p. 7.

[3] Ces pays étaient, comme nous avons dit, ceux qui commençaient des

IV. *Pyles* ou *Portes.*

Celles-ci étaient des endroits formés par la nature, c'est-à-dire créés par des formations géologiques. Ils n'étaient que des défilés ou des gorges de montagnes rocheuses, ou bien des défilés rocheux précédés ou suivis de longs endroits marécageux. Les hommes en foule et surtout les bataillons de soldats ne pouvaient franchir aisément de tels endroits si peu accessibles, surtout lorsque l'art et le génie militaire avaient rendu encore plus dures les difficultés créées par la nature. On appelait Pyles ou Portes les murailles épaisses et fortes qui obstruaient ces défilés ou passages, dans lesquels il y avait réellement des portes de fer solidement construites [1]). En Arménie, du mot *kap* ' lien, liaison ', on appelait *kapanḳ* ' liens ' les murailles qui reliaient les deux bords opposés desdits défilés, gorges ou passages étroits des montagnes. Toutefois ceux-ci, même dans leur condition de pure nature, étaient nommés Pyles ou Portes en raison de ce que la traversée y était sérieusement difficile. Dans le but d'opposer un obstacle aux incursions des nations étrangères et surtout à l'invasion de leurs armées, les Pyles et les « liens » étaient construits expressément dans les endroits les plus convenables pour atteindre le but visé. Les appellations de J̌or, Ċor ou Ṣor, qu'on rencontre employées par les auteurs arméniens, signifient d'abord ' vallée ' et ensuite ' lien ' (*kapan*), sans que pour cela l'on doive séparer toujours ces deux significations. Nous allons passer en revue ces endroits et constructions de défense naturelle ou artificielle.

1. *Les Pyles d'Arménie.* Les écrivains arméniens ne mentionnent pas qu'une « Pyle » ou qu'un « lien » ait été expressément construit sur le territoire de l'Arménie sous un roi national. D'après Strabon (II, 1, 26), « Ératosthène [2]) avoue qu'on n'a mesuré que la partie de territoires allant de Thapsacus [3]) vers le nord jusqu'aux Pyles de l'Arménie ». La direction que nous donne le philosophe de l'école d'Alexandrie, nous conduit

régions occidentales du mont Masis et s'étendaient jusqu'au lac Kapoutan. Voyez ici *Chrestomathiae ex Strabonis lib. XI, 38*, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, t. II, p. 598. [1] Un même endroit devait avoir plusieurs portes. En arménien on emploie généralement au singulier le mot *dowṙn* ' porte '. [2] Vécut 276–196 av. J.-C. [3] Une ville sur la rive droite de l'Euphrate, au sud-est d'Halep en Syrie.

dans un endroit du sud-ouest de la province d'Arzanène, où le mont Masius a un passage étroit. Asurnaṣirabal nous dit dans ses *Annales* (II, 87-88) : « Je partis de Koummouḫ *et* je m'engageai dans le défilé du pays d'Istarati ». Comme l'Euphrate était, du côté d'est, la limite de Koummouḫ, le défilé devait exister à l'extrémité occidentale d'Arzanène. Il n'est pas improbable que les Pyles de l'Arménie, mentionnées par Ératosthène aient été le défilé du pays d'Istarati, qui justement du côté d'ouest était limitrophe de Koummouḫ. Les « Portes de l'Arménie » mentionnées aussi par Pline (V, XXVII, 27) et par Pomponius Méla (I, XV, ll. 13-14) étaient probablement les fortifications du défilé d'Istarati.

2. Nous devons mentionner ici que si Orose (I, II, 40) fait mention d'une *Porte arménienne*, il nous indique en même temps la région de la branche occidentale du Tigre comme la contrée où elle existait.

3. *Pyles de Ṣor*. Parmi les historiographes nationaux, Faustus de Byzance (IV, 50) rapporte que « le *patiši* [1]) d'Arzanène et le *patiši* de Norširakan..., et la maison et l'armée de la famille seigneuriale d'Arzanène » se révoltèrent contre Arsace [2]); ils élevaient une muraille dans la région de l'Arménie appelée Ṣor, et ils y mettaient des portes; ainsi il séparèrent leurs pays du reste de l'Arménie ». Bien que ces princes révoltés eussent élevé ces portes dans un but particulier et passager, cependant le nom même de « Ṣor » et la possibilité d'y élever des murailles et des portes disent assez que la région susindiquée avait autrefois aussi ses Pyles et ses murailles. A en juger des noms de deux provinces susmentionnées, les Pyles de Ṣor devaient être situées à proximité des sources de la branche orientale du Tigre; car, le canton de Norširakan était situé dans la partie centrale de l'ouest de la Gordyène, près des limites orientales de l'Arzanène.

4. Faustus de Byzance (IV, 24, vers la fin), en parlant des guerres soutenues par les Arméniens contre les Perses au IVe siècle de notre ère, fait mention de « *deux Portes des frontières* » de l'Arménie. Il est donc évident que ces Pyles étaient situées sur

[1] Mot souméro-accadien qui signifie 'maître, souverain, commandant': il est emprunté par l'arménien classique sous la forme *bdĭašḫ*, un des plus grands titres portés par quelques seigneurs féodaux de l'Arménie du moyen âge, qui réunissaient à leur pouvoir un grand commandement militaire.

[2] Roi d'Arménie, qui régna 250–269 apr. J.-C.

les frontières du sud-est de l'Arménie. Et si Thomas Arẓrouni (V, 8) parle des *Portes d'Assyrie* et d'une forteresse qui existaient dans le territoire des princes d'Arzanène, il est très probable que la forteresse et les Pyles qu'elle devait défendre aient été l'ensemble d'une des Portes des frontières plus haut mentionnées. En tout état de choses, les Portes d'Assyrie devaient être construites dans un endroit de l'est de l'Arzanène.

Les Pyles susmentionnées devaient certainement être utilisées dans les temps anciens contre les invasions étrangères. Dans les régions caucasiques il existait des Pyles et des murailles qui, quoique sous la garde des nations voisines, avaient souvent été, dans les basses époques, d'une grande utilité pour la sûreté de l'Arménie. Les historiographes arméniens connaissent les noms de plusieurs de ces Pyles et murailles septentrionales; mais ils paraissent en ignorer les endroits exacts aussi bien que les conditions de leurs constructions. C'est le contraire que nous voyons chez les écrivains étrangers. Nous devons donc déterminer ici, dans la mesure du possible, leurs appellations, leurs sites comme leurs conditions.

5. *Pyles* ou *Murailles de J̌or*. Ces Pyles, appelées aussi par Moïse de Khorène (III, 12) « pyles [1]) de J̌or », étaient situées en Colchide et en dominaient le littoral. Strabon (XI, III, 4, 5) nous la décrit de la façon suivante: « Pour entrer en Ibérie il y a quatre passages: le premier est celui que commande la forteresse de Sarapanes de Colchide... Comme il est manifeste, ce passage commence de la Colchide; il est de tous côtés obstrué de rochers, de places fortes et de cours d'eau profondément encaissées ». Chez Procope (*Bell. goth.* IV, 3), ces Pyles sont appelées Zour. Naturellement, elles devaient se trouver au pouvoir des Colchidiens.

6. *Pyles des Alains*. Le nom même de ces Pyles nous donne à entendre qu'elles étaient construites pour empêcher les incursions des Alains. Puisque ce peuple occupait le pied nord des régions centrales du Caucase, les Pyles aussi devaient être situées dans un endroit du centre de cette chaîne de montagnes. Le défilé Dariel de nos jours, qui est au centre du Caucase, peut seul être considéré comme les Pyles des Alains de jadis, mentionnées par les historiens arméniens, et comme les Pyles sar-

[1] En arm. cl. *kapan*, nom. sing.

matiques de quelques écrivains étrangers. Ce sont ces Portes, sans aucun doute, les secondes des quatre, dont Strabon (XI, III, 5) écrit ces lignes: « Lorsqu'on vient du côté du nord, c'est-à-dire du pays des Nomades [1]), on commence à gravir durant trois jours une montée escarpée; celle-ci est suivie d'une gorge étroite qu'on dirait suspendue au-dessus du fleuve Aragus [2]). Voici pourquoi on ne peut la traverser en moins de quatre jours. On ne saurait passer par là qu'un à un. Outre cela, ce passage est, à son extrémité, fermé d'une muraille ou d'un retranchement inexpugnable ». Les Pyles des Alains ont été admirablement décrites par un voyageur moderne de la manière suivante: « Après la station de Lars, la vallée, d'abord assez large, se rétrécit rapidement au point de devenir un couloir étroit, resserré entre les parois s'élevant à pic à une hauteur prodigieuse...: les rayons du soleil n'arrivent pas dans cette sombre tranchée: bien haut, au-dessus de nous, nous apercevons une mince bande de ciel bleu;... on se sent comme écrasé entre ces deux murailles de granit qui s'élèvent d'un seul jet presque à la hauteur des neiges éternelles. — Peu à peu l'étrange fissure du Darial [3]) s'élargit; sur la rive gauche *du fleuve* Terek se projette, en avant de la montagne [4]), un rocher escarpé que couronnait autrefois une forteresse élevée par la reine Tamara; ... sur la rive droite du Terek s'élève un fort flanqué de deux tours massives qui rendrait inutile toute tentative de forcer le passage. Au-delà du fort, le Darial se rétrécit de nouveau; la route, parfois creusée en demi-voûte dans les rochers, escalade une pente très forte en longeant la rive droite du Terek qui se précipite en une série de cascades. La formation des rochers est des plus étranges; ce sont pour la plupart des basaltes, les uns contournés horizontalement d'une façon bizarre et coupés par d'épaisses colonnes verticales, d'autres ressemblent à d'énormes piliers. Puis l'étroit couloir s'élargit rapidement et finit en une vallée profondément encaissée, mais assez large cependant pour permettre d'apercevoir dans toute sa splendeur la pyramide glorieuse du

[1] Une tribu de la race sarmatique qui errait autour du Palus Méotide, la mer d'Azow de nos jours. [2] Les sources d'Aragus se trouvent au centre du Caucase, et le fleuve se jette dans le Kour un peu au-dessus de Tiflis. Ainsi, il est évident que le second défilé mentionné par Strabon était les Pyles des Alains et dominait l'Ibérie. [3] En tatar *Dar-ial*, en turc *Dar-ol* 'route étroite'. [4] Le mont Kasbek.

Kasbek ... et les glaciers éblouissants qui zèbrent ses flancs » [1]). Il paraît certain qu'anciennement c'étaient les Ibériens qui possédaient et gardaient ces Portes.

7. *Pyles Caspiennes.* Moïse de Khorène (II, 86) fait mention de ces Portes lorsqu'il dit: « La bienheureuse Nounê... fit ces prédications en commençant de la Chorzène [2]) près des Portes des Alains et des Caspiens, jusqu'aux frontières du pays des Massagètes... ». Nous sommes donc obligés de chercher dans les régions orientales du Caucase la Porte Caspienne indiquée par l'historien arménien, dans un endroit qui fût assez éloigné des Pyles des Alains et assez proche des frontières du pays des Massagètes. Aussi bien, nous savons que le peuple caspien habitait les régions orientales de la grande chaîne des montagnes du nord de l'Arménie ; nous y trouvons aussi, sur la mer Caspienne, une ville nommée *Derbend*, un nom qui en persan offre la signification de 'lien, muraille, pyles'. Le pays des Massagètes n'était pas éloigné du site de cette ville. Une grande probabilité milite donc en faveur de l'opinion que nous exprimons, et d'après laquelle il faudrait retenir que la Porte Caspienne, mentionnée par Moïse de Khorène, se trouvait à proximité de la ville susmentionnée et que le Caspiens, dans le but de se garantir des périls d'incursions de la nation belliqueuse des Massagètes, avaient élevé cette Porte et la gardaient eux-mêmes [3]). Notre opinion est confirmée par le récit de Tacite (*Annales*, VI, 33), d'après lequel les Ibériens, dans leurs opérations de guerre en l'an 35 apr. J.-C., « avaient occupé tous les défilés, ayant laissé seul libre celui qui se trouvait près de la mer et à l'extrémité des montagnes de l'Albanie »; le même auteur y ajoute que les Ibériens « jetèrent les Sarmates sur l'Arménie par la voie caspienne ». Ce sont ces Pyles qui nous sont indiquées par l'historien juif Josèphe (*Antiq. jud.* XVIII, IV, 4), d'après lequel les Ibériens et les Albaniens « ayant autorisé les Scythes à tra-

[1] E. Orsolle, *Le Caucase et la Perse*, Paris, 1885, pp. 392–393. [2] Ce canton, qu'il faut reconnaître dans celui de Kłarék des auteurs arméniens, était situé au nord-ouest du canton d'Artahan, à proximité des sources du Kour. Il ne faut donc pas le confondre avec celui de Ḫorsïan, situé à l'ouest de la Sophène. [3] Les auteurs grecs et latins appelaient Portes Caspiennes le défilé fortifié par la nature, qui était situé près des rivages méridionaux de la mer Caspienne et était entouré d'une partie du peuple caspien. Ce défilé était, du côté du nord, une voie de communication entre l'Hyrcanie et la Médie.

verser leurs pays, ouvrirent les Portes Caspiennes et les envoyèrent contre Artaban ». Pline (VI, x, 11. xi, 12) [1], après avoir mentionné quelques populations demeurant au nord de l'Albanie, nous dit: « Les Portes Caucasiennes se trouvent au milieu d'elles; par une grande erreur, ces Portes sont appelées Portes Caspiennes ». Cependant, nous pensons qu'à la suite de notre explication l'erreur s'explique et se corrige, si erreur il y a. D'après Le Beau, la Porte Caspienne, formée d'un étroit passage entre le Caucase et la mer Caspienne, est celle qui s'appelle aujourd'hui ' détroit de Derbend '. La forteresse d'Iuroipacus, située au même lieu où on voit aujourd'hui le château de Derbend, fermait ce passage [2]).

8. *Pyles des Albaniens.* D'après Strabon (XI, iii, 5): « Le troisième passage donne accès d'Albanie à l'Ibérie. Le passage se trouvant, du lieu du commencement, dans un rocher taillé, il continue à travers les marécages formés par le fleuve Alazonius dans son cours du mont Caucase ». Le même géographe écrit ailleurs (XI, iv, 5) au sujet des Pyles susénoncées: « Le défilé qui conduit d'Ibérie au pays des Albaniens, traverse toute la Cambysène, pays âpre et aride; son extrémité donne sur le fleuve Alazonius ». Ce passage ou défilé doit être considéré comme étant les Pyles des Albaniens; car son commencement se trouve dans le pays des Albaniens. La Cambysène était un canton d'Arménie [3]), qui, d'après le même géographe (XI, iv, 1), « se trouve juste sur le lieu où se joignent l'Arménie, l'Ibérie et le pays des Albaniens ».

9. *Pyles des Ibères.* Strabon, après avoir décrit les trois passages susmentionnés, y ajoute immédiatement le quatrième en disant (XI, iii, 5): « Enfin, par le double défilé des fleuves Cyrus et Aragus on peut passer de l'Arménie en Ibérie. Il est connu que, avant que ces deux fleuves accomplissent leur jonction, chacun d'eux coule au pied d'une forteresse particulière. Ces places fortes sont construites sur des rochers éloignés l'un de l'autre de seize stades [4]) environ. Le Cyrus passe au bas de la forteresse d'Harmozica, et l'Aragus au pied de celle de Seusa-

[1] D'après l'édition Sillig–Perthes. [2] Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, livre XXXIV, règne de Léon Ier. [3] Strabon, XI, xiv, 4. [4] C'est-à-dire, de 2 kilom. et 944 m. environ.

mora. C'est ce dernier passage que Pompée traversa pour entrer de l'Arménie en Ibérie; après lui, Canidius aussi le traversa à l'occasion d'une expédition qui est de date postérieure ».

V. *Climat.*

L'Arménie, en raison de son site élevé, est sujette à des saisons d'une extrême température; le climat a « des changements subits » [1]; les saisons intermédiaires entre l'été et l'hiver sont d'une courte durée. Pendant l'été la forte chaleur qui règne dans les montagnes est souvent insupportable et produit de la sécheresse. Quant à l'hiver, il est de longue durée avec ses froids aussi intenses qu'aigus et piquants; dans maints endroits il n'est pas même hygiénique. Horace, dans son Ode offerte à Valgius, écrit de la façon suivante (*Ode* IX, ll. 1-6): « Les pluies en descendant des nuages ne coulent pas toujours dans les champs incultes; ou bien des tempêtes éternelles n'agitent point sans cesse la mer Caspienne; ni même, cher Valgius, les glaçons ne restent pendant tous les mois de l'année dans les pays des Arméniens... ». D'après Strabon (XI, XIV, 4) « dans la Chorzène et la Cambysène, cantons les plus septentrionaux de l'Arménie, la neige tombe avec abondance:... Comme l'on assure, il arrive souvent que des caravanes entières sont surprises, dans les gorges ou défilés des montagnes, par les avalanches de neige et s'ensevelissent sous elles. Cependant, on dit que tous les voyageurs, en prévision de ce danger, se prémunissent de longs bâtons afin que, si un pareil malheur leur arrive, ils les élèvent jusqu'à la surface de la neige pour prendre de l'air à respirer aussi bien que dans le but de donner un signal à ceux qui y passeraient après eux, qui sans doute arriveraient à leurs secours et, en les tirant du dessous de la neige, délivreraient leur vie ».

VI. *Faune.*

Dans les temps anciens l'Arménie abondait des espèces et du nombre d'animaux. Le chien, cet ami toujours fidèle de l'homme, s'y trouvait dès les âges primitifs. Les inscriptions cunéiformes nationales ourartiques aussi bien que celles des rois d'Assyrie

[1] L. Florus, IV, 10.

nous informent qu'anciennement il y avait en Arménie le cheval, le mulet, le chameau à une bosse comme à double bosse, le bœuf, le bœuf sauvage (buffle?), le mouton aussi bien que le pourceau. Aristagoras de Milet n'ignorait pas que « les Arméniens avaient beaucoup de bétail » [1]: Le généralissime de Salmanasar II emmena en Assyrie, du royaume de Manas seulement, « du bétail innombrable, consistant en gros et en menu bétail ». Sargon, roi d'Assyrie (722-705 av. J.-C.), à l'occasion de la campagne menée par lui contre Rouṣas Ier, roi d'Ourarṭou, dans sa *Lettre au dieu Assour* parle de « [184] la ville d'Aniastania, demeure de ses troupeaux » et du « [187] pays de Bari(s), ressource de son bétail »; ladite ville était située dans ce pays ou district de Baris, tous les deux au sud-ouest du mont Ararat. La région dite Dala ou des Daléens faisait partie dudit district; elle embrassait les forteresses de Tarui et de Tarmakisa, où « se trouvaient, dans des écuries, les chevaux, réserve de l'armé royale » de Rouṣas Ier (*ibid.* ll. 188-191). Sargon, en parlant d'Usqâya, la grande forteresse d'Ourarṭou, située dans la province de Zaranda, au nord-nord-est du lac Thôspite, dit: « [170] Les habitants de cette province, dans tout le pays d'Ourarṭou, comme aptes *à dresser* les chevaux de selle, n'ont pas leurs pareils. [171] Les jeunes poulains de sang, originaires du vaste pays d'*Oursa*, que *les habitants d'Ourarṭou* élèvent pour son armée royale, ils les prennent tous les ans ». Strabon, en parlant de son temps, nous dit (XI, XIV, 9): « L'Arménie est très favorable pour l'élève des chevaux, et, sous ce rapport, ses pâturages égalent presque ceux de la Médie. De sorte qu'il est notoire qu'une partie des chevaux néséens, destinés uniquement au service des rois de Perse, provenaient dudit pays, et que c'était le devoir du satrape, qui gouvernait cette province, d'envoyer chaque année au grand roi vingt mille poulains afin qu'ils eussent à paraître dans les solennités des fêtes mithriaques » [2]). Ézéchiel (XXVII, 14), en parlant de la grande richesse de Tyr, disait: « Les hommes de la maison de Thogarma faisaient dans tes marchés le commerce de chevaux,... et de mulets » [3]). Strabon (XI, XIV, 4), en parlant de l'Orchistène [4]) de son temps, écrivait que « de là sortent des che-

[1] Chez Hérodote, V, 49. [2] Voy. encore Strabon, XI, XIII, 7. [3] La version arménienne des Septante porte: « Et de la maison de Thogarma on a rempli tes marchés de chevaux... et de mulets ». [4] En arm., Arṣah, Hačēnk, une province à l'est de la Gogarène, sur la rive droite du haut Kour.

vaux de guerre beaucoup plus que des autres endroits ». Le même géographe (XI, III, 2) parle des « riches prairies couvertes de bestiaux », en nous indiquant le cours inférieur du Kour. Lorsque l'armée des Dix Mille traversait l'Arménie en 401 av. J.-C., elle y trouva des chèvres et de la volaille. L'âne, cet animal ami du travail, y avait aussi sa place au soleil. Le nombre du gibier était très grand ; l'onagre, le daim, la perdrix, bien d'autres animaux aussi y abondaient. Nous lisons dans l'inscription de chasse (I, 18-19) d'Assournaṣirabal que ce monarque se livrait à la chasse, dans les montagnes des pays de Nâiri, à l'aide des filets. Sous les Arsacides d'Arménie, la chasse était une occupation habituelle pour les rois et pour les nobles. Tibulle (*livre* III, *Élégie* VI, ll. 11-12), après avoir nommé Bacchus, écrivait : « il a vaincu les tigres et les lionnes de couleur fauve de l'Arménie, et il a donné des doux cœurs aux monstres hideux ». De son côté Virgile (*Géorgiques, Bucol.* V, ll. 29-30) écrivait : « C'est Daphnis [1]) qui nous a appris d'atteler les tigres de l'Arménie au char de Bacchus ». Disons ici en passant que ces animaux sauvages se trouvaient probablement dans les régions méridionales de l'Arménie. D'après Strabon (XVI, I, 24), de son temps il y avait des lions dans le bassin du Tigre, c'est à dire dans la province d'Arzanène et dans la partie occidendale de la Gordyène ; et d'après Faustus de Byzance (V, 26), au IVe siècle apr. J.-C., la Gordyène avait ses lions, et (V, 27) la Sophène ses ours et ses léopards. Nous lisons dans la *Géographie de Moïse de Khorène* [2]) que dans la Haute-Arménie il y avait le cerf, la chèvre, le bouc, le mouflon, la brébis, le chevreuil (?) et le porc ; dans la Quatrième-Arménie, au-dessus de la Sophène, on trouvait « du gibier, des oiseaux et le lion » ; la Moxoène avait son « léopard bigarré », et en Gogarène (Gougark) on trouvait « la girafe ».

VII. *Flore et produits du sol.*

Ceux-ci pour les temps anciens n'étaient pas sans importance ; ils différaient selon le climat. Pour la construction des palais on coupait des bois qui se trouvaient principalement près

[1] Il était un pâtre sicilien qui, selon la fable, avait été le père de la poésie bucolique. [2] Publiée par le Père Arsène Soukry, Venise, 1881, pp. 30-34, 40-46.

de l'Araxe, dans la province des Siunik', sur la gauche du cours moyen de ce fleuve, comme aussi dans la Gogarène et dans plusieurs autres endroits. Le peuplier blanc, le cèdre, le frêne, le prunellier, le myrte, la truffe et le buis y avaient leur existence. Selon les écrivains nationaux, en dehors des bois et forêts naturels, dont le nombre devait être grand, on avait l'habitude de planter des bois artificiels composés de chênes et d'autres arbres, dans le but de préparer des gîtes et tanières pour le gibier qu'on devait ensuite prendre à la chasse. Rousas II, roi d'Ourartou, nous dit dans son *Inscription historique* (notre n° 38 AA, ll. 11-12) [1]: « j'élevai 6 villages bâtis de bois, leurs arbres et *leur* forêt »; il semble que ceux-ci étaient situés à proximité d'Êćmiazin, sur la gauche du cours supérieur de l'Araxe. Strabon (XVI, I, 24) rapporte que « dans la vallée du Tigre croissent... des aromates et même des buis d'assaisonnements [2] ... On trouve aussi dans le même pays des lions, des sources de naphte et la pierre appelée gangétide, qui met en fuite les serpents ». Tibulle (*livre Ier des Chants, Élégie* IV, ll. 13-14) mentionne « les contrées de l'Arménie riches d'aromates ».

Sargon, roi d'Assyrie, en décrivant, dans sa *Lettre au dieu Assour*, ses opérations de guerre (714 av. J.-C.) contre Rousas Ier, roi d'Ourartou, nous fait connaître la richesse de l'agriculture et certains minéraux du sud-est de Nâiri. Il nous dit: « [163] Uisdis, province de Manna [3]), dont Oursa s'était emparée, qu'il s'était appropriée, [164] ses multiples villes qui, comme les étoiles du ciel, n'ont pas de nombre, je les ai conquises en totalité... [166] Leurs magasins à grains multiples, innombrables j'ouvris... ». Au sud-ouest et à proximité du mont Ararat, dans la ville forte d'Oulhou, au pied du mont Krišpal, ses soldats « comme les eaux du fleuve puisèrent le bon vin dans des outres » (l. 220); « son territoire... fruits et raisins comme la pluie fit pleuvoir » (l. 205); « [219] leurs magasins, où le grain était amoncelé, j'ouvris; une immense quantité de grain je fis manger à mes troupes;... [223] .. leurs jarres étaient remplies de vin... comme l'averse du ciel ». La place forte d'Oulhou était située dans le district de Baris ou Sangi-

[1] Voy. dans notre œuvre *Les inscriptions cunéiformes urartiques*, Venise, 1900, imprimée chez les RR. PP. Mékhitharistes, pp. 309-310. [2] Ἀμωμίς, en arm. *hamém*, sorte d'herbe odoriférante. [3] Cette province devait être située au sud du district de Sangiboutou-Baris.

boutou; la région de Dala, qui faisait partie dudit district, était « le séjour du grain abondant » de Rouśas Ier (l. 189). Entre les montagnes Arzabia et Irtia [1]) il y avait des « magnifiques plantations, des vignes en quantité, des importantes forêts » (ll. 265, 266). Encore, « [254] entre l'Arzabia et l'Irtia, montagnes élevées... [262] de grands tas d'orge et de froment qu'en de nombreux jours ils (*les habitants*) avaient amoncelés en des magasins pour la subsistance du pays et des gens, [263] je les fis transporter à dos de cheval, de mulet, de chameau et d'âne par l'ensemble de mon armée... [264] Une nourriture d'abondance et de satiété je fis manger à mes gens; d'importantes provisions pour le retour au pays d'Assour ils firent dans la joie ». Dans une région entre les petits royaumes de Ḫoubouskia et de Mouṣaṣir, au sud-est du lac Thôspite, Sargon avait vu des montagnes « dont les versants étaient couverts de toute espèce d'arbres et de tous les *arbres* à fruits et vignes désirables très nombreuses » (ll. 326, 327). En matière de minéraux Sargon nous y rapporte l'existence d'une « montagne du jaspe » appelée Zimour, qui devait être située au sud du district de Baris (l. 145). Sargon nous y dit aussi: « D'Armarili je partis, je franchis l'Ouizoukou, le mont des cyprès, entassement de marbre » (l. 280). L'Ouizoukou devait être situé entre le district d'Armarili et le nord-nord-est de la mer supérieure de Nâiri.

Quant aux produits du sol, dans les régions du nord-ouest la terre produisait du sel minéral, le béril et des eaux thermales. Au rapport de Strabon (XI, XIV, 9), dans la province de Syspirite (Saspires) il existait « des mines d'or ». D'après ce géographe (XI, XIV, 4), qui écrivait au début de l'ère chrétienne, dans la plaine de Sacasène, c'est à dire dans une partie de la province d'Otène (Outi) l'olivier réussissait. Au dire du même géographe (XI, XIV, 9) et de Lazare de Pharbe [2]), dans la province royale d'Ararat le sandix ou le kermès prospérait sans grande difficulté. — D'après la *Géographie de Moïse de Khorène*, la province d'Arzanène (Alṣnik) produisait « du fer de première qualité et des noix de galle ». Dans la province de Touroubéran [3]):

[1] Cette dernière seule devait être située dans le district de Sangiboutou.

[2] Voy. l'édition de Venise, p. 30. [3] A cheval sur l'Euphrate oriental, cette province s'étendait au nord et à l'ouest du lac de Van jusqu'au cours moyen dudit fleuve.

le canton de Mardali avait « le naphte noir et le naphte blanc »; dans le canton d'Érêvarḳ, à l'ouest du lac Thôspite, « la graine semée mûrissait au bout de quarante jours; la production y est cinquante pour un »; le canton des Apahounik « produit des pistaches, des châtaignes, du miel plus doux que partout ailleurs, et du fer ». La Petite Arrapachite en Gordyène « produit l'arsénic ». Dans le canton de Koḫt en Orchistène (Arṣaḫ), sur la droite du fleuve Kour, il y avait le « bdellium » [1]). La Caspiane (Pâytakaran [2]) produisait « du coton en quantité considérable, et de l'orge qui naît par génération spontanée ». La province d'Otène, d'après le géographe arménien aussi, avait son « olivier », ce qui lui donnait, avec le monopole, un privilège sur toutes les autres provinces. Quant à la province royale d'Ararat, « on y trouve le kermès, qui donne une belle teinture écarlate ». Chez les Taoques, au nord-ouest de cette province, on avait « les figues, les grenades amères, le sumac, le coing », sans compter le reste [3]). — Il va sans dire que le tableau que nous présente le géographe national n'est pas complet; car, même de nos jours, il y a des cantons en Arménie dont la production, surtout en céréales, est renommée, sans que les anciens auteurs en eussent fait quelque mention. Dans le canton de Colthène, pays des troubadours nationaux, à gauche du cours moyen de l'Araxe, prospérait la vigne, dont on tirait un vin exquis. Plutarque (*Antoine*, XLIX) appelle l'Arménie « un pays fertile ». Strabon (II, I, 14) célèbre l'abondance du blé, du miel et des produits des vignes et des figuiers des cantons de Sacasène et d'Araxène. « Les plus hautes autorités en matière de géographie botanique considèrent la vigne comme ayant eu pour patrie primitive la région du Caucase, l'Arménie, où sa beauté frappa les Dix Mille,... le Kurdistan et les pays au sud de la mer Caspienne » [4]). La lo-

[1] En arménien *karaḫounk*, littéralement ' encens-de pierre '. [2] C'était l'un des noms du pays des Caspiens d'Arménie, usité parmi les Arméniens du moyen âge chrétien. Le pays était la Pactyique d'Hérodote. La Phâunitide ou Phâunène de Strabon (XI, XIV, 4, 5) indiquerait le même pays qui était une vaste province. [3] Voir *Géogr. de M. de Khor.*, publiée par le P. Soukry, Venise, 1881, pp. 31–35, 41–46. [4] Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2e édit., 1re partie, p. 248. Voy. encore Strabon, XV, I, 58; Xenophon, *Anabase*, IV, IV, 9; Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. X, pp. 319, 434, 485, 520, 554; De Candolle, *Géographie botanique*, p. 872; Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthier* p. 26.

cution populaire, que Moïse de Khorène (I, 12) nous transmit au sujet du canton de Širak [1] (Sirakène), nous révèle la grande fertilité du territoire de ce district: « Si ton gosier est celui de Šara [2], nos greniers ne sont pas ceux de Širak ».

CHAPITRE II.

LES LIMITES DE L'ARMÉNIE

Limites ethnographiques, I. Caspiens. — II. Kaski ou Kaskâi. — III. Les Kasi des régions supérieures du sud-ouest. — IV. Les Kasi des régions inférieures du sud-ouest. — V. Ḫaldi. — Limites politico-ethnographiques.

« L'histoire ignore les commencements de n'importe quelle nation. Alors seulement les peuples de la terre entrent dans l'horizon de sa vue, lorsqu'ils sont déjà en possession d'une certaine forme personnelle et particulière et ont le sentiment d'être l'image contraire des nations voisines. Mais jusqu'à ce qu'ils en fussent arrivés à ce degré de sentiment, des siècles durent s'écouler, dont on ne pourrait calculer la série. La science linguistique même ne saurait la déterminer; mais elle nous ouvre une source, qui touche au commencement de l'histoire. Lorsque l'histoire commence, la langue a déjà pris une forme déterminée par rapport à sa structure formelle. Dans la langue c'est avant tout le caractère du peuple qui est imprimé. C'est la langue qui est le premier témoin de la qualité particulière du peuple; c'est elle qui est le plus ancien et l'unique document de la vie qu'il a passée dans le cicle des âges préhistoriques » [3]. C'est justement à ces conditions que nous serons en mesure de déterminer les limites des lieux habités par les populations arméniennes des temps reculés, au point de vue d'abord simplement ethnographique et ensuite en raison des données politico-ethnographiques. Comme le fondement du système simplement ethnographique, nous prenons le mot *Kas* [4], qui, avec le sens de

[1] Situé dans la province royale d'Ararat, à l'est du district de Kars. [2] Personnage fabuleux, extrêmement vorace. [3] Ernst Curtius, *Griechische Geschichte*, 6e édit., t. Ier, pp. 15–16. [4] Ou plutôt *Kaç*; comp. sert *kaç* 'lumière, éclat, splendeur'; arm. cl. *kâyẓ* 'étincelle', *kâyẓ-akn* 'éclair, foudre'; gr. καί-ω 'brûler', allumer *des feux*'.

'Lumière', était dans les temps primitifs le nom du dieu suprême des races arméniennes. Chaque peuple, entre ses propriétés ou héritages matériels et moraux, offre la première place aux divinités qu'il adore. En effet, qu'a-t-il de propre et de meilleur que ses dieux? et lorsqu'il reconnaît pour suprême l'un d'eux, n'est-ce pas qu'il est ou sera reconnu comme le Maître et Seigneur de toutes les parties de la nation? [1]) Ainsi il sera naturel et conséquent que la nationalité même du peuple sera établie et reconnue dans son sein même du nom de ce dieu suprême, de même qu'elle sera, au même titre, appelée et qualifiée par les nations étrangères. C'est de cette façon que, du nom du dieu suprême Lumière, les Arméniens primitifs s'appelèrent Kas-di, Kas-pi, Kas-ki et Kas-i. Il est donc clair que différentes tribus ou races s'étaient servi du mot *Kas* comme leur appellation propre et générale, les unes par simple inflexion et les autres par composition et inflexion du mot. C'est ce nom qui nous guidera à reconnaître la situation géographique de leurs demeures aussi bien que leur caractère ethnographique.

I. Nos regards sont tout d'abord attirés par le peuple des Caspiens qui occupe des contrées assez vastes à l'est-nord-est de l'Arménie; il s'appelle du nom collectif: « Kaspi » [2]), qui signifie '*adorateurs-du-dieu*-qui-fait-Lumière'. Le peuple des Caspiens occupait des régions entières sur le littoral occidental de la mer qui porte son nom, à partir du nord-est du Caucase jusqu'au sud. Suivant Ératosthène (*ap.* Strab. XI, II, 15), « les indigènes ne donnaient au mont Caucase d'autre nom que celui de Caspius, dérivé apparemment du nom même de la nation des Caspiens ».

II. A l'ouest des Kaspi habitaient les peuples nommés Kaski ou Kaskâi, dont le territoire commençait des limites occidentales de la Colchide et des extrémités septentrionales de ce pays, s'étendait jusqu'à Trapézus (Trébizonde) et descendait vers le midi jusqu'à l'intérieur de la rive droite du Harpase ou Joroḷ, en se prolongeant jusque près de la rivière Thermodon [3]). Cer-

[1] Ernst Curtius, *ibid.*, p. 42. [2] *-pi*, comp. gr. ποι-ῶ 'faire'. Le nom. sing. du participe prés. de ce mot étant *pis*, le gén. sing. *pi* est employé comme nom. pl. compréhensif ou périphrastique; les idées ou les mots embrassés sont: « *adorateurs-du-dieu* »: le mot composé *Kaspi* signifie simplement: 'de-celui-qui-fait-lumière'. [3] La rivière *Thermé* moderne, qui coule dans la partie orientale du district de Djanik au Pont.

taines inscriptions cunéiformes (*Annales*, l. 9. *L'inscrip. du Cylindre*, l. 15) de Sargon (722-705 av. J.-C.) nous font connaître que le pays de Kaskou touchait au pays d'Ourarṭou. Le nom collectif de « Kaski *ou* Kaskâi » signifie ' *adorateurs*-de-la-Lumière ' [1]). En regard de ce nom collectif, que nous rencontrons dans les documents cunéiformes d'Assyrie, les écrivains de quelques autres nations nous fournissent différentes formes de noms, employées pour désigner les différentes parties de ce même peuple ; à cela près que ces formes aboutissent à la même racine et à la même origine. Elles sont: Κόλχοι = Colques, Χάλυβοι = Χάλυβες = Chalybes, Χαλδαῖοι = Chaldéens, Ḫaldi = Chaldiens. — Le nom Κολχίς = Colchidē est la forme corrompue du nom *Kaski* [2]), et le mot grec Κόλχοι avec sa forme ethnographique au nom. pl. est identique au *Kaski*; les règles de la philologie comparée confirment ces identifications. Quant à l'origine ethnographique des Colques, ils étaient une race ou une tribu qui avait émigré des régions du cours supérieur de l'Araxe [3]), ainsi que nous verrons plus bas [4]). Dans les temps anciens la Colchide s'étendait d'ouest-sud-ouest du Caucase jusqu'à Trapézus et à Cérasonte. En effet, Xénophon (*Anabase*, IV, VIII, 22) écrit (pour l'année 401 av. J.-C.) que l'armée grecque des Dix Mille « arriva sur le bord de la mer à Trapézus, ville grecque, peuplée, sur le Pont-Euxin, colonie de Sinope, dans le pays des Colques » [5]). Plus loin (*Ibid.* V, III, 2) il dit: « On arrive à Cérasonte, ville grecque, sur la mer, colonie des Sinopéens, sur le territoire de la Colchide ». Vers

[1] Les éléments *-ki* et *-kâi* sont, dans l'idiome ourarṭique, des suffixes du gén. sing.; ainsi, les mots *Kaski* et *Kaskâi*, comme gén. sing. simples, signifient ' de-la-Lumière '; et comme nom. pl. compréhensifs, ils ont le sens de: ' *adorateurs*-de-la-Lumière '. Il existe aussi une autre variante, *Kaskaya*, que nous rencontrons rarement, dont le sens serait ' appartenant-à-la-Lumière '.

[2] Voy. J. Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, p. 13. Finzi, *Ricerche per lo studio dell'antichità assira*, p. 345. Eb. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, Giessen, 1879, pp. 156-157. [3] Il ne faut attacher aucune valeur historique aux paroles d'Hérodote (I, 102-104) et à celles de ses emprunteurs (Denis le Périégète, v. 689; *et coeteri*), d'après lesquelles les Colchidiens ou les Colques étaient Egyptiens d'origine, qui sous Sésostris (XIVe siècle av. J.-C.) et même avant lui s'étaient établis en Colchide. Voy. les auteurs grecs et latins chez Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, pp. 291-292. [4] Dans la *Deuxième Partie, Histoire d'Arménie, Âges Préhistoriques*, chap. IV, II, 5. IV, 2. [5] Voy. les Colques de Trapézus *ibid.*, IV, VIII, 8, 9, 23, 24. V. II, 1. VII, VIII, 25.

le sud-est et vers l'ouest des territoires des villes susmentionnées habitaient les Chalybes. Xénophon rapporte que lorsque l'armée des Dix Mille traversa l'Euphrate oriental (et devait ensuite traverser aussi l'Araxe par un endroit de son cours supérieur), elle arriva dans un village, dont le chef disait aux généraux que « le pays voisin était celui des Chalybes » (*Ibid.* IV, v, 34). Il est très probable que, à ce moment, l'armée grecque se trouvait dans la partie orientale du canton Touarazatap̌, entre le cours supérieur de l'Euphrate oriental et celui de l'Araxe; car, peu après ils eurent à passer le Phase et à combattre avec des Phasiens, des Chalybes et des Taoques (*Ibid.* IV, VI, 5). D'après le même auteur (*Ibid.* IV, VII, 1-15), le pays, qui était attenant à celui des Taoques du côté d'occident de ces derniers, était habité par les Chalybes; Xénophon les avait traversés avec l'armée grecque. Celle-ci, toujours d'après le même auteur (IV, VII, 15-18), après son entrée dans le pays des Chalybes, passa le fleuve Harpase (J̌oroḷ) dans un endroit où il avait une largeur de quatre plèthres [1]). Il est donc clair que les Chalybes habitaient en partie sur la rive droite dudit fleuve et à côté du canton des Saspires qui, du côté d'est de sa position, était limitrophe au pays des Taoques. Il est à présumer que le district de cette partie des Chalybes était ou devait être attenant à celui de la Colchide trapézontaine. (Il faut se rappeler ici que les noms « Chalybes » et « Colques » sont renfermés dans le nom général de *Kaski* ou *Kaskâi*). C'étaient donc les Chalybes du sud-est du district de Trapézus. Xénophon (*Ibid.* V, v, 1) mentionne les Chalybes d'occident lorsqu'il écrit que, après avoir traversé le pays des Mosynèques, « les Grecs arrivèrent chez les Chalybes. Ceux-ci sont peu nombreux et soumis aux Mosynèques. La plupart vivent de l'extraction du fer ». Ainsi, du temps de Xénophon, les Chalybes, ou les Ḥaldi selon les auteurs arméniens, s'offrent à nos yeux en deux groupes, au milieu desquels on aperçoit un espace assez grand qui n'était pas, peut-être, sans partage, habité par eux. Mais les écrivains arméniens ne connaissent les Ḥaldi que comme formant un seul groupe de peuple, et, comme leur demeure, ils nous indiquent les régions septentrionales de la Caranite ou Carênnite et des Saspires; ce qui n'est point étonnant; car, les Chalybes devaient habiter dans

[1] 12 mètres, 0293 mm.

ces régions aussi. D'après Hécatée [1] (chez Étienne de Byzance, *s. v.* χάλυβες, χάλυβοι) « au sud des Chalybes les Arméniens sont limitrophes ». Voilà des arguments géographiques évidents, qui prouvent d'une façon très satisfaisante que, dès les temps anciens, les Chalybes-Haldi habitaient un pays à côté et au nord-ouest de l'Arménie. Disons ici que les formes de noms χάλυβες et χάλυβοι ont des rapports stricts avec le nom *Kaspi*, ou plutôt les deux premiers sont identiques au troisième [2]), tous les trois ne signifiant que '*les-adorateurs-du-dieu*-qui-fait-Lumière'. Il va sans dire que, dans la question qui nous occupe, les témoignages d'Hécatée et de Xénophon revêtent une importance considérable par cela même que, comme l'appellation « Chalybes » est une forme en partie modifiée du nom « Kaski », la stricte parenté du peuple des Kaski ou des Chalybes avec les populations de Nâiri saute aux yeux aussi bien de l'étymologie de l'appellation que de ce fait que le peuple des Kaski = Chalybes habitait un pays limitrophe à celui des populations nâiriennes, ce qui, dans l'espèce, ne saurait être rejeté sans inconvénient [3]). Il ne serait pas sans intérêt de connaître que la ville ou plutôt le pays d'« Alybe, où naît l'argent » (Hom. *Iliade*, II, 857), était le pays même des Kaski-Chalybes, et probablement la partie occidentale de ce pays. Dans le nom d'Ἀλύβη l'élément χ, qui devait figurer avant les autres, venant d'être tombé, le son de la première syllabe est adouci [4]). Lorsque nous lisons dans Homère (*Ibid.* II, 856-857) : « Odius et le vaillant Épistrophus conduisent les Halizones qui viennent d'Alybe, pays éloigné où naît l'argent », par le pays des Halizones il faut entendre celui d'Alzi des inscriptions cunéiformes assyriennes [5]), d'Alzini (= Alzisiens) d'un document cunéiforme ourartique [6]) et d'Akilisène des écrivains

[1] Il vécut 549-486 av. J.-C. [2] L'appellation χάλυβοι est composée de trois éléments : 1°, χαλ-, qui n'est que la forme corrompue du mot Kas = Kaç 'lumière'. — 2°, υ, élément copulatif. — 3°, βοι, qui doit être identifié avec la racine du mot gr. ποι-έω, 'faire'. Le troisième élément dans la forme χάλυβες doit être considéré comme ayant pris chez les Grecs la forme du nom. pl. uniquement en raison des exigences grammaticales de leur langue.

[3] Le mot d'Eschyle (*Prométhée*, 714, et *Les sept*, 727), d'après lequel les Chalybes étaient Scythes d'origine, n'a aucune valeur historique. [4] Plus bas nous en verrons un autre exemple dans une appellation qui a des rapports avec le nom Ἀλύβη. [5] *Prisme*, I, 64. II, 90 de Tiglathpil. Ier; *Obélisque de Nimroud*, l. 42, de Salmanasar II. [6] *4e inscr. hist.* de Minuas Ier, notre n° 7, l. 8.

grecs et latins, le canton Ékélïaṣ des auteurs arméniens, voisin d'Alybe, dont le site devait être celui du pays des Chalybes du Thermodon; le district d'Alzi = Alzini devait jadis être une partie d'Alybe [1]). Si, d'une part, il est vrai que dans les basses époques une partie des Chalybes, détachés des Chalybes orientaux, habitait une région sur la droite du Thermodon, nous savons, d'autre part, par des documents historiques, que « ce fut le peuple des Chalybes qui, le premier, habita près du fleuve Thermodon » [2]). Sans doute, la raison du détachement susmentionné avait étée, dans la première moitié du VIIIe siècle av. J.-C., l'invasion des Cimmériens, devant laquelle les Mosynèques, ou plutôt une partie des habitants de l'antique Mosoch, ayant abandonné les régions nord-est de la Cappadoce, et les Tibarènes, c'est à dire les habitants de l'antique Thoubal, ayant quitté les contrées méridionales du même pays, s'étaient établis entre les Chalybes du Thermodon et du Harpase [3]). D'après Hérodote (I, 28), les Chalybes avaient une colonie en Asie-Mineure.

Nous devons maintenant parler des Chaldéens et Chaldiens (= Ḥaldi) du Pont. Étienne de Byzance (*s. v.* Χαλδαῖα), en reproduisant les paroles de Dicéarque [4]), nous dit: « ... le peuple voisin de la Colchide aussi se nomme Chaldéens. Sophocle [5]) dit dans *les Tympanistes*: ' le Colque et le Chaldéen et le peuple des Syriens ' » [6]). Les Chaldéens mentionnés par Dicéarque devaient être les Chalybes voisins des Taoques et les Colques des alentours de Trapézus mentionnés par Xénophon, les Ḥaldi des écrivains arméniens. D'après le même géographe (*s. v.* Χαλδία), « Chaldia est un pays de l'Arménie. Ménippe dans son ouvrage *Navigation autour des deux Ponts* écrit: ' le royaume de Pont s'étend jusqu'au pays de ces barbares ', et la Tibarène et la

[1] Voy. Strabon, XII, III, 20-22, qui identifie les Halizones aux Chalibes. Virgile, *Géorgiques*, I, 58. Voy. aussi *Eustathii Commentarii*, au vers 767, dans les *Geogr. gr. min.* édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 50. Ammien Marcellin, XXII, VIII, 21. Deimling, *Die Leleger*, Leipzig, 1862, pp. 41-43. Si Apollodore (*ap.* Strab. XII, III, 24) écrivait qu'Homère ne connaissait pas un seul des peuples qui habitaient au-delà du Halys, son autorité n'était certes pas infaillible. [2] *Anonymi periplus Ponti Euxinii*, art. 31, dans les *Geogr. gr. min.* com. ci-dessus, t. I, p. 409. *Eustathii Comment.*, com. ci-dessus. [3] D'après Pomp. Méla (I, XIX, l. 69) et d'autres écrivains, « les Tibarènes étaient voisins des Chalybes ». [4] Vivait dans le IVe siècle av. J.-C. [5] Il vécut 495-405 av. J.-C. [6] Ceux-ci étaient les Leucosyriens du nord de la Cappadoce, probablement une colonie des antiques Assyriens.

Chaldiê et la Sannicê »[1]). Ceux qui habitent ce pays s'appellent Chaldi [2]); car, tel est l'usage dominant ». Pline (VI, III, 4) connaît ces Chaldi sous le nom d'« Arménochalybes ». Nul doute que ceux-ci n'aient été ceux qui habitaient sur les deux rives du Harpase, nommés Chalybes par la plupart des auteurs occidentaux et connus par Plutarque (*Lucullus*, XIV, XIX) sous le nom de « Chaldéens », que les auteurs arméniens appellent Ḥaldi. Constantin Porphyrogénète (*de Thematibus*, livre I) écrit: « Huitième province, nommée Chaldia. La province appelée Chaldia et la ville principale nommée Trapézus sont des colonies des Grecs, ainsi que Xénophon le rapporte dans son livre intitulé *Anabase*. Le territoire situé au delà et les régions situées au milieu des terres sont les commencements de l'Arménie-Mineure; ceci est confirmé par les noms de Celtzène, des Syspérites et de Goezanum... ». Ici nous voyons que la Chaldia s'étend de Trapézus jusqu'à l'Arménie-Mineure, ce qui est conforme à l'état des choses originaire. Strabon (XII, III, 28), neuf siècles avant l'empereur susmentionné, nous le faisait connaître en ces termes: « Au-dessus des districts de Pharnacie et de Trapézus habitent les Tibarènes et les Chaldéens, qui s'étendent jusqu'à l'Arménie-Mineure ». Les mots suivants de Strabon (XII, III, 19, 20) sont décisifs: « Ceux qui sont appelés aujourd'hui Chaldéens, étaient anciennement nommés Chalybes ». La raison en est évidente; car, dans l'ordre des choses naturel et même chronologique, les noms de Kaski ou Kaskâi, de Chalybes, de Chaldi et de Chaldéens étaient ceux d'un même peuple; selon les tribus ou agglomérations particulières d'un même peuple, il existait des différences dans la composition comme dans le son de quelques éléments constituant les noms et, en partie, dans le sens des noms mêmes. Il va sans dire que les évolutions des temps et les conceptions erronées des écrivains ont quelque peu contribué à ces différences. Quelques-uns des écrivains occiden-

[1] Voy. aussi le fragm. 2 de Ménippe chez Marcien d'Héraclée, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, t. I, p. 572. *Eustathii Commentarii*, l'article au v. 767, com. ci-dessus. Strabon, XII, III, 29. Diodore de Sicile, XIV, 28 et suiv.. Scylax de Caryande, *Periplus*, fragm. 88, dans les *Geogr. gr. min.*, com. ci-dessus, p. 65. Apollonius de Rhodes, *Argonaut.*, II, p. 1000 et suiv. Orphe. *Argonaut.*, v. 739. Avien. *Descriptio orbis*, v. 956. Ritter, II, 727. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2e édit., t. II, IIe partie, pp. 198-200.

[2] Χάλδοι, conformément à la forme originale.

taux estimèrent que l'appellation *Chaldi,* en usage chez les populations du Pont et dans celles de la Gordyène, était la même que celle de *Chaldaei* (= Chaldéens), le peuple qui, habitant la Babylonie, leur était bien plus connu [1]). Sous ce rapport, les paroles suivantes d'Eustathe ont leur importance; il nous dit que « la Chaldia jusqu'au royaume de Pont est un pays de l'Arménie. C'est une coutume générale que les populations qui y habitent sont appelées par deux syllabes Χάλδοι et non pas Χαλδαῖοι... D'après Dicéarque, les Chaldi qui habitent près de la Colchide sont aussi nommés par quelques-uns Χαλδαῖοι en trois syllabes » [2]). La forme de nom *Chaldi,* mentionnée par Dicéarque et Ménippe, corrige celle du nom *Chaldaei,* employée par Xénophon et par d'autres écrivains. Or, la forme du nom *Chaldi* était uniquement employée dans les inscriptions cunéiformes ourarṭiques pour désigner presque la totalité des populations de Nâiri-Ourarṭou; il était donc leur appellation ethnique, qui leur revenait du chef de la religion qu'elles pratiquaient, dans ce sens que le dieu suprême qu'elles reconnaissaient était appelé Chaldis, et ces peuples étaient les serviteurs de ce dieu. Ainsi, les Kaski (y compris les Colques) étaient originairement des tribus de la grande race arménienne, qui s'étaient répandues vers le nord-ouest et le nord-est de l'Arménie. Les rois d'Ourarṭou, constamment en guerre avec l'Assyrie, jalouse et tâchant toujours de contrecarrer la grande idée de ces glorieux rois patriotes, même la dynastie des Artaxiades comme celle des Arsacides, n'eurent pas l'occasion et le temps favorables pour réunir les Chalybes et ces Chaldi, originairement arméniens, sous leur sceptre et, de la sorte, les ramener à la grande union nationale. Nous comprenons facilement que, en face de cette situation, la langue primitive, les mœurs et les usages religieux des Kaski (y compris les Colques), que ceux-ci avaient, certes, originairement en commun avec les Arméniens primitifs, aient subi, avec le temps, de profonds changements, et que, de cette façon, ils étaient devenus presque étrangers vis-à-vis de la grande partie de la nation arménienne. L'exemple des peuples scandinaves et hollandais sont là pour nous donner une idée approximative dans cette question; d'origine teutonne, ils sont au-

[1] A.-H. Sayce, *Records of the Past,* n. s. vol. I, p. 166, note 1.
[2] Voy. *Eustathii Commentarii,* art. au v. 767, com. ci-dessus.

jourd'hui presque étrangers à la nation allemande. En tout état de choses, le point fondamental de la question nous est assuré, et nous savons aujourd'hui que les populations ou les tribus des Kaski (des Chalybes, des Chaldéens et des Chaldi du Pont aussi bien que celles de la Colchide) rendaient un culte de lâtrie au dieu-Lumière, le reconnaissaient comme leur dieu suprême et, de son nom, elles avaient formé, avec des variantes, leur appellation ethnographique, pareilles en cela aux peuples des Caspi, des Kasi et des Kasdi (= Ḫaldi).

III. En descendant des pays des Kaski dans les régions supérieures du sud-ouest de l'antique Arménie, nous voyons que l'Antitaurus [1]), une chaîne de montagnes s'étendant d'ouest en est dans les provinces de Sophène et de Touroubéran, est appelée Kasiari par Assournaṣirabal, roi d'Assyrie (885-860 av. J.-C.), dans ses *Annales*, I, 104-106. II, 16, dont la valeur ne saurait être contestée en aucune façon. Assournaṣirabal, après avoir érigé sa statue dans le lieu des sources du Soubnat, était de là parti en guerre vers le mont Kasiari. Cette appellation est composée des mots *Kasi* et *ari*; ce dernier est la corruption du mot sémito-hébraïque *har* et de l'ancien éranien *hara* ' mont, montagne '. Ainsi, *Kasiari* offrait le sens de ' mont-des-Kasi '. Dans le mot *Kasi* l'élément final *i* était un des suffixes multiples du génitif sing. de la grammaire de l'idiome ourarṭique. Le génitif sing. *Kasi*, érigé en nom. pl. compréhensif, signifiait ' *adorateurs-du-dieu*-Lumière '. Par conséquent, même dans les régions du milieu de l'ouest de l'Arménie, il y avait des serviteurs et des fidèles du dieu-Lumière qui, tout comme les Caspi et les Kaski, appartenaient à un et même corps ethnique.

IV. Lorsque, en quittant le bassin de l'Euphrate oriental, nous descendons au sud de l'Arzanène, nous trouvons que le mont Masius est appelé Kasiari par Assournaṣirabal (*Annales*, II, 94-96. III, 109 etc.) et par Salmanasar II (*Obélisque de Nimroud*, l. 52). Il s'ensuit que, en dehors de l'Antitaurus, le mont Masius aussi était habité par des *Kasi* ' *adorateurs-du-dieu*-Lumière ', de même que l'espace intermédiaire devait également être peuplé des *Kasi*.

V. La délimitation à décrire au point de vue ethnographique ne suffirait pas à mettre en relief notre but principal en pour-

[1] Voy. Strabon, XI, XII, 4. XIV, 2, 5.

suivant nos recherches exclusivement autour des frontières de l'Arménie. Nous sommes donc obligés de nous transporter dans l'intérieur aussi du vaste pays pour voir si là aussi il y avait, oui ou non, des populations qui adoraient le dieu-Lumière. Cette recherche nous procurera des découvertes souverainement agréables. Les rois suzerains d'Ourarṭou, qui résidaient dans le district de Biana [1]), s'appellent les adorateurs ou serviteurs du dieu suprême Ḥaldis ; ils donnent la même qualification aux habitants du district susmentionné ; ils élèvent des temples à ce dieu, lui déterminent des sacrifices et présentent des offrandes [2]). La forme originelle du nom propre Ḥaldis était Kasdis ou, plus proprement, Kaçdis, un mot-nom qui signifie ' celui-qui-donne-Lumière ' ; c'est un mot composé, dont la seconde partie n'est que le participe présent du mot ourarṭique *du* ' donner ', identique au *dà* du sanscrit et de l'ancien éranien et au *do* du latin, etc. Nous voyons dans la *1re inscription historique* (nos nos 2/2*, ll. 12/12, 16/17, 22/23) d'Ispouinis et de Minuas Ier, rois d'Ourarṭou, que le nom « Ḥaldis » y avait pris la forme d'« Aldis ». Il est donc évident qu'il y eut chute du guttural Ḥ dans la première forme et, de la sorte, un adoucissement se produisit dans la prononciation du nom de la divinité. — Tandis que nos recherches dans les précédents articles nous révélèrent des populations qui adoraient un dieu « qui fait-Lumière » et un dieu « Lumière », ici elles nous présentent une divinité « qui-donne-Lumière ». Hâtons-nous de dire que le dieu adoré est le même, ou devait certainement être le même ; et si, à en juger des significations particulières des mots, une différence se manifeste par rapport à la qualité et à l'attribution principale de cette divinité, elle est plulôt superficielle que fondamentale. L'unique dieu *Kas* ou *Kaç* ' Lumière ' a conservé sa figure pure et simple dans quelques races ou parties d'une même nation, et il l'a ornée d'épithètes dans certaines autres ; c'était la conséquence de la tradition ou des conditions de l'imagination de ces populations ou bien de la doctrine prêchée par les classes sacerdotales. — Puisque les rois demeurant en Biana résidaient primitivement dans le petit district d'Ourarṭou, situé

[1] Le canton de Thospia du moyen âge, situé au sud-est du lac de Van.

[2] Voy. dans notre ouvrage ou recueil *Les inscr. cunéif. urarṭiques* les nos 42-42*, ll. 1/32, 2-4/34-36, etc. ; le no 19, III, 2-3. IV, 25-28, etc. ; VII, 16, 78 le no 30, ll. 8-9, etc. ; le no 38 AA, ll. 21-22, etc.

entre les sources de l'Euphrate occidental et de l'Araxe, il est évident que les habitants de ce petit district reconnaissaient, comme ces rois, le Ḫaldis comme leur dieu suprême. Ainsi donc, si dans l'intérieur de l'antique Arménie nous constatons tout d'abord que les populations des deux districts susmentionnés rendaient un culte de lâtrie au dieu suprême Ḫaldis, de nombreux autres districts s'offrent à nos yeux, dont les habitants sont nommés *Ḫaldi* '*adorateurs-du-dieu*-qui-donne-Lumière'. — Pour bien comprendre l'état de choses réel, nous sommes obligés de passer ici en revue toutes les localités, dont les habitants sont appelés Ḫaldi d'abord par Argistis Ier (env. 780-755 av. J.-C.) et ensuite par son fils Šaridouris II (env. 755-730), deux rois d'Ourarṭou, qui seuls mentionnent l'épithète ethnique « Ḫaldi » dans leurs monuments cunéiformes. Nous lisons dans la *Grande-Inscription* d'Argistis Ier (notre n° 19, I, 6-12, 16) que ce roi ayant subjugué le district du fils-de-Dia'us [1] (Tarônite), de même que celui de Bias (Bznouniḳ) sur les bords occidentaux de la mer des Bznouniḳ, s'était transporté au nord-est de l'Arménie, où il avait soumis à son autorité le pays des Zabâḫâé'usiens (Ćâuaḫḳ) [2], le district de Babanis (l'Autre-Haband, en Orchistène [3]) et les localités environnantes de ces deux derniers districts; ayant ensuite subjugué le district des Abousiens, dans le canton de Caranite, le roi dit des habitants de toutes ces régions: « les districts-des-villes, des bourgs et les districts-des-villages de ces Ḫaldiens je-possédai en 1 année ». Il est donc évident que les habitants de toutes les contrées susmentionnées étaient '*adorateurs-du-dieu*-qui-donne-Lumière' et s'appelaient *Ḫaldi*=Ḫaldiens. — Le même roi nous rapporte aussi (*Ibid.*, notre n° 19, I, 17-33. II, 3) qu'il avait réduit à la soumission les districts du fils-d'Abilianis [4]), du roitelet Qoutourzanis (Aragaẓotn [5]), dans le nord-ouest du lac Lychnite, et le district d'Éti'unis, à l'ouest dudit lac, comme aussi les alentours de ces localités, de même que le district de Houḫoukou (Ćoulây de Golthn) et celui des Ouriens (Aréüiḳ) avec leurs alentours,

[1] Une partie de ce district était située sur la rive droite de l'Arsanias.
[2] Un canton dans la partie orientale de la Gogarène, sur la droite du cours supérieur du Kour (Cyrus). [3] Il faut tenir de cette façon. [4] Ce district était, sous les Arsacides, appelé Gabéliank, du nom du fondateur de cette petite dynastie. [5] Le canton du mont de ce nom, entre le lac Lychnite et le fleuve Aḫourïan.

sur la rive gauche du cours moyen de l'Araxe. Les habitants de toutes ces contrées sont appelés *Ḫaldi* par le roi susmentionné. — De même, ce roi nous renseigne (*Ibid.*, notre n° 19, III, 5-13, 34-40, 44-45) qu'il avait réduit à l'obéissance le royaume de Manas [1], le district de Koulasis (Koulanovit en Basoropède), celui de Babanis (les Pasparouniǩ, *ibid.*), celui de Boustus (les Boujouniǩ, *ibid.*), celui d'Arḫa'us (Argasovit dans la Moxoène), de même que le pays des Barouataëns (Zaréhâuan [2]) et celui des Parsouaëns [3]). Argistis Ier enveloppe sous le nom collectif *Ḫaldi* tous ceux qui habitaient les districts susénoncés et leurs alentours. — Il donne ce même nom (voy. notre n° 19, III, 47-58. IV, 10, 18, 36, 40) aux peuples des districts d'Iyanis (Alâuis, en Basoropède), d'Éraṭalié'us (Artaz, *ibid.*), d'Irki'unis (Érnéak [4], dans les Siuniǩ) et d'Alganis (probablement le canton Aṙouéniš - Ṣor, en Moxoène). — C'est du même nom que le roi Argistis Ier appelle (*Ibid.*, notre n° 19, IV, 55-56, 65. V, 5, 10) les habitants des districts d'Hugistis (Goukan, en Basoropède), d'Ousinis (la ville d'Ouschni [5]) et d'Ourmis (la ville d'Ourmia [6]). — Enfin, le roi appelle *Ḫaldi* (*Ibid.*, notre n° 19, VII, 12-13, 31) les habitants du district des Ṭouarâsiens (Touaraẓataṗ, en Touroubéran) et du pays de Gourqou [7]), laissant de côté d'autres districts et villes plus ou moins grands.

Nous voyons que Xénophon (*Cyropédie*, III, I-III) appelle « Chaldéens » le peuple qui habitait pour le moins les limites septentrionales de la Gordyène. Xénophon avait personnellement vu, au-delà des limites septentrionales du même pays, des cavaliers et des fantassins, dont il dit (*Anabase*, IV, III, 3-4) : « Ceux-ci . . . étaient des Arméniens, Mardes et Chaldéens. Les Chaldéens étaient, disait-on, libres et belliqueux » [8]). Ces derniers devaient nécessairement être des Carduques. Durant l'empire des Achémenides, les Gordyéens ou Carduques avaient su garder

[1] Il s'étendait du côté d'ouest du mont Ararat jusqu'au sud-est de ce mont. [2] Un canton sous les Arsacides, situé à l'ouest-nord-ouest du lac Kapoutan. [3] Un district situé au sud-est du lac Kapoutan. [4] Un canton sur la rive gauche du moyen Araxe. [5] Une ville située à l'ouest-sud-ouest du lac Kapoutan. [6] Situé à l'ouest du même lac. [7] Ce pays s'étendait probablement du côté gauche de la branche occidentale du Tigre vers l'est et le nord-est. [8] Il faut considérer ceux-ci les mêmes que « les Chaldéens autonomes », mentionnés par Xénophon dans l'*Anabase*, V, v, 17 et VII, VIII, 25.

leur indépendance, et l'invasion des Dix Mille racontée par Xénophon avait eu lieu sous les Achéménides (401 av. J.-C.). Il est certain que Xénophon, au lieu de nommer Ḫaldi = Chaldiens ces mêmes Carduques, les appelle Chaldéens, appellation ethnique des populations de la Babylonie. Il paraît aussi certain que Xénophon, lorsqu'il se trouvait dans la Gordyène, avait eu à faire avec des hommes de différentes tribus d'une même province, dont les uns se nommaient Carduques et les autres s'appelaient Chaldéens (c'est-à-dire Ḫaldi = Chaldiens), quoique ces tribus eussent reconnu, sans aucune exception, Ḫaldis comme leur dieu suprême. L'appellation « Carduques » devait certainement son origine au mot assyrien *qurâdu* ' combattant, héros ' [1]); elle devait donc être une simple épithète, particulière aux habitants de la Gordyène, épithète dont l'origine devait remonter aux commencements de l'empire assyrien. Par contre, l'appellation Ḫaldi = Chaldiens ne pouvait que dater d'une très haute antiquité et servir de qualité ethnique, qui provenait du culte du suprême dieu Ḫaldis, qualité et culte que les *qurâdus* partageaient avec toutes les populations de Nâiri-Ourarṭou. Nous sommes à même de constater dans la *Ire inscription historique* (nos 2 2*, ll. 6/6 - 13/13) et dans l'unique *inscription d'offrandes* (no 45, ll. 5-13) d'Ispouinis et de Minuas Ier (env. 805-800 av. J.-C.) que dans le district d'Inouasis [2]) de la Gordyène on adorait Ḫaldis et les Seigneurs de Ḫaldina [3]), auxquels Ispouinis avait présenté différentes offrandes. C'est dans ce district qu'est située la petite ville kurde Sidek ou Sidaka, à l'est des extrémités méridionales de la Gordyène. Il est donc manifeste que les Gordyéens reconnaissaient, comme les Ourarṭiens, le Ḫaldis pour leur dieu suprême et qu'ils devaient être appelés Ḫaldi = Chaldiens. Ainsi au point de vue religieux et ethnico-religieux; au point de vue topographique et politico-ethnographique nous voyons que Bé-

[1] Dans la forme gr. Καρδοῦχοι on pourrait identifier la troisième syllabe au mot ourarṭique *-ḫi*; dans ce cas, Καρδοῦχοι aura le sens de: ' enfants *ou* fils-des-héros '. [2] Ledistrict était aussi appelé Inou. [3] Dans l'inscription no 45 et au commencement de la ligne 11 un signe cunéiforme est mutilé avant le nom du dieu Ḫaldis; M. le professeur Sayce l'a, avec raison, restitué par l'idéogramme de « Porte ». Il s'ensuit que Ḫaldis avait, dans le district d'Inouasis, un temple de premier ordre. Il ne faut pas confondre cette Porte avec celle de la ville de Mouṣaṣir dans le district de Mouṣaṣir (Moxoène), bien que, ici aussi, Ḫaldis eût eu ses fidèles.

rose (Alex. Polyhistore), qui fut le compilateur des plus anciennes traditions de Babylone, s'était servi de la phrase : « sur les montagnes des Kordyéens de l'Arménie » (ἐν τοῖς Κορδυαίων ὄρεσι τῆς Ἀρμενίας) [1], et de la sorte il déclarait que la Gordyène faisait partie de l'Arménie dès les temps les plus anciens. Salmanasar II (860-825 av. J.-C.) dans une inscription (*chez Layard n° 12*, I, ll. 14-15) nomme la mer des Bznounik « mer supérieure de Nâiri » et la mer Kapoutan « mer inférieure de Nâiri ». Par conséquent, les pays situés entre ces deux mers, la Gordyène et autres, étaient habités par des populations nâiriennes, dont les Gordyéens faisaient partie. Le nom propre « Ararat », que nous voyons dans la *Genèse*, VIII, 4, et dans *Isaïe*, XXXVII, 38 du texte hébraïque, a été rendu dans les versions syriaque et arabe par l'appellation « Gordyène »; ces versions maintiennent le nom d'« Ararat » dans le livre IVe *des Rois*, XIX, 37; ce nom propre, que nous trouvons dans *Jérémie*, LI, 27, est transcrit tel quel dans la version syriaque, tandis que la version arabe l'a transformé en celui d'« Arménie ». Il était donc de notoriété publique chez les Syriens et les Arabes que la Gordyène ou le pays des Carduques faisait originairement partie intégrante de l'Ararat (Arménie). On ne saurait expliquer autrement les variantes susénoncées; et si les versions susmentionnées ont parfois pris la partie pour le tout, ailleurs ayant rendu le tout par le tout, elles ont tacitement renfermé la partie dans le tout. Si la dynastie Aramienne, celle des Artaxiades comme aussi celle des Arsacides avaient pris et gardé toujours les Gordyéens sous leur autorité, la raison en était, sans aucun doute, qu'elles les considéraient comme très proches parents des populations arméniennes, c'est-à-dire qu'elles ne voyaient en eux que comme une branche de la grande famille arménienne. Ainsi, nous voyons dans toute l'histoire de l'Arménie que la province de la Gordyène, au point de vue du système national, ne différait en rien des autres provinces arméniennes, et les seigneurs féodaux du pays des Carduques se trouvaient, au point de vue ethnique et politique, sur le même pied que ceux des autres grandes contrées de l'Arménie. Il est donc hors de doute que le peuple gordyéen était du même sang et de la

[1] D'après la citation de Josèphe (*Ant. jud.* I, III, 6), ἐν τῇ Ἀρμενίᾳ πρὸς τῷ ὄρει τῶν Κορδυαίων, « en Arménie, sur la montagne des Kordyéens ».

même religion que le reste des populations de l'antique Arménie; le contraire serait un paradoxe historique [1]). Si, sous les Achéménides, les Carduques formaient un peuple autonome et indépendant et, par suite, les écrivains grecs n'enveloppaient pas toujours leur pays sous le titre général de l'« Arménie politique », ce fait ne saurait en aucune façon préjudicier la question de leur origine ethnique. D'ailleurs, dans l'antiquité l'idiome parlé par les Carduques devait être un des dialectes des populations ourarṭiennes; car, la population de la Gordyène aussi bien que celles des autres contrées de Nâiri-Ourarṭou avaient la même origine ethnographique aryenne immédiate. Cependant, comme parmi les peuples beaucoup de choses se transforment fortement, après un long laps de temps, par suite des révolutions ou des influences politiques et religieuses, ainsi ces mêmes causes ayant agi sur les Gordyéens, l'idiome qu'ils parlaient primitivement a dû être graduellement altéré par des éléments arabes, perses [2]) et turcs. A en juger du récit d'Agathange (CXII), lorsque les Arméniens se convertirent au christianisme (305 apr. J.-C.), le prince de la Gordyène aussi avait embrassé, avec eux, la doctrine chrétienne; car, en compagnie d'autres seigneurs féodaux, il conduisit à Césarée saint Grégoire l'Illuminateur, afin que celui-ci y eût obtenu de saint Léonce la consécration épiscopale. Dans la seconde moitié du IVe siècle il y avait des « évêques de la Gordyène » [3]); à cette même époque un carduque, nommé « Šahak le Gordyéen » était parvenu à occuper le siège patriarcal de l'Arménie [4]). Cependant, il est de toute évidence que le christianisme n'avait pu s'étendre dans toutes les parties de la Gordyène et s'y établir fermement [5]). Cet état de

[1] C'est un langage traditionnel parmi les Kurdes modernes, d'après lequel ils reconnaissent, volontiers ou non, qu'ils sont cousins germains avec les Arméniens; d'ailleurs, chez les premiers comme chez ces derniers, les caractères craniologiques les accusent comme tels. [2] Les éléments perses, qui s'introduisirent dans le dialecte gordyéen, relèvent en grande partie du persan d'époques récentes. [3] Faustus de Byzance, IV, 15. [4] *Idem*, V, 3. [5] Sous le patriarcat de saint Vrthanès, l'an 330 environ, il y avait encore des Arméniens restés payens dans la ville d'Aštišat et dans ses environs, dans le canton de Tarônite, à cheval sur le cours moyen de l'Arsanias (Faust. de Byz., III, 3). Du temps du patriarche saint Yousik, l'an 338 environ, plusieurs individus et familles « pratiquaient dans les ténèbres.... le culte des divinités des temps anciens » (*Idem*, III, 13). L'an environ 400, saint Mésrop découvrit dans le canton de Golthn des nationaux qui pratiquaient en cachette le paganisme (M. de Khor., III, 47).

choses et la chute de la dynastie des Arsacides qui arriva peu après (428 apr. J.-C.), les efforts constants des Sassanides, des Arabes, des Persans et des Turcs, qui tâchaient de gagner des prosélytes et d'établir leurs idiomes partout en Arménie et spécialement dans la province de la Gordyène, ces efforts, dis-je, finirent par produire des effets tels, que les Gordyéens prirent, en fait de religion et d'idiome, l'aspect d'hommes presque entièrement étrangers aux Arméniens, leurs nationaux [1]). Pour toutes ces raisons, l'antique discorde de race, de tribu et de province, toujours maintenue par les Gordyéens, dégénéra, avec le temps, en inimitié inconciliable, au grand préjudice de leurs légitimes frères chrétiens.

Ici, en résumant tout ce qui précède, nous disons que, au point de vue exclusivement ethnographique, les limites de l'Arménie des âges très reculés étaient: du côté du nord-est, la mer Caspienne; du côté du nord, le fleuve Kour et les bords méridionaux du Pont-Euxin, c'est-à-dire tout l'espace compris entre les limites du nord-ouest de la Colchide et la rivière Thermodon; du côté d'ouest, l'arc de l'Euphrate; du côté méridional, la chaîne de montagnes Kasiari-Masius, les extrémités méridionales des montagnes gordyéennes et le territoire au sud de la mer inférieure de Nâiri (mer Kapoutan); et du côté sud-est, les monts médiques, savoir la partie supérieure de la chaîne de montagnes appelée Zagros.

Mais dans cette nomenclature des frontières, nous devons, au point de vue politico-ethnographique, séparer les Kaski du cadre décrit plus haut; car, ceux-ci ne furent jamais soumis à l'autorité d'une dynastie régnante sur les populations de l'Arménie pour s'unir de la sorte et se confondre avec le reste de la nation arménienne. Ainsi, isolés et indépendants, ils restèrent en état, dirait-on, de tribus détachées, pareilles à une nation étrangère, qu'elles n'étaient point.

Tout ce qui précède, nous décrit les limites de l'Arménie

[1] Pour que l'antique idiome des Gordyéens eût pu se manifester aujourd'hui comme une langue voisine des dialectes des autres populations arméniennes, les moyens indispensables en devaient être l'établissement solide du christianisme parmi eux, la doctrine chrétienne constamment prêchée par le corps sacerdotal, une instruction ou un enseignement scolastique quelconque donné par les prêtres, et la direction civile et religieuse entre les mains des hommes de l'Église durant tout le moyen âge. Tout fit défaut.

des âges reculés. Par rapport aux derniers siècles des temps anciens, nous voyons qu'Hérodote s'était chargé de décrire les limites de l'Arménie du temps de l'empire des Achéménides; si cette description n'est pas pleine et entière, elle ne laisse pas d'être assez satisfaisante. Lorsque le père de l'histoire nous dit (I, 72) que « Le Halys... en descendant d'une montagne d'Arménie traverse la Cilicie », que (V, 52) « L'Euphrate... sert de bornes à la Cilicie et la sépare de l'Arménie », et que (V, 49) « Les Arméniens sont les voisins des Ciliciens », nous constatons qu'au Ve siècle av. J.-C. les limites occidentales se trouvaient dans les mêmes conditions que du temps de Sargon, trois siècles auparavant. D'autre part, lorsque le même historien (I, 194) reconnaît que « l'Arménie... est au-dessus de l'Assyrie », par cela même il comprend la partie occidentale de l'Atropatène, la Gordyène et une portion de la partie orientale de l'Arzanène; de la sorte, il nous trace les limites de la moitié orientale du sud de l'Arménie. Mais Hérodote, au lieu de se servir des noms propres d'« Arménie » et d'« Arméniens » pour indiquer, d'une façon générale, même une partie du centre et les limites orientales et septentrionales, ne fait que mentionner les noms de quelques populations qui y résidaient et ceux d'un certain nombre de vastes territoires ou de districts qui y étaient situés. Xénophon aussi suit en partie le même procédé. En ce qui concerne les temps moyens, Strabon (XI, XIV, 15) connaît comme « l'Arménie proprement dite... toute la partie du pays qui s'étend le long de la Médie, de l'Albanie et de l'Ibérie jusqu'à la Colchide et la Cappadoce maritime ». Ptolémée parle, sous ce rapport, avec plus de précision et d'une façon plus claire. Ce dernier, qui écrivait au IIe siècle apr. J.-C., nous présente les limites de l'Arménie-Majeure dans les mêmes conditions que nous trouvons être celles des dernières années du paganisme et d'au-delà même [1]).

[1] Nous reproduirons cette partie de la géographie de Ptolémée dans la partie historique du présent ouvrage, lorsque nous y arriverons au IIe siècle apr. J.-C.

CHAPITRE III.

I. L'origine ethnique de la nation arménienne. Cette origine n'est pas phrygienne. — II. Les caractères ethnographiques des populations arméniennes. Les caractères craniologiques des Arméniens. Les noms propres collectifs ethniques, géographiques et des personnes; l'idiome en général; religion; tradition historique. — III. Unité ethnographique, linguistique et religieuse.

I. Si la recherche de l'origine particulière d'une nation est en elle-même un sujet difficile, la question présenterait de grandes difficultés si nous nous proposions de rechercher les circonstances de l'origine ethnique de la nation arménienne et de déterminer par le nom son fondateur ou héros patriarcal; car, les âges primitifs du genre humain aussi bien que ceux de chaque nation sont enveloppés de ténèbres profondes; une obscurité impénétrable les soustrait bien décidément à nos yeux. Races et peuples, dès leur première enfance et même lors de leur jeunesse dépourvue de sérieux et de pensées disciplinées, étaient incapables de penser et de parler de leurs parents et de leurs ancêtres d'une façon proportionnée à leurs réels mérites et à la position qu'ils occupaient réellement au sein de la société où ils s'étaient trouvés. Quelques nations, dans leur activité enfantine ou bien dans leur juvénile imagination, crurent en savoir long au sujet de leurs ancêtres primitifs; une connaissance, qui unissait le plaisant à l'héroïque et joignait ensemble le fabuleux et l'impossible.

La nation arménienne n'eut point, pareille en cela à d'autres nations, une tradition qui soit arrivée jusqu'à nous, ayant eu sa naissance au sein même de la nation, tradition fondée sur des récits mythologiques ou légendaires et surtout basée sur des données réellement historiques, d'où nous nous croyions en état de connaître exactement, selon cette même tradition nationale, quel était et quel nom portait le fondateur ou le héros patriarcal de la nation, qui, sous l'un de ces deux titres, ait été réellement connu dès les temps les plus reculés Nous sommes à même de reconnaître aujourd'hui que le héros Hâyk, ce prétendu fondateur et éponyme de la nation arménienne, n'était autre que l''Uas ou plus exactement le Huas [1]), dieu des vents et des orages

[1] A prononcer 'Ouas ou Houas.

des populations de Nâiri-Ourarṭou [1]), dont les habitants étaient les ancêtres authentiques des Arméniens du moyen âge, un âge où le héros Hâyk fut créé, par Moïse de Khorène, ancêtre patriarcal et fondateur de la nation. On ne saurait non plus accepter la pensée incongrue d'un écrivain, comme quoi une poignée d'hommes ayant quitté Babylone en compagnie d'un nommé Hâyk, s'étaient rendus en Arménie et s'étaient emparés d'un pays déjà habité et fort, et que Hâyk, le soi-disant chef de ces émigrés, ait pris la place de l'ancêtre patriarcal des populations de l'Arménie. Cet écrivain, nommé Moïse de Khorène, réputé historien d'Arménie, voulut rapporter des faits « conformément à son propre plaisir, et non pas d'après la réalité des choses » [2]).

— Ceci dit, nous devons y ajouter qu'il faut rejeter aussi l'opinion de ceux qui prétendent que l'origine de la nation arménienne était phrygienne. Il est vrai qu'Hérodote (VII, 73) écrivait que « les Arméniens étaient une colonie des Phrygiens ». Comme l'on connaît, l'idiome parlé par les Arméniens avait des rapports stricts avec celui des Phrygiens; il est donc probable que l'avis du père de l'histoire n'était que le résultat d'une simple comparaison des deux idiomes entre eux, sans aucun égard à la réalité et à la tradition historiques. En effet, nous voyons que l'idiome ourarṭique, c'est-à-dire l'arménien primitif, est composé, dans la proportion d'un peu moins que la moitié, de mots grecs. D'un autre côté, si Hérodote connaissait l'existence des éléments grecs dans l'idiome phrygien, comme il y a lieu de l'admettre, Platon ne l'ignorait pas non plus [3]); « et, suivant les dernières recherches, la langue arménienne paraît même avoir été la mère de l'idiome phrygien; elle est mani-

[1] Plus exactement de la population du district d'Uaina; mais cette divinité était officiellement reconnue par les rois d'Ourarṭou. Nous en parlerons longuement dans la partie mythologique. [2] M. de Khorène, I, 22. — Par rapport à l'origine aryenne de la nation arménienne voy. Neumann, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, I, p. 242; Petermann, dans Ritter, *Erdkunde*, X, p. 549 et suiv.; Gosche, *De ariana linguae gentisque armeniacae indole*, 1847; Windischmann. *Ueber die Grundlage des Armenischen im Arischen Sprachstamme*, dans les Mémoires de l'Académie roy. de Bavière, t. IV, 2e part., p. 749 et suiv. [3] Voy. Platon, *Cratylus*, 410 a, édit. F. Didot, 1856, t. I, p. 302 (XXV). Voy. les mots phrygiens dans Bochart, t. I, col. 1161 et les suiv., et dans Jablonski, *Opuscula*, Lugduni Batavorum, 1809, t. III, p. 63 et les suiv.

festement parente de l'idiome grec, ce qui nous rappelle la fable d'après laquelle les Arméniens tiraient leur origine de la Thessalie »[1]). Continuant notre discours sur les Phrygiens, d'après les savants modernes, « ce qui nous reste de leur langue, forme le membre intermédiaire entre les Grecs et les anciens Aryens. Ils nommaient leur Zéus Bagaios (anc. pers. *baga* = dieu)[2]) ou Sabazios[3]), d'un mot qui, en même temps qu'il signifie 'vénérer', est commun à l'hindou et au grec »[4]). Cependant, pareil rapport ne milite en aucune façon en faveur des Phrygiens dans la question qui nous occupe. Quoique d'après l'histoire « les Phrygiens, parmi les nations connues des occidentaux, sont considérés comme la plus grande et la plus ancienne nation et comme un peuple autochthone primitif dans les demeures asiatiques de leurs tribus »[5]), toutefois cette qualité de « peuple autochthone » (qui n'en était pas un), devait avoir un commencement, avant lequel la nation phrygienne avait émigré d'une contrée située plus à l'est et s'était ensuite établie dans l'Asie-Mineure. La science historique s'est aujourd'hui fixée à cette maxime que « les grandes migrations partirent d'est se dirigeant vers ouest »[6]). D'après certains témoignages historiques, les Phrygiens, dans les temps primitifs et sous leur roi Midas, passèrent d'Asie en

[1] O. Abel, *Makedonien*, p. 45; voy. *ibid.* Schröder, à la note 5; voy. aussi la note 6. [2] A Nâiri, on adorait dans la ville de Mouṣaṣir (le Moks du moyen âge) la déesse Bag*bartoum* ou Bag*bartou*, (= Déesse-*des victoires*), épouse de Ḫaldis, le dieu suprême, mentionnée par Sargon dans sa *Lettre au dieu Assour* (l. 385), dans sa *Grande-Inscription du palais de Khorsabad* (l. 76) et dans sa *Stèle de Larnaka* (l. 40). Sargon mentionne aussi, dans ses *Annales* (l. 57), dans la *Grande-Inscr. du palais de Khorsabad* (l. 49) et dans les *Annales de la XIVe sale* dudit palais (l. 47), le roitelet du district d'Oumildis, nommé Bag*datti* (= Dieu*donné*). Ainsi, le mot *Bag* était commun aux peuples de Nâiri et de Phrygie. En arménien classique *bag-ïn* signifie 'autel, temple', et *bag-n-a-sêr* 'qui-aime-l'idole'. [3] Le rois d'Ourarṭou Ispouinis et Minuas Ier reconnaissaient un dieu nommé Sebitus (= vénéré, vénérable) que nous identifions à Bacchus. Voy. dans la partie mythologique. Les termes « Sabazios » et « Sebitus » aboutissent à un même sens. [4] E. Curtius, *Griechische Geschichte*, 6e édit., t. I, p. 66. Lassen, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. X, p. 369 et suiv. Leake, *Asia Minor*, p. 22. — Il serait utile de dire ici que, de même que l'Ourarṭou eut des rois qui s'appelaient Argistis, un nom ou mot grec, de même « dans les monuments phrygiens de Doganlou figure l'appellation ou le nom propre d'homme 'Aregastis'. *Pauli's Real Encyclopedia*, vol. V, p. 1570. — En grec le mot ἀργεστής signifie 'blanc, d'une blancheur éclatante'. [5] E. Curtius, *ibid.*, p. 31.

[6] Voy. H. Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*, 1878, p. 106.

Europe [1]). Ce mouvement, qui était conforme à la règle générale, n'était que particulier; mais, aux yeux d'un historien critique, il est très significatif; car c'était une continuation de la première migration d'est en ouest.

La tradition et l'histoire nationales arméniennes nous rapportent que, par suite de conquêtes ou de révolutions politiques, de fortes colonies assyriennes s'étaient établies au sud-ouest de l'Arménie; des colonies médiques s'étaient installées dans le sud-est du même pays; des races scythiques s'étaient établies au nord-est du territoire national; mais elles ignorent absolument que du côté d'ouest les Phrygiens, ou n'importe quel autre peuple de l'Asie-Mineure, à la suite d'une conquête ou bien d'une infiltration silencieuse et continue, fussent entrés en Arménie et s'y fussent établis définitivement; elles l'ignorent justement, parce que pareil événement ne se produisit jamais.

Ici nous devons reproduire les considérations d'un écrivain d'une autorité incontestée; il nous dit: « Nous voyons chez Hérodote aussi bien que chez d'autres écrivains que l'ordre dans les rapports de différentes races est mis sens dessus dessous, parce que les anciens Phrygiens se trouvaient aussi bien en Europe qu'en Asie, et peut-être quelques petites tribus phrygiennes sont retournées en Asie à une époque relativement postérieure. Ainsi, on a cherché en Europe le séjour primitif de cette nation, et de là on a transporté les Phrygiens en Asie par une colonisation très ancienne. Hérodote (VII, 73) dit seulement que ' d'après la légende macédonienne, les Phrygiens habitaient la Macédoine, et c'est de là qu'ils émigrèrent en Asie '. Hérodote ne dit rien de leur patrie primitive. Ce furent d'abord les écrivains de basses époques qui songèrent à leur donner une origine européenne [2]), et ils en conclurent à une origine primitive thracique des Phrygiens [3]). Induits en erreur par l'idée que les Phrygiens avaient émigré d'occident, les anciens, dont Hérodote (VII, 73) faisait nombre, firent procéder des Phrygiens les Arméniens, parents des Phrygiens, tandis qu'ils devaient faire

[1] Nicand. Georg. II *ap.* Athen. XV, 31, p. 683, v. 11-13; Lycophr. 1397-1408; Euphor. *ap.* Schol. Clem. Alex. p. 9 C. (Deimling). [2] Xanthus *ap.* Strabon, XIV, v, 29. Voy. aussi Arrien *ap.* Eustathe, article au vers 322, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, t. II, p. 274. [3] Voy. Strabon, VII, III, 2, et le fragm. 25 à la page 330; X, III, 16. XII, IV, 4, édit. F. Didot.

le contraire. O. Abel dit [1]: ' Cette façon de mettre l'ordre des races sens dessus dessous se rencontre même chez les Grecs. Dans le cas en question, la chose est évidente; tandis que les Arméniens, qui habitaient un pays éloigné, étaient peu connus et paraissaient n'avoir aucune signification, les Phrygiens, par leur ancienneté, à cause de la puissance dont ils avaient joui autrefois et par leurs rites et cérémonies religieuses, constituaient une nation renommée. L'idée de l'immigration occidentale thracique des Phrygiens étant survenue, le vrai rapport fut d'autant bouleversé et altéré '. Il est évident que tout cela est éloigné du récit simple et uni d'Hérodote, bien qu'il ne faudrait pas nier que c'est ce récit même qui fut la cause première des conséquences erronées susdites et des manières de dire susmentionnées, dénuées de fondement »[2]. Disons ici de notre côté que ce fut particulièrement Xante de Lydie [3] qui, en fait de ces altérations de rapports, avait attaché le grelot; en effet, il fut le premier à dire que les Phrygiens avaient passé d'Europe en Asie *après la guerre de Troie* [4]. Ce passage était, sans aucun doute, le retour d'une petite partie dudit peuple dans sa patrie primitive [5]; car, d'après Homère (*Iliade*, II, 862-863. III, 184-187. X, 428-431), *à l'époque de la guerre de Troie* il y avait des Phrygiens en Asie, qui étaient les alliés des Troyens [6]. De plus, déjà du temps d'Hercule, c'est-à-dire un siècle avant la guerre de Troie, une tribu phrygienne, nommée Bébryciens, se trouvait sur les bords occidentaux d'Asie du Pont-Euxin, et était voisine des Mariandyniens, à l'ouest d'Héraclée. Tandis que les Bébryciens faisaient la guerre aux Mariandyniens pour la possession du pays, ils furent vaincus à cause du secours qu'Hercule avait prêté à leurs adversaires [7]. Tout esprit dégagé de préjugés doit donc admettre la conclusion d'O. Abel, le savant allemand, qui nous dit: « Les Phrygiens étaient un peuple qui, dès les temps les plus reculés, s'était établi dans l'Asie-Mineure...,

[1] *Makedonien*, p. 42 et suiv. [2] Deimling, *Die Leleger*, pp. 46–47. Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, pp. 56–59. [3] Il vivait l'an 470 av. J.-C.; il écrivait donc un peu avant Hérodote, qui avait achevé de composer ses *Histoires* en l'année 408 av. J.-C. [4] Xante *ap.* Strabon, XIV, v, 29. [5] Nous en avons une sorte d'exemple dans le retour en Asie d'une partie des Gaulois, établis définitivement en Galatie, à l'est de la Phrygie. [6] Voy. Deimling, *ibid.*, pp. 76–77. [7] Voy. Apollod., II, v, 9. Apollon. Rhod., *Argonaut.* II, 774 et suiv. (Deimling).

un peuple, sur l'origine primitive duquel des traces manifestes ne nous permettent pas de rester dans le doute. Déjà les caractères géographiques de l'Asie-Mineure nous conduisent vers le haut plateau de l'Arménie et, quant à la parenté qui existait entre les Phrygiens et les Arméniens, on nous en fournit d'étonnants témoignages. Dans l'expédition de Xerxès, ces deux peuples se présentent à notre regard, marchant sous un même commandant et armés d'une même façon; et Hérodote (VII, 73) ajoute à ces paroles en disant que les Arméniens étaient une colonie des Phrygiens. Eudoxe (*ap.* Étienne de Byz., *s. v.* Ἀρμ., et *ap.* Eustath., *in Dion. Per.*, 694) est d'accord avec lui; il fait même mention de la ressemblance des idiomes de ces deux peuples. Nous rencontrons de même l'usage des habitations souterraines parmi les Phrygiens et les Arméniens (Vitruve, II, 1, 5. Xén., *Anab.* IV, v, 25. Diod., XIV, 28). Enfin, on considère les deux peuples comme directement synonymes (Cramer, *Anecd. gr. Oxon.*, IV, p. 257). Cependant, il n'est point correct de dire que les Arméniens tirent leur origine des Phrygiens occidentaux; il faut plutôt dire le contraire; si nous en cherchions la raison chez les écrivains grecs, elle s'expliquerait facilement. Josèphe (*Antiq. jud.*, I, VI, 1) attribue, d'une façon correcte, à Thorgama l'origine des Phrygiens »[1]). Ainsi, comme Thorgama était aussi l'ancêtre primitif des Arméniens, il nous faudra dire que les Arméniens et les Phrygiens étaient liés d'une stricte parenté [2]), sans intervertir pour cela leur rôle principal.

Nous ne pouvons pas négliger de dire ici qu'au siècle dernier, à la suite de l'opinion exprimée d'abord par H. Rawlinson, divers savants, historiens et philologues, croyant que l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarṭiques n'était point aryen, jugèrent que le peuple aryen prétendu arméno-phrygien, mentionné par Hérodote, était entré en Arménie vers l'an 650 av. J.-C. et l'avait graduellement occupée. Cependant, à la suite de la découverte sûre, faite d'après les règles de la philologie comparée, nous savons aujourd'hui que l'idiome susmentionné est purement et simplement *aryen*, et nous affirmons catégoriquement, à la lumière de cette découverte, que, comme les pre-

[1] O. Abel, *Pauly's real Encyclopädie, s. v. Pryges*, p. 1569. [2] O. Müller, *Dorier*, t. I, p. 9 et suiv.; *Griech. Lit. Gesch.*, t. I, p. 4. O. Abel, *Makedonien*, p. 45, note 5. Höck, *Kreta*, t. I, p. 117 et suiv.

mières inscriptions cunéiformes rédigées en idiome ourarṭique sont composées vers l'an 820 av. J.-C., une nation indo-européenne habitait nécessairement le sol de l'Arménie plusieurs siècles avant l'année 650; et puisque l'idiome susénoncé est l'arménien primitif, la conséquence est évidente: « *l'origine de la nation arménienne n'est pas phrygienne* ». La pure vérité est donc connue; il faut donc y ajouter: « le pays d'origine des Phrygiens était l'Arménie » [1]).

Nous voulons ajouter ici une dernière considération. Aucun savant ne voudrait soutenir que la Phrygie ou l'Hellade ait été le berceau des races aryennes. Quel était donc le centre où les Arméniens, les Phrygiens et les Hellènes se trouvaient réunis? Quel pays fut le point de départ de l'émigration de ces deux derniers peuples? Dans cet ouvrage (*Seconde Partie, Âges préhistoriques, ch. IV, art. II*) il sera démontré, à défier toute contradiction, par plusieurs arguments positifs, c'est-à-dire géographiques et par un argument ethnographique, que les Hellènes, y compris la tribu des Selli d'Épire, étaient partis de l'antique Arménie, qui fut ainsi le point de départ de l'émigration des Hellènes. Elle le fut donc aussi pour les Phrygiens, unis jadis aux Arméniens et aux Hellènes; ils ne firent qu'imiter ces derniers, s'étant seulement limités à n'établir leur grande patrie que dans la partie avancée de l'Asie-Mineure. Prétendre que « les Arméniens étaient une colonie des Phrygiens », c'est contredire gratuitement la loi des émigrations qui était formelle; elle l'est jusqu'à nos jours; c'était un pays situé à l'orient qui fournissait à l'occident les masses des émigrants, et non *vice versâ*.

— Nous aurons l'occasion de parler ailleurs de la fable, d'après laquelle la nation arménienne aurait tiré son origine du prétendu Arménos de Thessassie [2]).

— L'écrivain arménien Koriun commence son histoire en ces termes: « Nous allons vous raconter la découverte de l'écri-

[1] Voy. Knobel, *ibid.*, p. 58. — Il serait vraiment très peu scientifique de dire désormais que « les Phrygiens s'étaient introduits en Arménie avant l'an 1000 », pour échapper à l'argument de l'apparition en Arménie, vers l'an 820, de l'idiome ourarṭique, langage arméno-grec par excellence, et, par conséquent, proche parent de l'idiome phrygien. — Un sujet scientifique ne doit jamais être ridiculisé par des sauts et bonds. [2] Voy. *Première Partie*, chap. IV, 1, et *Seconde Partie, Âges historiques*, chap. II, 1. Quant aux autres fictions relatives à l'origine de la nation en question, voy. vers la fin du présent chapitre.

ture..., cette faveur que Dieu a faite à la nation askénazienne et au pays d'Arménie ». L'idée d'appeler askénazienne la nation arménienne, c'est-à-dire d'attribuer à Askénaz l'origine de cette nation, ne venait à Koriun que de la lecture dans Jérémie (LI, 27) des mots: « l'armée askénazienne » [1]), auxquels le nom d'Ararat était uni. Koriun ne pouvait connaître ces noms propres que de la Sainte-Écriture. L'idée n'était donc pas nationale; il n'est pas d'ailleurs conforme à la vérité qu'Askénaz ait été l'ancêtre patriarcal de la nation arménienne, mais seulement le chef et le fondateur d'une tribu arménienne.

— A défaut de la tradition véritablement nationale et antique, entre en scène la Bible, dans laquelle (*Genèse*, X, 2-3) un des fils de Gomer, fils de Japhet, s'appelle Thogarma [2]) qui, d'après Moïse de Khorène (I, 5), était le père de Hâyk, le soi-disant ancêtre patriarcal des Arméniens. Tous les écrivains arméniens et presque tous les exégètes étrangers s'accordent à dire que le passage d'Ézéchiel (XXXVIII, 6): « la maison de Thogarma dans les régions septentrionales » désigne l'Arménie. Ils nous autorisent donc à penser que, d'après l'esprit de la Bible, le fondateur de la « maison de Thogarma » étant Thogarma en personne, s'il est jamais nécessaire de déterminer en quelque façon l'ancêtre patriarcal primitif de la nation arménienne, il faut que nous admettions le nom du plus jeune fils de Gomer en lui attribuant l'origine de cette nation, du moins pour nous conformer à ce que l'exégèse peut exiger de nous, sous des réserves que la science nous impose. En tout état de choses, dans une question si délicate, au lieu de décerner à un héros imaginaire, nommé Hâyk, l'origine de la susdite nation, nous préférons suivre l'esprit du livre sacré, particulièrement admis parmi les savants, qui attribuent cette origine à Thogarma, à cela près que ce nom propre doit plutôt être considéré comme une dénomination ethnique, désignant la nation arménienne.

II. Dès les âges primitifs, cette nation était, au point de vue ethnographique, aryenne dans le sens large du mot, c'est-à-dire par la raison qu'elle était liée de proche parenté avec les Aryas

[1] Selon la version arménienne des Septante. L'original hébreux porte: « le royaume d'Askénaz ». [2] Telle est la forme de ce nom propre dans la copie samaritaine et dans l'antique version syriaque. La version des Septante lui a donné la forme de *Thorgama*, une forme que la version arménienne a faite *Thorgom*.

sanscrits et éraniens; dans le sens strict, elle était un peuple indo-européen, et comme telle, une nation parente des Aryas-Hindous, des Éraniens, des Phrygiens, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Teutons et des Slaves en général qui, pour la raison susindiquée, sont aussi appelés « nations aryennes » dans le sens général du mot. Les principaux arguments, qui démontrent que le peuple arménien fait partie de la grande et noble famille aryenne, sont, en général, les noms propres ethniques de la nation arménienne, les dénominations géographiques du pays et de ses districts, comme aussi les noms propres de personnes, l'idiome de la nation, sa religion et sa tradition historique, dont l'ensemble n'est que aryen ou indo-européen. Nous devons parler ici succinctement de quelques-uns de ces caractères ethnologiques.

— Cependant, disons tout de suite quelques mots sur les caractères craniologiques des Arméniens. Il en existe incontestablement deux catégories. La première, que j'appellerais *ourartique*, embrasse l'immense majorité des Arméniens qui sont généralement brachycéphales, ont l'os frontal bas et très régulier, les cavités à l'os temporal assez prononcées; leurs sourcils sont plutôt épais, longs et finissant en une queue souvent fine; l'arcade sourcilière est légèrement proéminente; les yeux plutôt larges et longs, les pupilles châtain foncé (bleus chez les descendants des Alains et des Siraks); leur nez est droit, régulier, plus ou moins fort; ils ont les pommettes à peine saillantes, le maxillaire supérieur légèrement court, le menton régulier se terminant en pointe assez sensible. — J'appelle la seconde catégorie *hittite*, car c'en est une. Les Arméniens de cette catégorie ont la tête en forme pyramidale, les tempes pleines, le front très bas, les yeux et les joues légèrement bombés, le nez saillant à la racine même et d'une protubérance plus ou moins énorme, finissant en un pâté courbé en bas, et les deux maxillaires fortement bâtis.

— Il est prouvé par des arguments positifs que les Aryo-Arméniens habitaient le sol de l'Arménie dès la plus haute antiquité. Lorsque le livre de la *Genèse* (XI, 31-32), en nous indiquant le XIXe siècle av. J.-C., mentionne la migration des Tharahites, appelle « Kasdi » la nation, du territoire de laquelle ils avaient émigré. Comme la dénomination « Kasdi » nous offre, exclusivement par les idiomes aryens, le sens d' « *adorateurs-*

du-dieu-qui-donne-Lumière », il est évident que la nation susindiquée était de la famille aryenne. Or, nous avons vu précédemment que les Kasdi (= Ḫaldi) étaient les Arméniens des temps primitifs, qui devaient avoir habité, des temps immémoriaux, le pays qui porte encore leur nom [1]). — Le nom propre « Soubari », cette forme primitive du nom de la Sophène, nous transporte aux âges primitifs. Nous le rencontrons tout d'abord dans la partie antérieure (l. 33) de la *Plaque de pierre* d'Adadnirari [2]) Ier (env. 1350-1330 av. J.-C.), et sous la forme de « Sobhari » il est un nom propre d'homme des temps védiques [3]). — Dans l'inscription de *Prisme* de Tiglathpiléser Ier (1108-env. 1080 av. J.-C.) nous avons : *a*) (I, 64) un pays nommé « Alzi », le canton d'Akilisène; il faut identifier cette dénomination avec le mot grec ἀλση-τῆες (αἱ) ' nymphes bocagères '; le canton était certainement consacré à ces nymphes. — *b*) (*Ibid.*, II, 3, 11) une ville appelée « Sirisi », qui était située à proximité du cours supérieur de la branche occidentale du Tigre; ce nom doit être interprété par le gr. συρίσσω ' jouer de la flûte *ou* du chalumeau ' et par l'arménien classique *sring* ' flûte, chalumeau '. C'était, selon toutes les apparences, la ville des *maestri* dans l'art de jouer de la flûte. — *c*) (*Ibid.*, II, 25-26) « Kiliantirou, fils de Kaliantirou, qui s'appelait Saroupi ». Les noms propres de deux hommes qui figurent dans cette phrase, s'expliquent par la langue grecque ; ainsi, « Kili- », gr. κίλι-ξ ' bœuf qui a une corne retournée ' ; « -antirou », gr. *nom.* ἀνήρ, *gèn.* ἀνδρός [4]) ' homme ' ; ensemble, ' homme-bœuf, qui a une corne recourbée ' [5]). « Kali- », gr. καλ-ός ' beau, bel ' ; « -antirou », comme ci-dessus. « Saroupi », gr. σαράπους ' plat-pied '. Ces deux rois régnaient dans un district sur la gauche du Tigre, branche occidentale. — *d*) (*Ibid.*, II, 36, 45) « Ourarṭinas » était la ville

[1] Cet argument aussi bien que les suivants militent contre les écrivains qui croyaient que l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarṭiques n'était ni arménien ni même aryen et avaient prononcé la sentence que les (prétendus) Arméno-Phrygiens n'étaient entrés en Arménie qu'après la cessation desdites inscriptions, c'est-à-dire vers l'an 650 av. J.-C. [2] D'après quelques assyriologues : Rammannirari. [3] Voy. Rig-Véda, dans les titres des chants des numéros d'ordre 439, 440, 641, 642, 712, 953, où ce nom est mentionné. [4] Le génitif du grec se révèle nominatif dans l'arménien primitif, tout comme « Iovis », le génitif du mot-nom « Iupiter » du latin, figure comme nominatif dans l'italien « Giove », sans compter d'autres exemples. [5] Ce nom était sans doute un sobriquet.

forte des deux rois susmentionnés; il faut analyser et identifier ce nom propre de la manière suivante: « Our- », gr. οὖρ(-ος), n. ' montagne '; « -arti », gr. ἀρτ(-όν) ' élevé, haut '; « -nas », dans l'idiome ourarṭique *na* [1]) ' lieu, pays '; ensemble ' pays *ou* lieu-de-la-haute-montagne '. — *e*) (*Ibid.*, II, 44) « Sadiantirou »; « Sadi- », sanscrit *sádh-i* ' *homme* noble '; « -antirou », voy. ci-dessus; ensemble, « Sadiantirou » ' noble-homme '. — *f*) (*Ibid.*, IV, 82 etc.) « Dâiâini », ailleurs « Dâiani », formes défigurées du nom propre « Dia'uḫini », que nous rencontrons dans les textes cunéiformes ourarṭiques du VIIIe siècle av. J.-C.; nous analysons et identifions cette dernière forme de la manière suivante: « Dia'u- » (dont le nom. devait être Dia'us), scrt *dyáus* ' *dieu*-Ciel '; « -ḫini, *pl.* », a. ér. *hunu*, scrt *sūnú*, goth *sunus* ' fils ', gr. γενίς ' né, fils '; ensemble, « Dia'uḫini » ' fils-du-*dieu*-Ciel '; le district royal des Dia'uḫini était le canton de Tarônite, à cheval sur le cours moyen de l'Arsanias. — *g*) (*Ibid.*, V, 77) le mont « Aisa »; comp. gr. αἶσα ' part faite aux humains par la destinée, sort, destin '; le mont du destin doit être cherché dans le voisinage de la ville de Mézirê, sur la gauche de l'arc de l'Euphrate. — Tous ces noms propres aryens s'offrent à nos regards dans le territoire arménien au XIIe siècle av. J.-C.

Dans la première moitié du IXe siècle av. J.-C. l'inscription dite *Standard* (l. 9) d'Assournaṣirabal (885-860) mentionne un pays nommé « Ourarṭi », un nom composé des mots grecs οὖρ(-η) ' montagnes ' et ἀρτὰ ' élevées, hautes ' [2]). Ce pays devait avoir occupé originairement le site du canton de Caranite et probablement avec une étendue encore plus grande.

Dans le dernier quart du IXe siècle av. J.-C. les inscriptions cunéiformes ourarṭiques commencèrent à être rédigées. Celles-ci jettent une grande lumière sur notre question, par laquelle nous voyons clairement que dans les anciens temps on parlait en Arménie l'idiome aryo-arménien primitif. — Nous devons considérer comme des dénominations géographiques les noms eth-

[1] C'est la forme apocopée de l'a. ér. *nmàna* = *namâna*. [2] Nous devons dire ici une fois pour toutes que les mots aryens, qui nous servent de termes de comparaison dans les étymologies et dans les identifications de toutes sortes et qui relèvent des idiomes des nations aryennes étrangères, sont communs à l'idiome ourarṭique ou arménien primitif et aux idiomes susénoncés. Ces mots ou termes sont l'héritage commun leur revenant de leur mère primitive.

niques de: Kaspi, Kaski ou Kaskâi, Kasi et Ḥaldi (= Kasdi), par la raison bien simple que les pays habités par ces races étaient appelés par les dénominations susmentionnées. — En conséquence de l'extension d'Ourarṭou, le district de « Biana » ' pays-de-Bias ' fut destiné à devenir la nouvelle résidence royale. L'appellation de « Bias » est exclusivement indo-européenne; c'est un nom propre qui était employé dans quelques populations tant de l'Asie-Mineure que de la Grèce. La capitale de Biana s'appelait « Ṭouspas », un nom composé qu'il faut comparer avec les suivants: arm. cl. *tôt'* ' chaleur ', gr. θυ-άω ' être en chaleur ', angl. *hot* ' chaud, e ' et gr. πω-ῶ ' faire '. Ṭouspas était le nom du dieu ' qui-fait-la-chaleur ', auquel la ville était consacrée. — La dénomination « Abounis » (district du mont Biurakn) signifiait ' aqueux, qui abonde d'eau '; comp. scrt *ap*, a. ér. *âpo*, n. p. *ab* ' eau '; l'élément « -nis » est la particule d'adjectif. — « Gouroulini » était certainement le nom des Gordyéens et de leur pays, nom dont se servaient les Ourarṭiens; ce nom composé, qui signifie ' enfants *ou* fils-de-loups ', doit être mis en parallèle avec les mots: kurde *gour*, *gourgh* ' loup ' et a. ér. *hunu*, scrt *sûnú*, goth. *sunus*, etc. ' fils ', gr. γενής ' né, *fils '. — « Ṣouinina » (Siunik) ' pays-maritime ', *un* mot-nom composé, où le radical « ṣou » correspond à l'arm. cl. *ṣov*, et au kurde *zâra* ' mer, lac '; « ini » suffixe d'adjectif qualificatif; le reste comme ci-dessus. — On appelait « ville d'Ardinis » la petite ville d'Ardïank (Faustus de Biz., V, 6) de la province royale d'Ararat, de même que la petite ville moderne d'Ardischa, située à l'ouest de la mer Kapoutan. Comme Ardinis était le dieu-soleil, il faut comparer ce nom avec le latin *ardens* ' ardent, brûlant '. — La dénomination « Hâyastan » (= Arménie), créée dans une époque relativement récente, est composée des mots: *a*) *'Uas*, gén. *'Uai*, ou bien *Huas*, gén. *Huài*, qui était le nom du dieu des vents dans la religion ourarṭique. *b*) scrt *sthâ'na* ' lieu, demeure ', a. ér. *ṣtâna*, ourarṭ. *-stanis*, arm. cl. *-stan* ' lieu, site, *pays '. — Dans l'ordre des dénominations susceptibles d'être étymologiquement expliquées, nous nous contentons de celles que nous avons citées jusqu'ici; mais nous devons dire aussi que même toutes celles qui ne tombent pas sous une étymologie quelconque, révèlent leur origine d'un idiome indo-européen par leurs structures et leurs formes; p. ex. la dénomination d'Àia, une montagne; celles des pays Ṣarâus,

Ammâus et Louḥi, et celles des fleuves Ṣoua [1]) et des-Dâinalatisiens, etc. etc.

— Les caractères aryens ou indo-européens, que nous constatons dans les noms géographiques, se rencontrent aussi dans les noms propres des personnes. Naturellement, nous laissons de côté les noms qui se révèlent à nous à l'époque des rois Achéménides et à celle des Arsacides, noms pour la plupart éraniens, et nous prenons ceux qui sont mentionnés dans les documents cunéiformes ourarṭiques et assyriens. A de rares exceptions près, ces noms sont manifestement indo-européens, et nous les comparons avec des mots aryens, plein d'une entière assurance. Commençons par les inscriptions ourarṭiques: Ispouinis 'assaillant, qui se précipite sur...', gr. εἰσπαί-ω 'se précipiter sur..., * assaillir'. — Inouspouas 'qui se précipite sur..., qui attaque promptement', gr. ἐνεἰσπαί-ω 'se précipiter sur, se lancer sur..., * attaquer (promptement)'. — Minuas 'lune', lith. *mênů*, gr. μηνάς, etc. même signif. — Argistis 'blanc, éclatant de blancheur', gr. ἀργεστής, même signif. — Roušas (= Rousas) 'brillant', scrt *ruč* 'briller, resplendir', *rukša* 'brillant', a. ér. *ruč* et *rauḥšna* m. s. — Ériména 'privé-de-terre, * sans-terre', gr. ἔρημος 'privé de, dépourvu de' et « -na » comme ci-dessus. — Irkuas et Irkuanis 'qui-porte-secours', gr. ἀρκ-έω 'secourir'. — Abianis 'qui ne saurait être contraint, * invincible', gr. ἀβία-στος m. s. — Ardaras 'juste', arm. cl. *ardar* m. s. — Astuas 'créateur', arm. cl. *hast-ém* 'créer'. — Dia'us 'ciel, * air, dieu', scrt *dyàus* 'ciel', arm. cl. *dik* 'dieu', gr. Ζεύς 'Jupiter, ciel, air'. — Eriduas 'lutteur', gr. ἐριδ-αί-νω 'lutter'. — Eti'us 'cher, bien-aimé', gr. ἡθεῖος m. s. — Katarzas 'qui-mène-une-vie pure', gr. καθαρ-ός 'pur' et gr. ζά-ω 'vivre'. — Louris 'lavé', arm. cl. *lou-a-nam*, gr. λού-ω, lat. *lav-o* 'laver'. — Ṣinalibis 'oint', gr. σύν adv. ἀλείφ-ω 'oindre'. — Seḥa'ulis 'beau, magnifique, brillant, gr. σιγαλόεις m. s. — 'Oudouris 'qui est en sentinelle sur la route', gr. ὁδούρης m. s. — Oultouzâinis 'qui-possède, entretient, nourrit des chameaux', arm. cl. *oult*, scrt *ûšṭra*, a. ér. *uštra*, goth. *ulbandus*, etc. 'chameau'; gr. ζά-ω 'vivre', * nourrir, entretenir. — Il y a aussi des noms propres de personnes qui ne sont pas susceptibles d'une étymologie quelconque, p. ex. Dananias, Nou-

[1] On pourrait identifier ce terme avec l'arm. cl. *ẓov* et le krd *zâva* 'mer'.

noulis, Saḫus, Titianis, etc.; il n'en reste pas moins vrai que le caractère indo-européen de ces noms saute aux yeux [1]). — Les monuments assyriens aussi nous fournissent des noms semblables; nous avons cité plus haut une partie de ces appellations; nous leur ajoutons ici les suivantes: Bourramanou [2]) ' homme-de-la-ville ', scrt *pûr*, *pura*, gr. πόλις ' ville ', scrt *manu*, goth. *manna*, allem. *mann* ' homme '. — Ardara [3]), arm. cl. *ardar* ' juste '. — Oursa, forme altérée du nom « Roušas »; voy. plus haut. — Les dénominations suivantes ont un caractère éranien: savoir, Aspastatouk [4]), Artaširari [5]); l'appellation Dâioukkou [6]) est la même que celle de Déïokès des Mèdes aryens [7]). Il est donc clairement démontré que les noms des lieux, des districts, des villes et des personnes de l'Arménie des âges antiques étaient, en général, foncièrement et essentiellement aryens; et la vérité de ce que nous disons ici est démontrée par les explications étymologiques de ces noms en idiomes indo-européens, ou bien par leurs formes tout à fait aryennes.

— La langue parlée dans l'Arménie des temps très reculés aussi était de cet ordre de choses. Mais comme dans le chapitre suivant nous en parlerons longuement et d'une façon détaillée, nous croyons devoir dire ici à l'avance que les caractères des lieux géographiques, comme les caractères ethnographiques des peuples et des hommes plus haut mentionnés se confondent avec ceux de l'idiome des Arméniens des âges anciens. Les principaux caractères de cet idiome consistent dans l'aryanisme et l'autonomie de la langue; de sorte que, par cette autonomie même, cet idiome occupe une position propre à elle parmi les langues aryennes.

— La religion aussi des Arméniens primitifs avait les caractères de celles des nations indo-européennes. A l'exception de certains détails d'ordre secondaire qui étaient communs aux

[1] Que le lecteur veuille bien consulter notre ouvrage précédent. [2] Voy. le *Monolythe* (l. 42) d'Assournasirabal. [3] Voy. la *Stèle* (III, 48) de Šamsi-ramman IV. [4] *Ibid.*, III, 52. [5] *Ibid.*, III, 6... [6] *Annales* (76-77, etc.) de Sargon. [7] Nous avons aussi des noms propres des lieux et des personnes qui sont, en tout ou en partie, sémitiques, p. ex., pays Ištarati, pays Bit-Zamani, Arami (hom.). La première partie du nom propre d'hom. *ŠAridouris* est sumero-accadienne, et la seconde ourarṭo-grecque; ce nom signifie ' donné-par-Šaris ' ou Vénus. Jusqu'à nos jours il y a des arméniens qui s'appellent Melchisédech, Samuel, etc., et des arméniennes qui portent les noms de Suzanne, d'Anne, etc.

sémites comme à certains peuples indo-européens, nous voyons que la base de la religion des Ourarṭiens était la reconnaissance d'un dieu Lumière, qui-fait-Lumière, qui-donne-Lumière. Il était le dieu suprême dans le panthéon ourarṭique; il était « donneur-de-la-pureté » (*nipši-doulis*, *nipši-dis*) et « sanctificateur » (*ourpoulis*). Kasdis = Ḥaldis, le dieu suprême, avait de nombreux fils, appelés aussi Ḥaldis; ceux-ci avaient pour compagnons inséparables les dieux Ḥaldisiens, et tous étaient les gardiens et les protecteurs des hommes, des villes et des villages. Les Ourarṭiens rendaient le culte divin à Têisbas, un nom qui signifie 'culte-du-Ciel, service- —'; ils reconnaissaient donc comme une divinité le ciel brillant de lumière. Ils adoraient l'Arṣibédis, dieu de toutes les puretés, sans compter le reste. Toutes ces idées formaient la base de la religion zoroastrienne ou du mazdéisme. La religion des Aryas-Éraniens, qui reconnaissait Ahura-Mazda comme dieu suprême, était basée sur la conception de la lumière et de la pureté. On dirait que Ḥaldis et Ahura-Mazda étaient deux frères légitimes. Les Ḥaldis et les Ḥaldisiens étaient bien les pendants des Fravashi de l'Avesta, génies célestes. Pareils aux ancêtres des Arméniens, les Perses de l'époque des Achéménides « font des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et au Vent » [1]); et comme les Perses « donnaient le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel » [1]), les Arméniens des âges anciens les suivaient presque de près en reconnaissant le ciel comme une divinité, qui constituait la seconde unité de la triade ourarṭique [2]). Le dieu Arṣibédis des Ourarṭiens était l'Asha-Vahista avestique qui, dans les époques inférieures, était appelé Ardibihisht. A l'époque ourarṭique, sans doute à la suite de la tradition nationale, les populations d'Ourarṭou honoraient du culte divin l'Atbinis qui, dans l'Avesta, était le héros Âthwya Thraetaona et le Hroudén (= Rhoudén) de Moïse de Khorène. Le dieu 'Uas (= Huas) de la religion ourarṭique devait être le même que le Vâyou avestique et le proche parent de Vâyou védique. L'ourarṭique Adaroutas, le dieu-Feu, ou plus exactement le dieu 'créateur-du-Feu', était appelé Âtars par les sectateurs du Mazda. De tout ce qui précède il s'ensuit et se confirme que la religion ourarṭique, dans ses caractères saillants, était

[1] Hérodote, I, 131. [2] Cf. les mots Dia'us et Têisbas.

liée d'une stricte parenté avec la religion aryo-zoroastrienne. Cet état de choses ne pouvait être le résultat d'un emprunt fait par les Ourarṭiens ; car, vers la fin du IXe siècle av. J.-C., où les divinités ourarṭiques se révèlent à nous pour la première fois, les Bactriens, ou les Mèdes aryens ou bien les Perses n'avaient aucune supériorité politique vis-à-vis des Ourarṭiens, et il est loin d'être probable que ces derniers aient subi l'influence de la religion des susdits peuples mazdéens. Dans ces conditions, il faudra dire que cette parenté religieuse a dû avoir son origine dans les âges primitifs, lorsque les nations indo-européennes n'avaient pas encore quitté leur séjour primitif et là les ancêtres des populations nâiro-ourarṭiques et éraniennes vivaient dans un état de voisinage. — Bien que nous ne puissions décrire ici avec détails les rapports de la religion ourarṭique avec les religions des autres nations aryennes, nous ne pouvons non plus passer sous silence l'existence de certaines divinités grecques dans le panthéon d'Ourarṭou. Ainsi, nous constatons que Ὥρα, la déesse du printemps, des fleurs et des fruits, sous la forme de nom 'Oura, — Χάρις, la déesse Grâce, Amabilité, Joie, sous le nom de Ḫaras, — Ὕης, le dieu de la pluie, avec la dénomination d''Uias, — et Ἐρινύς, la déesse qui punissait les criminels, sous le nom d'Érinnas, — recevaient le culte divin des Arméniens des âges les plus reculés. Mentionnons aussi les Ἀλσηίδες, *les nymphes* Bocagères, qui, sous le nom d'Alzini, étaient vénérées en Ourarṭou. Ἅδης, Pluton, sous la forme de nom « Adias » était reconnu comme une divinité par les Ourarṭiens. Linus, le poète légendaire, pour la mémoire duquel les Grecs d'Argos avaient institué ἡ Ἀρνίς « la fête d'agneau », recevait, sous le nom d'Arnis, des sacrifices chez les Ourarṭiens. On chercherait en vain une preuve ou une raison plausible pour affirmer que toutes ces divinités avaient été empruntées à la Grèce. Les personnalités d'Oura, de Ḫaras et d'Érinnas, mentionnées au singulier, démontrent que ces divinités avaient gardé en Ourarṭou toujours intactes les formes originales de leurs noms en même temps qu'elles n'avaient pas augmenté en nombre, nous démontrant ainsi qu'elles restaient dans une condition indépendante de leurs homonymes grecques. Cela est constaté dans un siècle où Homère reconnaissait, par rapport à ces trois déesses, plus d'une personne, chacune dans son état particulier. Ainsi, les dieux et les déesses aussi du

panthéon ourarṭique qui portent des dénominations grecques doivent leur origine du moins à une des dernières époques indo-européennes, époque pendant laquelle les Arméniens primitifs vivaient avec les Grecs primitifs comme sous un et même toit, à l'instar des enfants ou des descendants de jumeaux.

En dehors des divinités susmentionnées, il y avait dans la religion ourarṭique un grand nombre d'êtres divins, dont nous parlerons dans la partie mythologique de cet ouvrage, et dont l'origine exclusivement aryo-ourarṭique nous sera démontrée par leurs noms et leurs attributions.

Tout ce que nous venons de dire est entièrement démontré par la tradition historique; nous entendons par là la tradition écrite et tacite qui nous est révélée principalement par les documents cunéiformes d'Ourarṭou. Car, ces documents témoignent hautement que les noms propres, l'idiome et la religion qu'ils contiennent ou qu'ils nous révèlent, sont du domaine indo-européen. Comme ces documents présentent des liens stricts et indissolubles entre le peuple d'Ourarṭou et le peuple qui parlait dans de basses époques la langue arménienne classique, la tradition susénoncée s'étend aussi sur ce dernier peuple et milite en faveur de lui, peuple dont les descendants sont les Arméniens des temps modernes. — A ce propos, nous aimerions à parler ici des traditions exemptes de tout mélange, uniformes, précises et déterminantes, qui existaient peut-être au sein de la nation arménienne; mais c'est en vain que nous cherchons pareilles traditions chez les auteurs arméniens du moyen âge. Ce qu'il reste en realité touchant la géographie, l'histoire, la philologie et la mythologie par rapport à l'époque ourarṭique seule, est certainement précieux; mais pareilles traditions sont rares et défectueuses. En tout état de choses, l'absence d'une tradition réellement nationale, claire et précise sur l'origine aryenne de la nation arménienne n'affecte nullement la question, qui reste incontestable.

— Toute considération au sujet de l'origine sémitique ou kouschite du peuple arménien serait, sans doute, dénuée de sérieux, comme elle est privée de fondement. Nous voyons que Moïse de Khorène (I, 6) fait habiter Sem et son prétendu fils Tarban avec toute sa descendance dans la partie méridionale de l'Arménie; et il ajoute: « les ancêtres de ceux qui sont de la race

aramienne [1]) mentionnent ces faits dans les chansons qu'accompagne la guitare [2]) et dans les chants de fêtes publiques et de danses ». Toutefois, l'historien susmentionné y ajoute immédiatement: « Mais que ces récits soient faux ou fondés sur la réalité, peu nous importe ». Même si ces récits étaient fondés sur une réalité vraie, ils ne démontreraient que la demeure d'une petite tribu sémitique en Arménie [3]), ce qui ne saurait en rien préjudicier la question d'origine aryenne de la nation entière.

— Ce que Strabon (I, II, 34) nous dit conjointement avec Posidonius n'a pas la moindre valeur historique. D'après ces écrivains, « les nations arménienne, syrienne et arabe ont de l'affinité entre elles ». La race aryo-arménienne n'a aucun lien de sang avec les nations sémitiques. — On ne peut non plus admettre l'avis de Josèphe (*Antiq. jud.*, I, VI, 4), d'après lequel « Oulos fonda l'Arménie »; on sait que Oulos était le fils d'Aram, fils de Sem. — Hellanicus fait peut-être allusion à une tradition grecque lorsqu'il dit qu'Andropompe était la neuvième génération du mariage de Deucalion, le Noé des Grecs, ou bien de Jupiter avec Pyrrha, et y ajoute: « Andropompe engendra d'Hénischê [4]) les Arméniens » [5]). Cette généalogie fabuleuse pourrait confirmer seulement la parenté des Grecs, des Hénioques, des Kaski et des

[1] C'est-à-dire « Arméniens » dans la pensée de l'historien. [2] En arm. cl. *bambirn*, qui devait être une sorte de guitare. [3] La tradition parvenue jusqu'au temps de l'historien d'Arménie peut trouver sa confirmation dans les considérations suivantes: Šaridouris II, roi d'Ourarṭou (env. 755–730 av. J.-C.), dans la 4e ligne de sa *1re inscription historique* mentionne un « *pays* Babilounis », appelé dans la 5e ligne « *pays* Babilou » qui signifient dans les langues sémitiques « Porte-divine » (la finale -nis n'est qu'un suffixe d'adjectif dans l'idiome ourarṭique) et « Porte-de-dieu ». D'un autre côté, Tiglathpilêser III, roi d'Assyrie (745–727 av. J.-C.), dans les lignes 31–32 et 38 de sa *Tablette d'argile de Nimroud* mentionne un pays [ou une ville] nommée Silḫazi, qu'on appelait « forteresse des Babilouains ». Le pays ainsi appelé par ces rois était un canton situé au sud de la Basoropède, qu'au moyen âge on appelait « Palounik ». Il est très probable que Sem et Tarban et les descendants de ce dernier, d'après Moïse de Khorène, aient été un peuple sémitique qui demeurait dans le susdit pays Babilounis (= Babilou) et qui avait appelé le district habité par lui d'un nom composé de mots sémitiques.

[4] Les Hénioques étaient un peuple limitrophe de la Colchide, où il existait une ville appelée Héniochie. [5] *Hellanici fragmenta*, 10. (*Scholia in Platonem*, p. 376), dans les *Fragm. hist. gr.*, édit. Firmin-Didot, 1885, t. I, p. 47.

Arméniens [1]). D'après cette fable, il était naturel que, comme Hellanicus nous le rapporte d'ailleurs, Hellen ait été la première génération, tandis que les Arméniens constituaient la dixième.

III. Un illustre savant, parlant du grand nombre de royaumes qui divisaient l'ancienne Arménie, dit: « Les textes ninivites nous font connaître un certain nombre de princes de ces différents états. Mais sous le morcellement politique qu'implique l'existence d'autant de royaumes distincts, l'étude des noms de provinces, de villes, d'hommes et de dieux des différentes parties de l'Arménie contenus dans ces mêmes textes, montre *une grande unité ethnographique et linguistique* dans la population répandue sur toute l'étendue de cette vaste région » [2]). Ailleurs, ce même savant écrit: « De même qu'une unité ethnique et linguistique complète existait dans la vieille population de l'Arménie sous son morcellement politique et un grand nombre de royaumes indépendants, de même une unité religieuse absolue s'y faisait remarquer et servait de lien entre toutes les fractions du peuple » [3]). Disons de notre côté que cette grande unité ethnographique et linguistique reposait sur le caractère aryen de la nation, et cette unité religieuse absolue était basée sur le culte de Ḥaldis, la divinité suprême des Arméniens des âges anciens.

CHAPITRE IV.

L'IDIOME NATIONAL

I. L'idiome ourarṭique. — II. L'idiome classique.

Comme de temps immémorial la langue parlée par la nation arménienne était aryenne ou indo-européenne, dans le but de rechercher son origine et ses caractères, nous sommes obligés de nous transporter aux âges primitifs indo-européens, âges

[1] D'après le commentaire du géographe anonyme, « les Hénioques .... étaient des descendants des Pélasges ». Voy. *Anonymi paraphrasis*, 680-694, dans les *Géogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 418. On sait que les Pélasges formaient une branche de la race grecque, dont la nation arménienne était parente. [2] Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, vol. I, p. 119.

[3] *Ibid.*, p. 130.

dans lesquels les premiers parents aryens ont communiqué à leurs premiers enfants l'idiome qu'ils parlaient. Ces derniers étant devenus chefs de familles, ont dû être, selon les lois de la nature, acteurs et facteurs des modifications plus ou moins sensibles qu'ils durent introduire pour la première fois dans l'idiome unique de leurs parents. Ainsi, l'éclosion des idiomes particuliers a dû se produire dans les premières familles aryennes mêmes. A la multiplication de familles devait correspondre la croissance du nombre des idiomes particuliers. C'est ce qui produisit les idiomes des nations indo-européennes si nombreuses, idiomes qui, de même que dans les âges les plus reculés, de même de nos jours sont, les uns vis-à-vis des autres, des formes multiples, en état de modifications accomplies, de l'unique langage aryen primitif; des formes, dont le fondement est le même, comme aussi la nature n'est que la même; à cela près que ce sont ces formes qui, se développant sans cesse et revêtant des caractères de plus en plus individuels, constituent, dans chaque clan, tribu et nation parents, les systèmes philologiques particuliers. Ces idiomes, en vertu de leur parenté même, portent dans leur sein des éléments linguistiques très nombreux qui leur sont communs, par la raison qu'ils les ont reçus de leur mère primitive et les ont gardés à travers de longues séries de siècles. Si l'un d'eux n'a pu garder toujours une partie des éléments primitifs, ce qui est perdu chez lui, a pu être conservé chez les autres et est réellement conservé jusqu'à nos jours [1]). Cependant, chaque nation aussi renferme dans son sein différents langages particuliers qu'on appelle dialectes qui, en face du système fondamental général de l'idiome national, sont des diversités ou contiennent des formes plus ou moins modifiées sous le rapport des éléments secondaires du langage national. Pour bien comprendre ce que nous allons dire, il était nécessaire de fixer les points principaux qui précèdent.

De l'idiome arménien le plus ancien nous ne connaissons aujourd'hui que deux dialectes. Quoique leur origine date des temps primitifs, toutefois par leur développement, par rapport à leurs caractères particuliers et par leurs productions littéraires

[1] C'est grâce à cet état de choses que, à notre époque, on a pu découvrir les idiomes des inscriptions cunéiformes perses, assyro-babyloniennes et ourarțiques.

ils se divisent nettement en deux langages nationaux. L'aîné étant l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarṭiques, le cadet n'est que la langue dans laquelle écrivirent les traducteurs et les auteurs de l'école mésropienne et les écrivains qui leur succédèrent.

I. A en juger des contingents ou groupes linguistiques qui se révèlent dans l'idiome ourarṭique et qui le composent, l'origine de celui-ci a dû avoir lieu un peu après les premières créations aryennes. Étant de sa nature un langage indo-européen, il recèle les contingents linguistiques suivants : arménien classique, $4\,^1/_4$ sur dix ; dialectes grecs, un peu plus de $3\,^3/_4$ sur dix [1] ; autres groupes indo-européens réunis, plus de $1\,^3/_4$ sur dix ; le reste est composé des petits groupes anaryens ou hétérogènes, importés pour la plupart du dehors.

Il faut considérer comme ayant fait originairement partie de l'arménien primitif aussi bien les éléments de l'arménien classique que ceux du grec ancien et des autres langues indo-européennes, existant dans l'idiome ourarṭique. Telle était en réalité leur condition ; car, ils ne s'y étaient pas introduits par une influence extérieure. Comme il existe un grand nombre de mots arméniens, sanscrits, éraniens et latins dans les dialectes grecs sans qu'ils cessent d'être des éléments grecs, ainsi les éléments des dialectes grecs et ceux des autres idiomes aryens dans la langue d'Ourarṭou ne cessent point de relever du domaine de l'arménien primitif, c'est-à-dire de l'idiome ourarṭique. Dans le sanscrit et l'ancien éranien il y a de si nombreux mots de formes et de sens identiques que justement pour cette raison on tient pour certain que, dans les âges primitifs, les nations des Aryas-Hindous et des Aryas-Éraniens ne formaient qu'un peuple et ne parlaient qu'un même idiome et, à une époque inconnue, se séparèrent l'une de l'autre, se constituèrent en deux corps ethniques et parlèrent deux langages, l'un en grande partie semblable à l'autre.

C'est ainsi qu'il nous est permis de penser que l'idiome ourarṭique était, dans une époque primitive, le langage de deux

[1] Nous devons faire remarquer ici que dans le contingent de l'arménien classique il existe des éléments grecs qui, étant aussi communs à l'arménien classique, sont classés exclusivement dans le groupe de ce dernier idiome. Si l'on transporte ces éléments grecs dans le groupe des dialectes grecs, cette partie de contingents linguistiques s'élèverait presque à $5\,^1/_3$ sur dix.

frères jumeaux nés sous un même toit, un langage qui était principalement composé d'éléments primaires arméniens et grecs et, nécessairement, renfermait dans son sein des éléments aryens tout à fait primitifs. Nous croyons devoir dire ici que dans le groupe de l'arménien classique susmentionné il y a des mots qui sont communs au sanscrit, à l'ancien éranien, au grec, au latin, au gothe, au slave et aux autres idiomes aryens aussi ; il faut dire la même chose pour le groupe ourarṭo-grec susmentionné. Une si grande identité de traits caractéristiques avec ceux des idiomes indo-européens nous démontre que, dans la langue ourarṭique l'idiome aryen primitif avait subi peu de changements. Car, presque chaque mot aryen de l'idiome ourarṭique trouve son correspondant dans une ou plusieurs langues parentes, ce qui est un signe manifeste que presque chacun de ces mots a son origine dans la source primitive ou, tout au moins, dans un âge secondaire aryen.

L'idiome ourarṭique était, dans l'ordre des idiomes parents, une langue indépendante et autonome. Comme le total des éléments de l'arménien classique et du grec ancien qu'on y voit monte à plus de trois quarts, son caractère particulier aussi jaillit de l'union des éléments dudit double facteur et s'offre à nos yeux comme arméno-grec.

Lorsque, séparés des peuples grecs, les clans, les tribus et les populations de l'Arménie primitive restèrent seuls maîtres du pays, ils parlaient ce langage arméno-grec. Cependant, à mesure que les siècles succédaient aux siècles, les formes lexicologiques et grammaticales devaient nécessairement prendre différents traits dans différentes populations. D'après la nature, les lois et la sphère des langues, comme aussi selon la configuration des pays où elles sont parlées, autant les populations habitaient des montagnes, des vallées et des plaines, autant elles devaient avoir, chacune d'elles, un dialecte particulier, l'un plus ou moins proche de l'autre [1]). Pareil à l'idiome des inscriptions cunéiformes nationales, les autres dialectes nationaux ne se développaient probablement pas autant par des mots nouvellement créés, qu'ils s'altéraient par suite des corruptions

[1] De nos jours nous voyons que dans la seule ville de Rome l'idiome du quartier transtibérien diffère très sensiblement de celui qu'on parle dans les autres quartiers de la même ville.

phonétiques et des chutes d'éléments de différentes sortes. Il était donc naturel que dans les âges où la littérature faisait défaut, les dialectes nationaux eussent présenté des différences plus ou moins nombreuses de formes grammaticales aussi bien entre eux-mêmes que, surtout, par rapport au grec ancien. Pareilles différences régnaient dans les dialectes grecs mêmes. Car, les idiomes de tribus et, à plus forte raison, ceux de nations ont des caractères spéciaux relativement à la structure des mots et aux formes grammaticales de leurs domaines philologiques. C'est ainsi que l'idiome unique arméno-grec primitif, après la séparation des peuples arménien et grec, a dû prendre dans chacune de ces deux nations une direction différente et particulière, et s'étant même, à travers de nombreux siècles, scindé en très nombreux dialectes, on croirait à première vue que l'idiome de l'un de ces deux peuples soit étranger à celui de l'autre. C'est justement pour ces raisons que l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarţiques fut, tout d'abord et même longtemps, considéré comme étranger à la langue arménienne classique même et au grec ancien. Il ne serait pas sans profit de citer ici quelques exemples pour voir comment chaque idiome par ses propres actions subit, par laps du temps, de profondes modifications. Polybe, l'historien grec qui écrivait au deuxième siècle av. J.-C., rapporte (III, XXII, 23) que les plus érudits des Romains pouvaient à peine expliquer quelques choses de l'idiome des anciens traités conclus entre Rome et Carthage. Quintilien (I, VI, 40) dit que les prêtres Saliens comprenaient à peine assez les chants sacrés qu'ils chantaient: *Saliorum carmina vix sacerdotibus suis satis intellecta.* Mais Horace (*Épîtres*, IIe livre, I, 86-87) avoue qu'il ne comprenait pas les écrits poétiques saliens, et il nous donne à entendre que les autres aussi ne les comprenaient guère. Cependant, tout cela avait été composé en latin, dans des époques plus ou moins anciennes[1]). De nos jours, on sait parfaitement bien que l'idiome gothique peut être considéré comme le langage allemand primitif; pourtant, à l'exception d'un très petit nombre de savants, la presque totalité des Allemands y perdent leur latin. Toutefois, entre l'époque de la

[1] Nous ne devons point juger des siècles anciens d'après les idées et les usages de notre époque. La littérature moderne si étendue et la typographie sont à peine capables de retarder les modifications des langues vivantes; mais elles sont absolument incapables d'arrêter ces modifications.

cessation de l'idiome ourarṭique (env. 580 av. J.-C.) sur le rocher de Van et celle de l'apparition de la langue gothique par Ulfila (env. 360 apr. J.-C.) il y a l'immense différence de 940 ans en faveur du gothique et au préjudice de l'ourarṭique.

L'idiome des monuments cunéiformes ourarṭiques, si nous en retranchons les mots assyriens en si petit nombre, peut être considéré comme la langue arménienne du commencement des temps historiques. Et si nous examinons les noms géographiques et ceux des petits dynastes de toutes les régions de Nâiri-Ourarṭou, nous pouvons dire à bon droit que presque partout la langue arméno-grecque y regnait, mêlée avec d'autres éléments aryens. Vers la fin du XVe siècle avant notre ère, avec le commencement des conquêtes faites en Nâiri par les Assyriens, des mots sémito-assyriens purent s'infiltrer dans les dialectes du pays; nous constatons leur présence aussi bien dans l'idiome des inscriptions cunéiformes que dans l'arménien classique du moyen-âge [1]). C'est à la suite des guerres et des communications immédiates avec les Assyriens que ces mots trouvèrent sans doute accès dans les districts méridionaux, au milieu desquels se trouvait celui de Biana, la principale localité des inscriptions susmentionnées. Cependant les éléments assyriens ont dû s'introduire d'une façon, pour ainsi dire, pacifique dans l'idiome arménien classique, qui était un dialecte du nord-est de l'Arménie; car les Assyriens ne mirent jamais le pied dans ces parages.

Maintenant, nous sentons la nécessité d'offrir au monde savant les garanties de la correction de la lecture et de l'interprétation de l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarṭiques. — Jusqu'à l'an 1892, dans lequel nous avons commencé la lecture desdites inscriptions, composées de caractères cunéiformes du syllabaire assyrien, soixante-dix ans de lecture de ces mêmes caractères, faite et menée à perfection par les savants européens, nous avaient tout à fait facilité la lecture des inscriptions qui se trouvaient aussi bien au cœur même de Nâiri-Ourarṭou qu'à proximité de la mer inférieure de Nâiri ou bien sur la rive gauche de l'arc de l'Euphrate. Quelques cunéiformistes, mais surtout Mr A.-H. Sayce, avaient bien constaté la réduction

[1] Voy. notre ouvrage *'Les inscriptions cunéiformes urartiques*, Venise, imprimerie des PP. Mékhitharistes, 1900, pp. IX, XV, XVIII–XIX.

des sons des caractères polyphones assyriens dans le syllabaire ourarṭique. De notre côté nous n'avons ajouté ou modifié, d'après le syllabaire assyrien même, que la lecture de six caractères dans un petit nombre de mots, et nous avons ainsi mis en parfait relief la physionomie nette et claire surtout des mots arméniens et grecs, si à portée de notre connaissance, dont l'ensemble, à eux deux, monte *aujourd'hui* à 80 $^1/_2$ sur cent *du total général* des mots aryens et anaryens. Ces deux contingents philologiques des inscriptions d'Ourartou y proclament à haute voix leur nationalité respective bien caractérisée et indubitable dans les éléments radicaux des mots et souvent dans tous les éléments de plusieurs mots. Si, par un calcul élargi et réel, nous mettons *simultanément* au crédit de l'arménien et au credit du grec les mots qui sont communs à eux et à quelques autres idiomes aryens aussi, l'arménien classique y a 178 mots radicaux et le grec 223; nous avons ainsi pour le premier 42 $^1/_2$ et pour le second 53 $^1/_2$ sur cent. Le contingent hellénique l'emporte donc sur le contingent arménien; n'oublions pas cependant que le contingent hellénique était commun aussi bien à la langue grecque qu'à l'idiome ourarṭique, c'est-à-dire à l'arménien primitif. Tout doute doit donc cesser par rapport à la lecture correcte des inscriptions, d'autant plus que dans la lecture les *éléments radicaux* des mots ourarṭiques soutiennent, en parfaites conditions et règles linguistiques, le parallèle avec ceux des mots équivalents des deux idiomes susdits; le sens des mots équivalents réunis en syntaxe et les idées qui en découlent sont d'un ordre, d'une harmonie et d'une suite si clairs que l'interprétation n'y va jamais par quatre chemins pour obtenir un résultat faux ou hypothétique; d'ailleurs, les règles de la philologie comparée aussi y sont religieusement observées pour la correcte et exacte interprétation. En ce qui concerne les éléments morphiques des mots, rien de plus régulier. Aussi bien, la lecture correcte et l'interprétation exacte des inscriptions ourarṭiques ont été et doivent rester au-dessus de tout soupçon et de toute contestation en ce qui concerne le travail et l'œuvre [1]) de l'auteur du présente ouvrage. Cependant, il est vrai que le grand nombre et l'instabilité des suffixes dans les

[1] L'ouvrage est intitulé *Les inscriptions cunéiformes urartiques*, comme ci-dessus.

cas obliques des déclinaisons avaient donné lieu à quelques objections de la part d'un certain nombre de savants philologues. Nous reconnaissons bien que le défaut d'uniformité, de sobriété et de précision dans ces formes grammaticales constituent une grave déformité pour nous autres dans l'idiome ourartique. Mais cela démontre uniquement ceci, que cet idiome était un de ceux qui se trouvaient, dans l'antiquité, dans un état de pure nature, tout à fait exempt des atteintes savantes des grammairiens. Le langage souméro-accadien et la langue védique même se trouvaient dans les mêmes conditions. Nous savons que les inscriptions d'Asoka, un roitelet des Indes qui vivait au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, ne sont pas composées conformément à un système de règles grammaticales. D'autres inscriptions, qui existent au nord et à l'ouest des Indes et sont composées au Ier siècle et au IIe de notre ère, sont dépourvues de règles que des grammairiens, soucieux de leur art, surent donner aux différents idiomes des temps antiques et modernes, par rapport à la sobriété, à l'uniformité et à la précision des règles grammaticales. Sous ce dernier rapport l'arménien classique même, dans les déclinaisons de plusieurs noms communs et dans certaines conjugaisons de verbes, n'observe pas une régularité édifiante; p. ex. le mot *aland* 'secte' est sujet à trois sortes de déclinaisons à suffixes de désinences. L'idiome d'Ourarṭou n'était donc pas une langue classique, ni même scholastique; mais il figure glorieusement jusqu'à nos jours sur le rocher de Ṭouspas, la capitale du royaume d'Ourarṭou et le chef-lieu du district royal de Biana, tel que les princes et le peuple le parlèrent dans cette région à travers de longs siècles.

Ce fut le roi Šaridouris Ier (env. 835-820 av. J.-C.) qui, le premier, emprunta aux Assyriens l'écriture cunéiforme et fit rédiger en langue assyrienne l'aînée des inscriptions cunéiformes en Ourarṭou. Selon toutes les apparences, Šaridouris Ier n'avait pas un habile scribe pour rédiger une inscription en idiome ourartique. Mais Ispouinis (env. 820-800 av. J.-C.), son fils et successeur, ayant fait écarter en très grande partie les caractères homophones de l'écriture cunéiforme assyrienne, avec le tiers de cette écriture commença à faire rédiger des inscriptions en idiome de sa propre nation. Ses successeurs imitèrent son exemple patriotique. La dernière de ces inscriptions, qui ait paru jusqu'au-

jourd'hui est celle de Minuas II (env. 600-580 av. J.-C.), relative à l'histoire.

Bien que l'idiome de ces inscriptions ait été celui du district royal de Biana, il devait toutefois être compris par les populations des autres districts d'Ourarṭou; la preuve en est, ce nous semble, que dans le dialecte de Biana se trouvent en très grand nombre les éléments de l'idiome arménien classique; cependant, le foyer de cet idiome était assez éloigné du district royal plus haut mentionné. Mais le dialecte de Biana, au point de vue officiel et à la condition d'être seulement tel, devait être considéré comme l'idiome général national. Puisqu'il n'y a et ne peut y avoir un exemple qui nous montre que toutes les tribus d'une même nation aient parlé ou parlent encore un même idiome dans leur conversation ordinaire, en droit aucun des nombreux dialectes ne peut être considéré comme idiome uniquement général national; dans le cas contraire, il ne serait considéré comme tel qu'à titre conventionnel. Lorsqu'on dit: « langue française », on croirait qu'elle était, pour ne parler que du passé, l'idiome parlé par toutes les populations françaises; toutefois elle n'était que le dialecte de la province royale nommée Ile-de-France. Comme les rois demeuraient dans cette province et leurs édits étaient écrits dans l'idiome de ce territoire, des auteurs distingués aussi ayant écrit dans cet idiome, on estime, à titre conventionnel et fictif, qu'il fût le langage de la France entière. Tel était aussi le cas du dialecte de Biana; mais il doit toujours être considéré comme la langue arménienne des temps très anciens, justement comme, après de nombreux siècles, l'idiome arménien classique fut considéré comme la langue nationale générale.

On est porté à croire que, peu après la chute de l'empire d'Assyrie, l'idiome ourarṭique avait perdu le droit ou le motif de figurer dans des monuments épigraphiques.

Il nous est permis de penser que l'idiome des populations d'Ourarṭou durant l'empire des Mèdes n'a subi que très peu de modifications, s'il en a jamais subies, à cause de l'influence politique que la Médie a dû exercer sur les États qui reconnaissaient sa suprématie. On sait que cet empire ne fut pas de longue durée (env. 607-536 av. J.-C.).

Nous ne pouvons dire autant pour l'époque de l'empire des Achéménides (env. 536-331 av. J.-C.). En effet, nous sommes

obligés d'admettre que depuis la chute du royaume d'Ourarṭou (518 av. J.-C.) par Darius Ier, une grande influence a dû être exercée sur l'idiome des populations de l'Arménie par les gouverneurs et les fonctionnaires ordinaires perses. Nous voyons que lorsqu'en 401 av. J.-C. l'armée grecque des Dix Mille traversait l'Arménie se dirigeant du sud vers le nord pour atteindre les bords du Pont-Euxin, elle arriva dans un village qui très probablement faisait partie du canton de Touaraẓataƀ, au sud du haut Phasis. Là, certains officiers grecs rencontrèrent des femmes et des jeunes filles qui, par l'intermédiaire de l'interprète de l'armée grecque, répondirent en perse à leurs questions [1]). L'armée ayant ensuite marché plus au nord, lorsqu'elle n'avait pas encore passé le haut Phasis, s'était arrêtée dans un village qui probablement était situé à l'ouest-sud-ouest de la Phasiane; le chef du village y parla en perse avec les généraux grecs par l'intermédiaire de l'interprète de l'armée [2]). Ainsi, il est certain que, après 117 ans de la destruction du royaume national, l'ancien persan était parlé même dans les villages de l'Arménie.

Malgré cet état de choses, l'idiome ourarṭique au Ve siècle av. J.-C. n'avait pas perdu son caractère national. Hérodote, qui avait achevé d'écrire ses Histoires l'an 408, dit (VII, 73) que « les Arméniens étaient une colonie des Phrygiens ». Mais aux yeux d'un historien critique la vérité étant tout juste le contraire, nous disons que, puisque l'idiome phrygien renfermait dans son sein des mots grecs et étrangers à la langue grecque, Hérodote nous rapporte implicitement et indirectement que les Arméniens de son temps parlaient un langage, qui était un mélange de mots grecs plus ou moins difformes et défigurés et de mots étrangers à l'idiome des Hellènes, un langage sans doute en grande partie semblable à celui des inscriptions cunéiformes nationales ourarṭiques. Les helléniste les plus renommés de nos jours en parlant de l'idiome des Phrygiens disent que « les restes de leur langage sont tels qu'ils forment l'anneau intermédiaire entre les Grecs et les anciens Aryens » [3]). Mais écoutons

[1] Xénophon, *Anabase*, IV, v, 9. [2] *Ibid.*, IV, v, 34. [3] Ernst Curtius, *Griechische Geschichte*, 6e édit., t. I, p. 66. Lassen, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. X, p. 369 et suiv. O. Abel, *Makedonien*, pp. 45, 53 et suiv., et dans *Pauly's Real Encyclopädia*, pp. 1569 et suiv. O. Müller, *Dorier*, t. I, p. 9, note 1. Leake, *Asia Minor*, p. 22. Deimling, *Die Leleger*, pp. 112–

les anciens écrivains. Citons les paroles d'Eudoxe de Cnide (409-356 av. J.-C.), d'après lesquelles l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarṭiques devait être parlé aussi bien du temps d'Hérodote que dans la première moitié du IVe siècle, dans lequel l'auteur écrivait. Eustathe dans ses *Commentaires* [1]) mentionne de la manière suivante les paroles d'Eudoxe: «Eudoxe, dans son ouvrage *Voyage autour du monde*, dit que ' les Arméniens sont une nation qui tire son origine de la Phrygie; dans leur langage ils expriment beaucoup de choses en phrygien ' » (καὶ τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσι). Par ces dernières paroles, Eudoxe comprenait les langues parlées des Arméniens et des Phrygiens, dans lesquelles, comme nous avons dit, existaient beaucoup de mots étrangers à l'idiome hellénique, mêlés avec un grand nombre de mots des dialectes grecs. — Ouvrons ici une parenthèse. Platon (429-347 av. J.-C.) sait que « les Grecs ont emprunté aux Barbares de nombreux mots, surtout ceux des Grecs qui sont sous la domination des Barbares » [2]), c'est-à-dire les Ioniens, etc. Ces derniers devaient nécessairement emprunter ces mots, surtout aux Perses. Mais quant aux premiers qui étaient des Hellènes, ne découvrirait-on pas dans ces paroles de Platon même une lointaine allusion au langage arméno-grec d'Ourarṭou, en pensant que ce philosophe a pu entendre dire à Xénophon ou à ses compagnons d'armes que dans l'idiome des Arméniens se trouvaient des mots qui étaient communs aux Grecs aussi? Nous penchons pour l'affirmative.

Nous arrivons aux années d'Alexandre-le-Grand, et nous apprenons par Strabon (I, III, 2. XI, XIV, 12. IV, 9) que Cyrsilus de Pharsale et Mêdius de Larisse, compagnons d'armes du conquérant macédonien, avaient écrit que l'Arménie avait pris son nom de l'argonaute Arménos [3]), le pays ayant été conquis par ce héros grec, originaire de Thessalie, en compagnie de son chef Jason. Nous expliquons cette fable de la façon suivante. Lorsque Alexan-

113; voyez les autres auteurs cités par cet écrivain dans les notes au bas de la page 113. [1] *Eustathii Commentarii ad Dionysii Periegesin*, au v. 694, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 341. Étienne de Byzance, *s. v.* Ἀρμενία. [2] Plato, *Cratylus*, 409 d. édit. F. Didot, 1856, t. I, p. 302 (XXV. [3] Nous ne voulons pas parler ici de cette autre fable créée sur le nom d'un certain Arménos-le-Rhodien, d'après laquelle la dénomination d'Arménie procéderait du nom de ce personnage supposé on ne sait pourquoi.

dre mit en déroute l'armée des Perses dans la bataille d'Arbèles, l'an 331 av. J.-C., et se rendit maître de toutes les provinces de l'Asie-Antérieure, il dut nécessairement entrer en rapports avec les princes et les généraux arméniens, par la raison surtout que plusieurs de ces derniers avaient dû jouer un rôle important dans ladite bataille. Or, lorsque Alexandre, ayant autour de lui ces descendants des roitelets de l'ancien Ourarṭou, réglait le sort de l'Arménie, les susdits compagnons d'armes du conquérant ont dû entendre converser les princes arméniens. Comme ils ne pouvaient s'expliquer l'existence de nombreux noms et mots grecs qu'ils avaient remarqués dans leur langage, ils ont inventé de toutes pièces le récit sur le grec thessaliote Arménos, d'après lequel ce dernier aurait conquis l'Arménie, en aurait été l'éponyme, et l'idiome grec qu'il parlait se serait mêlé avec celui des habitants du pays. On voit clairement dans cette découverte imaginaire que l'ancien idiome arméno-grec d'Ourarṭou était encore vivant du temps d'Alexandre-le-Grand. — A quelle époque est-il donc mort?

Pour répondre scientifiquement à cette question, nous ne pouvons pas dire qu'il soit tout à fait mort. Il est très probable que l'ancien persan sous les Achéménides, le médo-persan sous les successeurs d'Atropatès, dont la domination s'étendait des bords du lac Kapoutan jusqu'à l'Araxe, et l'Arménien classique sous la dynastie des Artaxiades et sous celle des Arsacides ont dû exercer une influence très profonde sur l'ancien idiome ourarṭique; de sorte que cet idiome se révèle à nous comme n'ayant conservé jusqu'à nos jours que les quatre dixièmes de son total qui forme le groupe de l'arménien classique plus haut mentionné, sans compter certaines formes grammaticales. Ce restant est encore vivant, du moins en grande partie, aussi bien dans l'idiome arménien moderne en général, que dans le dialecte arménien de la population actuelle de l'ancien canton de Thôspite en particulier.

En résumant toutes les considérations précédentes, il faut reconnaître que les multiples dialectes de nombreuses populations ou tribus de l'Arménie des âges anciens aboutissaient à un seul idiome national, c'est-à-dire ils finissaient par former une unité en grand. Comme la souche de ces tribus aryennes n'était qu'une, ainsi la racine des dialectes aryens à elles propres était aussi une. Au fond, c'était un seul idiome qui régnait

en souverain au milieu de tous les dialectes. Les tribus habitant les montagnes, les vallées, les vallons et les plaines à partir de l'arc d'Euphrate jusqu'au delà du lac Kapoutan, des bouches du Kour et de l'Araxe jusqu'aux confins occidentaux de l'Arzanène, formaient les membres d'une même nation. Où régnait l'idiome arméno-grec nâirien ou bien ourarṭique, là étaient la vie, l'activité et l'histoire des anciens Arméniens.

II. Nous avons parlé jusqu'ici de l'idiome aîné d'Ourarṭou. Quant à son idiome cadet qui était l'arménien classique, s'il est permis de dire ainsi, celui-ci aussi, pareil à son aîné, fait remonter son origine à l'époque primitive aryenne ou indo-européenne. Nous ignorons quelles étaient au juste ses formes grammaticales dans les âges très anciens; mais il est certain que l'arménien classique a perdu ou changé, au cours des siècles, une partie de ces formes. Comme nous l'avons déjà dit, le foyer de ce dialecte était au nord-est de l'Arménie; il se révèle pour la première fois dans les inscriptions cunéiformes des rois nationaux qui résidaient dans le district de Biana. Une partie au moins de son fond lexicologique était commun à l'idiome desdites inscriptions, puisque nous y voyons ses représentants en grand nombre. L'arménien classique aussi renferme dans son sein des éléments grecs en quantité très respectable. Nul doute que les ancêtres primitifs du peuple qui parlait ce dialecte arménien n'eussent vécu, comme sous le même toit, avec ceux des peuples grecs des âges primitifs. Cela est manifeste de ce que son langage non seulement contient un fond de mots grecs, mais il possède aussi l'*augment* de verbe quoiqu'il se manifestât en état fragmentaire et dans un petit nombre de verbes. Ainsi, on a: *ė-barṣ* ' il-enleva '; *ė-baš* ' il-ouvrit '; *ė-bėk* ' il-brisa '; *ė-bėr* ' il-apporta, il-amena '; *ė-liṣ* ' il-remplit '; *ė-tės* ' il-vut '; *ê-aẓ* ' il-apporta, il-amena '; *ė-aŕ* ' il-prit '; *ê-arb* ' il-but '; *ê-ark* ' il-jeta '; *ê-ôẓ* ' il-oignit '; — *ė-di, ė-dėr, ė-d* ' je-mis, tu-mis, il-mit ' *ė-daḳ, ė-diḳ, ė-dïn* ' nous-mîmes, vous-mîtes, ils mirent '; *ė-tou, ė-tour, ė-t* ' je-donnai, tu-donnas, il-donna ', (*touaḳ* ' nous-donnâmes '), *ė-touḳ, ė-toun* ' vous-donnâtes, ils donnèrent '. Ewald, le savant allemand, dit que l'arménien classique occupe le milieu entre les dialectes éraniens et le grec ancien [1]). D'après

[1] Voy. *Goetting. gelehrte Anzeiger*, 1868, p. 18. Voy. P. Boetticher, *Arica. Glossae phrygicae*, p. 30 et suiv.

Gosche, un autre savant allemand, dans les vocabulaires de l'arménien classique et de la portion de l'idiome phrygien qui nous est parvenue il existe de nombreuses analogies [1]). Schröder est encore plus explicite et plus tranchant quand il dit: « La langue arménienne, comme parente de l'idiome grec, paraît manifestement comme mère du langage phrygien » [2]). Lassen, encore un autre savant allemand, avoue qu'il n'existe aucune raison pour rejeter tout ce qui nous est rapporté par les anciens écrivains sur la parenté originelle existante entre l'arménien classique et les idiomes thrace et phrygien [3]). On sait que ces deux derniers idiomes avaient des liens de proche parenté avec l'ancien grec, proche parent des deux anciens dialectes arméniens. — Comme l'ancien idiome grec, l'arménien classique a de très nombreux contacts avec le sanscrit; de même, il est assez fourni d'éléments de l'ancien éranien. — Nous avons dit que l'idiome assyrien avait indirectement exercé son influence sur le dialecte arménien, qui était destiné à devenir la langue classique de la nation; l'effet de cette influence avait donc duré jusqu'après le Ve siècle après J.-C., époque où l'arménien classique entre seul en scène.

Par la présence de ses très nombreux éléments dans l'arménien ourartique, l'arménien classique acquiert certainement une importance capitale [4]). Comme ce dialecte se présente à nous dans

[1] Voir *De ariana linguae gentisque armeniacae indole*, p. 20. [2] *Pauly's Real Encyclopädie*, p. 1573. [3] *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. X. p. 369. [4] Ce fut tout d'abord le savant anglais Henry Rawlinson qui, nous l'avons dit, opina que l'idiome des inscriptions cunéiformes ourartiques était étranger à l'arménien classique et à l'arménien moderne (voy. dans George Rawlinson, *History of Herodotus*, 1re édit., Londres, t. IV, p. 254). Plusieurs savants adoptèrent sa manière de voir (voy. particulièrement Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2e édit., t. II, 1re partie, pp. 474–475, et les auteurs cités au bas de cette dernière page; voy. aussi A.-H. Sayce, *Journal of the Royal Asiatic Society*, July 1882, p. 381, et October 1882, p. 681, et *Records of the Past*, n. s. t. I, p. 163). Ils s'imaginèrent qu'à l'époque où les susdites inscriptions étaient rédigées, les Aryo-Arméniens n'étaient pas encore entrés en Arménie, mais que, vers l'an 650 av. J.-C., ayant émigré de la Phrygie, ils s'y infiltrèrent du côté d'ouest, et, tout en s'y avançant graduellement et s'y répandant, à la fin ils s'emparèrent du pouvoir royal; que le roi le plus renommé de ces intrus était Tigrane Ier. Cette façon de dire n'était point appuyée sur un fondement réel, positif et historique; cependant elle donnait un coup très grave à la constitution nationale très ancienne et ininterrompue des Arméniens; car, elle leur attribuait une constitution ethnique très récente par le moyen

des époques inférieures avec son entière physionomie et dans toute sa richesse, en en étudiant la nature et les caractères comme aussi en parcourant l'histoire politique, nous constatons que sous l'empire des Achéménides il n'a pu échapper entièrement aux effets de l'influence de l'ancien persan. Ce sont surtout les noms propres des personnes qui attirent notre attention. Quoique les dénominations d'Artaxias et d'Artabaze se présentent à nous avec leurs caractères éraniens dans le IIe siècle avant J.-C., nous ne nous croyons point autorisés à dire que c'était la première fois qu'elles étaient introduites en Arménie. Tigrane II le Grand, malgré son philhellénisme, donne à un de ses fils le nom d'Artabaze. Dans la première moitié du Ier siècle de l'ère chrétienne, certains des princes de nationalités étrangères, qui sont montés sur le trône royal de l'Arménie, ont pris des noms éraniens. Mais lorsque le parthe et arsacide Tiridate Ier ceint son front de la couronne royale de l'Arménie en 66 apr. J.-C., l'état de choses est destiné à prendre des proportions de plus en plus graves. Nous n'hésitons pas à dire que ce fut ce roi arsacide qui, étant précédemment grand pontife dans la religion mazdéenne, détrôna Ḥaldis, le suprême dieu national des Arméniens, et plaça à la tête des divinités de l'Arménie Ahura-Mazda, le dieu suprême de sa première patrie; la déesse Anâhita aussi, avec ses qualités véritablement éraniennes et avestiques, était entrée dans le pays par ce roi. Les mots introduits dans l'arménien classique: « barsmounk » = a. ér. *baresma* ' faisceau de buis usité pendant le service religieux ', et « zǫfor » = a. ér. *zaothra* ' *une sorte d'*herbe sacrée ' démontrent combien de place le mazdéisme avait occupé dans le culte payen en Arménie. A partir de cette époque jusqu'à la chute de la dynastie des Arsacides en Arménie et bien au delà même, les rois, les sires et seigneurs féodaux et les patriarches portent presque tous et toujours des noms éraniens. Ce n'était pas là uniquement un phénomène d'une idée abstraite, mais la maladie de porter des noms éraniens devait avoir un fondement positif. La noblesse penchait

d'une tribu prétendue phrygienne. Mais, comme nous l'avons dit précédemment, l'idiome des inscriptions cunéiformes susmentionnées s'étant révélé véritable et primitif arménien, l'avis erroné des susdits savants tombe de lui-même. Il est aujourd'hui évident que les inscriptions cunéiformes ourartiques, rédigées depuis l'an 820 jusqu'à l'an 670 et plus bas encore, renferment un grand nombre d'éléments de l'arménien classique.

plutôt vers les Parthes que vers les Romains; ainsi la cour de Tiridate Ier à Artaxate devait porter la marque plutôt parthe que romaine ou qu'arménienne. Par l'influence dudit roi et de ses premiers successeurs, les seigneurs féodaux, la noblesse tout entière devaient nécessairement introduire des changements dans leur langue maternelle en empruntant de nombreux éléments à l'idiome éranien qui dominait à la cour; quant à la famille royale, elle devait certes maintenir l'ascendant de l'idiome des Arsacides, la langue maternelle des grands rois parthes. C'est de cette façon que nous pouvons nous expliquer la présence dans l'arménien classique d'un si grand nombre d'éléments éraniens et particulièrement de mots pehlvis qui, affublés de certaines formes arméniaques, paraissaient avoir acquis le droit de cité dans l'arménien classique, et que les auteurs et les traducteurs arméniens du Ve siècle croyaient comme relevant du domaine du véritable arménien; ils n'étaient certes pas en condition de les supprimer et de les faire disparaître tout à fait.

Du temps des premiers rois sassanides l'idiome persan ne put peut-être pas exercer de l'influence sur la langue arménienne; mais il l'exerça certes d'une façon assez forte lorsque l'Arménie fut divisée entre les Perses et les Romains (l'an 386 apr. J.-C.), trahie par Théodose Ier à l'ennemi implacable de la civilisation chrétienne.

Nous croyons ne pas errer en disant que le début des chants épiques des poètes de Golthn (= Colthène) correspond aux premiers lustres de l'empire des Sassanides. Les formes des mots et les significations de ceux-ci, les formes grammaticales et la syntaxe qui figurent dans ces chants nous indiquent une époque voisine du premier siècle glorieux de l'arménien classique. Sans doute, l'idiome de ces chants était l'avant-coureur de la langue classique, qui ne pouvait trop tarder de se révéler au grand jour.

Nous saluons ici avec une grande tendresse les commencements du Ve siècle, que les philologues nationaux et étrangers ont, à bon droit, nommé siècle d'or. A cette époque se présentent aux regards de la nation arménienne reconnaissante trois grandes figures: d'abord, le roi Vṙamšapouh, qui se révèle un personnage doué d'un esprit éclairé et amateur de la littérature nationale, tout en contribuant de son mieux à sa reconstitution et à son rétablissement; ensuite, le patriarche Sahak et le prêtre

Mésrop (celui-ci jadis secrétaire de la cour royale), qui découvrent l'ancienne écriture nationale et lui donnent la perfection de l'alphabet hellénique et la façon d'écrire grecque [1]). Ces deux vénérables hommes d'Église se mettent, vers l'an 410, à traduire la Bible, s'entourent de plusieurs élèves, les exercent et développent leur esprit dans la littérature nouvellement née. Qu'y a-t-il d'étonnant si parmi ces élèves nous rencontrons un ou deux, qui, en fait d'une élégante littérature, l'emportent de beaucoup sur leurs maîtres? Mais tous, comme par un accord général et parfait, non seulement traduisirent des auteurs syriens et surtout grecs, mais il y eut parmi eux certains érudits qui composèrent aussi des ouvrages originaux qui, du moins au point de vue philologique, sont d'une perfection admirable. C'est pour cette raison que le siècle, qui a vu l'initiative littéraire prise par Mésrop et son infatigable activité, fut appelé siècle d'or. La langue des ouvrages susénoncés, par ses mots et phrases choisis, par ses règles grammaticales presque constamment uniformes et par ses expressions coulantes, resta inimitable. Des grammairiens consommés, tels qu'étaient les traducteurs et les auteurs de ce siècle, imprimèrent un si profond cachet à l'arménien classique qu'il lui resta tout à fait particulier dans les siècles suivants. — Il est toutefois à déplorer que les savants arméniens de cette époque ne furent pas capables de créer, même dans une proportion bien moindre, une école littéraire, philosophique et théologique comme celle d'Édesse, destinée à se rendre perpétuelle au sein de la nation.

Comme l'idiome ourartique était celui du district royal de Biana, l'idiome classique aussi était, dans l'acception large du mot, le langage de la province royale d'Ararat. A parler juste, l'arménien classique n'était que l'idiome de la capitale et résidence royale nommée Valaršapat; il était particulièrement le langage de la cour royale, des départements ministériels, de la cour patriarcale, du clergé, de l'Église, des savants et des lettrés, de même que celui des grandes familles; les hommes du commun, sans arriver à l'exprimer avec la régularité

[1] Il paraît certain que jusque là c'était l'écriture araméenne-pehlvie qui était en usage en Arménie. Voy. M. de Khor., I, 3. — D'après le système d'écriture grecque, il fallait que toutes les voyelles se montrassent, objectivement et quand même, dans les mots et paroles arméniens, ce qui ne s'observait pas dans le système de l'écriture araméenne-pehlvie.

et l'élégance littéraires, devaient s'en servir ou du moins le comprendre. L'idiome des inscriptions cunéiformes étant payen, la langue classique nous est connue comme un idiome presque entièrement chrétien. Depuis le temps où l'activité littéraire du premier avait cessé, jusqu'à l'apparition de la littérature individuelle du second, il y a un intervalle d'environ dix siècles; toutefois ces deux idiomes, par le grand nombre d'éléments lexicologiques et même grammaticaux, nous font toucher du doigt cette vérité qu'ils appartenaient à deux populations d'une même nation. Strabon (XI, XIV, 5), tout en mentionnant les régions de l'Arménie presque entière, dit que « tous ces pays parlent la même langue ».

Tandis que dans le dialecte de l'antique Biana les sons large, rond et mince *a, ou, i* règnent dans des proportions à peu près égales, ce qui indique un certain éloignement du système phonétique primordial indo-européen, l'arménien classique se fait remarquer par l'emploi plus fréquent du son large *a*. Cet état de choses démontre une grande fidélité de la part du langage classique à la phonétique des âges primitifs indo-européens. D'un autre côté, tandis que l'idiome ourarṭique, malgré la simplicité des syllabes de ses mots, paraît avoir secoué de ses traits le cachet de l'antiquité profonde aryenne par les sons légers et délicats de son syllabaire, l'arménien classique, malgré les syllabes de ses mots souvent artificiellement formées, tantôt glissantes et tantôt riches de consonnes, par les sons composés *dr, kr, ktr, nd, nt* fait de plus en plus briller sur son front le cachet de l'époque indo-européenne. Selon toutes les apparences, les systèmes de voyelles et de consonnes ne sont pas aussi développés dans le langage ourarṭique que dans l'idiome classique si riche de presque toute sorte de sons. Aussi, le premier nous fait croire qu'il était le langage d'une population vouée à la vie pastorale, tandis que le second nous fait penser qu'il était l'idiome d'une population civilisée qui menait une vie large, en même temps qu'elle était occupée des arts de différentes sortes. Si la langue ourarṭique est remarquable par l'instabilité de ses règles grammaticales et le langage classique par la précision presque constante de ces mêmes règles, cet état de choses trouve son explication dans les conditions mêmes de la littérature de chacun d'eux. La première était et resta dans son état de pure nature, tandis que le second eut des grammai-

riens consommés qui en châtièrent le style avec le plus grand soin.

L'idiome arménien mis en écriture au Ve siècle de notre ère par Faustus de Byzance était, à n'en pas douter, celui dont se servait le commun du peuple de la province royale d'Ararat. A partir dudit siècle jusqu'au Xe les productions littéraires nous portent à tenir pour certain que l'idiome populaire de l'auteur précité put se conserver pour le moins dans ses grands traits. Mais depuis le Xe siècle jusqu'à notre époque l'idiome de Faustus a fait place à une multitude de langages vulgaires, qui n'ont que peu ou presque rien de commun avec l'idiome tantôt ingénu et agréable et tantôt impétueux du célèbre auteur national. De nos jours, en Biana l'antique idiome ourarṭique se révèle sous des traits en partie empruntés à l'arménien classique et en très grande partie mêlés d'éléments indéchiffrables.

Nous aimons à revenir sur cette vérité que, quelques modifications qu'ait subies la langue d'une nation, elle constitue, avec tous ses dialectes, c'est-à-dire avec toutes ses diversités, un lien indissoluble partout entre toutes les fractions de la nation, dans les âges tant anciens que moyens ou récents, un lien qui proclame l'unité primitive, la succession ininterrompue des générations identiques ou homophyles et la continuation à l'état récent de la même nation. Dans la question qui nous occupe, chaque dialecte a un égal et légitime droit de se dire arménien, dont ni les siècles ni les grammairiens ne sauraient le priver. Ainsi, l'idiome arménien ayant pris sa naissance dans les âges primitifs aryens, continuait de vivre d'une façon autonome lorsque, vers l'an 820 avant notre ère, il se révéla dans les inscriptions cunéiformes d'Ourarṭou comme un des vieils idiomes aryens. Par la continuation de ces inscriptions, de même que par la succession de l'arménien classique à l'idiome ourarṭique et, en dernier lieu, par l'existence et la vie des dialectes arméniens des temps modernes, la nation arménienne peut, avec raison, dire et confirmer que ce qu'elle était ethniquement dans les âges les plus reculés, elle continue de l'être dans les temps modernes.

Arrivé à ce point, nous ne pouvons nous exempter du devoir de révéler au monde savant des linguistes un phénomène important en ce qui regarde un nombre tant soit peu considérable de mots turcs et même finnois qui avait pris droit de cité

spécialement dans l'idiome arménien classique. Nous allons ranger ici ceux que nous avons pu, jusqu'ici, rencontrer dans les deux idiomes nationaux,sauf nouvelles découvertes à l'avenir.

Dans l'idiome ourarṭique nous avons un seul mot: *eši = esi* qu'il faut nécessairement mettre en parallèle avec le mot turc *ïazy* (subst.) ' lettre, caractère, écriture ', employé aussi pour signifier ' * inscription, loi ', le mot radical turco-ourarṭique précité ayant aussi ses *dèrivès*.

Les mots turcs et finnois existants dans l'arménien classique sont les suivants; ils précèdent les mots arméniens:

ambar; hambar ' coffre pour serrer la farine, le pain, etc.'.
beksimeth; pak̆simat, pakṣamat ' biscuit '.
dout; t́out́ ' mûre, n. f.'.
êšèk; êš — n. h. allem. *es-el*, angl. *ass*, lat. *as-inus* — ' âne '.
[1]) *fil;* [1]) *pil* ' éléphant '.
fouroun; ṕour̆n – lat. *furnus* — ' four '.
ḥam ' (fruit) vert, e '; *houm* ' (viande) cru, e '.
ḥaślâ-mak̆; ḫarš-èm ' faire bouillir *la viande* '.
ïèdi; ïôt́-n ' sept '.
kat ' étage ', finn. *kota* ' hutte '; arm. ourarṭ. *kid-is* ' maison ' — ital. *cas-a*, zaza *kèï* ' maison '.
mïntan ' jaquette '; *mïĕnt́an* ' vêtement '.
moum; mom — n. p. *moum* ' cire, cierge, bougie '.
pam(b)ouk; bambak ' coton '.
pèynir; panir ' fromage ' — lat. *panis* ' pain '.
prassa; pras — gr. πράσον, lat. *porrum* ' poireau '.
rèng; èrang ' couleur, nuance '.
samour; samoyr ' zibeline '.
sars-mak ' secouer '; *sars-im* ' trembler '.
satour; sakr, sakour ' cognée, hache '.
sâyi; sak ' compte '.
sazan; ẓaẓan ' carpe ' (poisson).
siâh; sïâü ' noir, e '.
sogh-an; soḥ ' oignon '.
syrâ; arm. ourarṭ. *seris*, arm. cl. *šar* ' ordre; ligne '.
šalgam; šalgam, šolgam ' navet '.
šîšè; šiš ' fiole, bouteille '.
taḥtê; taḥta-k ' bois, planche '.

[1] Un mot apparemment emprunté.

tàs; ťas ' coupe ronde et courte '.

tòroun; ťoŕn ' petit-fils '.

vaski (finn.) ' cuivre, bronze ' ; *oski* — soumér. *uzagi* — ' or '.

Pour donner une explication quelque peu satisfaisante de la présence de tant de mots turcs et finnois dans l'arménien classique, il faut remarquer que ces mots sont généralement de l'ordre de ceux qui offrent des idées d'objets matériels et élémentaires, de l'ordre primaire, loin de nous offrir des idées abstraites ou d'un ordre élevé. Il est donc évident que pour le moins la plupart de ces mots ont leur origine à une époque secondaire de l'humanité, époque où le langage humain était presque un parmi les peuples se trouvant dans un état d'agglomération ou de contact plus ou moins immédiat. Pareils mots ne doivent donc être considérés que comme les survivants de ceux de la forme primitive du langage, qui ont été modifiés ou suppléés ou ont disparu après la séparation des races les unes des autres. Le lecteur a dû remarquer que parmi les mots turcs susindiqués il y en a quelques-uns qui ne sont pas exclusivement communs aux langages turc et arménien. Aussi bien, si on pensait que le langage turc avait exercé, à une époque fort éloignée, une certaine influence sur l'idiome arménien, rien ne nous autoriserait à l'admettre légèrement, et cela, à plus forte raison, en ce qui concerne les idiomes grecs, latin, teutonique ou autres langages aryens d'Europe. — Certains auteurs de la paléontologie linguistique n'hésitent pas à avancer une proposition, d'après laquelle « le langage ouralo-altaïque pourrait être considéré comme le germe, duquel les langages aryens avaient pu jaillir » [1]), naturellement ces derniers en en conservant, en dernière analyse, un petit nombre d'éléments, comme par exemple nous voyons dans les deux dialectes arméniens ourarṭique et classique.

[1] Is. Taylor, *The origine of the Aryans*, 3e édit., p. 295.

CHAPITRE V.

DIFFÉRENTES DÉNOMINATIONS DE L'ARMÉNIE

I. Ourṭou. — II. Ararat. — III. Pays des Kasdi, des Ḫaldi ou des Chaldéens. Ḫaldina. Dénominations ethniques: Kasdi, Ḫaldi ou Chaldéens. — IV. Nâiri, Niri, Na'iri, Nahri, Na'ri, Nara. — V. Ourarṭou, Ourarṭi, Ourasṭou. Dén. ethn.: Ourarṭâi. — VI. Thogarma, Maison de Thogarma. — VII. Harminiya, Harminiyap. Dén. ethn.: Harminiyar. — VIII. Armina, Armaniya. Dén. ethn.: Arminiya. — IX. Hâyastan, Hâyḳ, pays des Hâyḳ. Dén. ethn.: Hây, Hâyastan, Hâyḳ.

Dès les temps historiques les plus anciens jusqu'aux commencements des âges moyens l'Arménie est dénommée de neuf sortes d'appellations. A en juger par les signes extérieurs, cinq de ces appellations lui furent données par les nations étrangères et les quatre autres par la nation arménienne elle-même. Ararat, Nâiri, Thogarma et Maison de Thogarma, Harminiya et Armina sont les noms donnés par les nations étrangères. Les dénominations proprement nationales sont: Ourṭou, pays des Kasdi (— des Ḫaldi), Ourarṭou et Hâyastan. Disons aussi que parmi toutes ces appellations six prennent leurs origines de la situation géographique du pays; telles sont: Ourṭou, Ararat, Nâiri, Ourarṭou, Harminiya et Armina; deux proviennent des noms des divinités; elles sont: pays des Kasdi et Hâyastan; une seule, Thogarma, d'où Maison de Thogarma, est un nom propre de personne. Nous parlerons ici assez en détail de ces dénominations et des appellations ethniques qui en sont les corollaires.

I. *Ourṭou.* Pour indiquer l'Arménie des temps très anciens, les Accadiens se servirent de ce nom depuis le XVIe ou XVIIe siècle av. J.-C.[1]). Ceux-ci, sans donner l'analyse du mot, comprenaient par cette dénomination un 'pays-élevé, haut-pays'. Ils expliquaient en même temps un idéogramme par les noms communs

[1] Voy. *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. II, pl. 48, *verso*, col. 1, l. 13. Syllabaire A, n° 74. Sayce, *Journal of the Royal Asiatic Society*, July 1882, p. 392. Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und Geschichtsforschung*, Giessen, 1878, p. 30. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2e édit., t. II, 1re partie, p. 38. Fritz Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 1885, p. 444, notes 2 et 4.

' hauteurs, montagnes ', qu'il prononçaient *Ourṭou* et *Akkadou*. Par la dénomination *Ourṭou* ils ont toujours compris l'Arménie et leur propre pays. Ce nom, par sa première partie, *Our-*, offre le sens du mot arménien primitif et grec ancien οὖρ(ος) ' montagne '; la seconde partie *-ṭou* devait probablement être la forme corrompue du mot *da* [1]) ' district, * pays ' que nous rencontrons dans les inscriptions cunéiformes d'Ourarṭou; ainsi on aura le sens de: ' * pays-de-montagnes '. On peut aussi penser que la forme *Ourṭou* ne fût que la corruption apocopée de l'appellation *Ourarṭou* ' montagnes-élevées '. Il est à remarquer que les Accadiens, par la dénomination dont ils se servaient, ne désignaient pas un district plus ou moins étendu de l'antique Arménie, mais l'ensemble des districts si nombreux qui occupaient ce grand pays. Bien que le nom d'*Ourṭou*, surtout pour sa première partie, soit du domaine de l'arménien primitif, toutefois nous ne le rencontrons pas dans les inscriptions nationales ni sous telle forme ni, par conséquent, dans son sens complexe. Les siècles, avec les usages successifs, l'avaient peut-être laissé tomber en désuétude. Pour ce qui concerne les Assyriens, nous voyons que, dans la 31e ligne de la *Grande-Inscription de Sargon au palais de Khorsabad*, Rouśas Ier, roi d'Ourarṭou (env. 730-714 av. J.-C.), est indiqué comme habitant un pays qu'on représente par l'idéogramme susmentionné, et cet idéogramme désigne aussi le pays et le peuple d'Accad; cependant, dans la 37e ligne de la même inscription ce même Rouśas est qualifié, par des signes phonétiques, *Our-ar-ṭa-ai* ' Ourarṭien '.

II. *Ararat*. Ce nom est donné à l'Arménie par l'écrivain sacré de la *Genèse*, suivi par d'autres auteurs de la Bible; « c'est un nom incontestablement sémitique et seulement employé par les nations de la souche de Sem » [2]). Ainsi, cette dénomination paraît avoir eu une origine indépendante; elle n'est point susceptible d'une étymologie qui ait un sûr fondement. Peut-être du mot sémito-hébraïque *har* ' montagne ' elle présentait, dans l'hébreux primitif, un mot composé avec le sens ' Montagnes-*a-monce-lées* ', en angl. ' *mounts-mounted* '. Certains passages de la Sainte-Écriture nous laissent entendre qu'Ararat est un

[1] Fritz Hommel (*ibid.*) lit cette partie *-du*. [2] Nous admettons entièrement cet avis de M. J. Oppert, exprimé dans le *Journal asiatique*, 7e série, t. V, févr.-avr., 1875, p. 274.

pays montagneux au delà et au nord de la Mésopotamie. Nous rencontrons cette dénomination dans les passages suivants de la Bible: 1° *Genèse*, VIII, 4: « Et l'arche s'arrêta... sur les montagnes d'Ararat ». — 2° Livre II (d'après le texte hébraïque, et IV d'après les Septante) des *Rois*, XIX, 37: « Adrammélech et Sharézer... se sauvèrent dans le pays d'Ararat ». — 3° *Isaïe*, XXXVII, 38: « Adrammélech et Sharézer... se sauvèrent dans le pays d'Ararat ». — 4° *Jérémie*, LI, 27; d'après le texte hébraïque: « ... réunissez contre elle (Babylone) les royaumes d'Ararat, de Minni et d'Ashkénaz... » [1]). — 5° *Tobie*, I, 21: « ses (de Sennachérib) deux fils le tuèrent et se sauvèrent dans le pays d'Ararat... ».

L'Ararat de la Sainte-Écriture présente deux caractères, nous donnant ainsi à l'envisager au double point de vue; le premier est large et géographique, que nous offre la *Genèse*; le second est strict et politique, que nous présentent les quatre autres passages de la Bible. Le second caractère se reflète, depuis 735 jusqu'à 518 av. J.-C., dans l'ensemble des districts du royaume d'Ourarṭou qui, quoique très étendu, n'occupait que la grande partie de l'Ararat géographique de la *Genèse* [2]); quant au reste, c'étaient les petits royaumes de Minni, d'Ashkénaz, de Mouṣaṣir, de Kardou, de Kirrouri, de Parsua et d'autres qui l'occupaient. Cette pensée trouve sa justification si on fait seulement le parallèle des passages d'Isaïe et de Jérémie susmentionnés.

Nous serions à même de nous représenter sûrement la situation aussi bien géographique que politique d'Ararat de la comparaison des différents passages des versions de la Bible et des différentes sources historiques profanes. Quoique celles-ci ne soient pas toujours d'accord entre elles et qu'elles ne nous fournissent pas toujours un caractère net et précis, toutefois dans l'ensemble elles nous démontrent qu'Ararat était l'Ourarṭou-Arménie dans le sens général et large du mot. Ainsi, la dénomination d'Ararat de la *Genèse* (VIII, 4) du texte hébraïque est rendue dans la Vulgate par *Armenia*, et les versions syriaque et arabe portent *Gordyène*, qui faisait partie de l'Arménie en tant qu'elle en était une province. — La même dé-

[1] La version arménienne des Septante porte: « Ordonnez de ma part aux royaumes d'Ararat et au corps d'armée d'Ashkénaz ». [2] Le grand royaume d'Ourarṭou n'a pu se maintenir toujours dans sa plus grande extension.

nomination biblique dans le livre II (IV) des *Rois*, XIX, 37, est rendue dans la Vulgate par *le pays des Arméniens*, par *Hâyk* (= Arménie) dans la version arménienne des Septante, et par *Gordyène* dans les versions syriaque et arabe. — Laissant de côté la lacune ou l'erreur dans la copie grecque de Jérémie LI, 27, nous voyons que la version arabe n'a que *Arménia*. — En ce qui concerne le passage de Tobie (I, 21 - vers. arm. 24), la version arménienne porte encore une fois *Hâyk* (= Arménie). — Par rapport aux sources profanes, représentons-nous tout d'abord l'Ararat de la Bible où les frères parricides se sauvèrent, et relisons ensuite les paroles qu'Assouraḥiddina IV (Èsarhaddon), le fils aîné de Sennachérib, nous dit dans son *II Prisme* (brisé) (col. I, ll. 18-24), d'après lesquelles il avait battu ses frères parricides dans le pays de Ḥani-rabbat et avait défait leur armée. Or, comme nous voyons que, d'après le *Prisme* (V, 34) de Tiglathpíléser Ier, la ville de Milidia (Mélitène) se trouvait dans le territoire dudit pays, il s'en suit que la bataille avait eu lieu à proximité de la frontière occidentale de l'Arménie. Abydène dit de son côté que « Axerdis [1])... en poursuivant l'armée, la jeta dans la ville des Byzantins » [2]). Cette ville était celle qui est appelée Vjan chez les écrivains arméniens; elle était située dans le canton d'Akilisène, au nord-ouest de la frontière occidentale de l'Arménie. D'un autre côté, nous apprenons par les *Annales* (ll. 191-193) de Sargon que le pays d'Ourarṭi était limitrophe à celui des Mouski (Arménie-Mineure). Il est donc évident que, comme la ville dite des Byzantins était située en Ararat-Ourarṭi-Arménie, l'Ararat de la Bible ne pouvait être que l'Arménie, telle que celle-ci se présente à nos regards au début du IVe siècle apr. J.-C., du moins quant à sa partie occidentale.

Cependant, les écrivains arméniens, par le nom « Ararat, Ararad ou Âyrarat » comprennent généralement une grande province au centre [3]) de l'Arménie; quelques-uns même d'entre eux la qualifient un « canton » [4]). Cette province était la pro-

[1] C'est-à-dire Assouraḥiddina IV (Esarhaddon). [2] Voy. Eusèbe, *Chron.*, édit. Aucher, Ire partie, p. 52. [3] Plus précisément, au nord-est: car, la grande partie de cette province occupait sa situation dans cette direction. [4] Ainsi Faustus de Byzance toujours, IV, 14, 24. V, 6. VI, 1, où il n'écrit que « le canton d'Âyrarat ». De même Agathange, qui a toujours: « le canton d'Âyrarat, le canton âyraratien »

priété, le domaine et la résidence des rois arsacides de l'Arménie. Quelle était l'origine de l'appellation « Ararat » de cette province? L'identité des éléments graphiques qui composent cette dénomination avec ceux qui existent dans la Bible est un signe manifeste que ce nom n'était point national; ses variantes « Ararad » et « Âyrarat » [1]) ne démontrent point qu'elle existait en Arménie durant les temps payens; au contraire, elles nous prêtent des motifs à penser tout autrement. « Àyrarat » n'est que la forme arménisée d'« Ararat » de la Bible; elle est privée de n'importe quelle signification étymologique. Ici un fait rien moins qu'historique nous démontre le véritable état de choses. Moïse de Khorène (I, 15) nous parle d'une « plaine d'Arâv, qui, du nom de celui-ci, s'appelle « Âyrarat », et encore (I, 16) d'une « plaine qui, du nom d'Arâv, est dénommée Âyrarat ». Ces paroles sont dénuées de tout fondement historique. D'autre part, il n'y a aucun rapport entre ces deux noms propres tant au point de vue historique ou mythologique que strictement philologique, et cela surtout si on prend en considération les variantes et la partie finale du nom propre local. Arâv était purement et simplement une personnalité mythologique.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire aussi qu'entre les dénominations d'Ararat et d'Ourarṭou aussi il est très difficile d'établir un rapport historique et philologique acceptable. Car, même dans l'hypothèse absurde que le nom d'Àyrarat procède du nom d'Arâv, sûrement la dénomination d'Ourarṭou était au début exclusivement propre au canton de Caranite [2]); la dénomination d'Ourarṭou ne nous est d'ailleurs révélée qu'au IXe siècle avant notre ère; philologiquement parlant, le nom propre d'Ararat est d'origine sémitique, et celui d'Ourarṭou d'origine indo-européenne; si les premières parties de ces deux noms *Ar-* et *Our-* peuvent se prêter à un rapprochement philologique, ce phénomène reste en soi isolé et ne peut nous conduire à en conclure à l'identité de toutes les parties des deux noms, par

[1] Citons ici les expressions de Moïse de Khorène: (I, 10, 11) « pays d'Ararad »; (II, 22, 61. III, 22, 42) « canton d'Âyrarat, résidence, royaume propre, domaine » des Arsacides; d'un autre côté (II, 65) Âyrarat est une résidence d'hiver; (I, 15, 16) il n'est qu'une plaine; (III, 47) la partie de l'Arménie, qui relevait de l'empire des Perses, est appelée « contrée d'Âyrarat », où régnait l'arsacide Ḫosrov III (386–391 apr. J.-C.). [2] Le district de la ville d'Erzeroum actuelle.

la raison surtout que la seconde partie du premier, *-arat*, reste pour nous inconnue et, quand même, ne correspond pas étymologiquement à la seconde partie du second nom, *-arṭou*. Nous devons donc penser, par rapport à ces secondes parties, qu'il y a là tout au plus une simple assonance. Il est certain que chacun des deux noms a eu une origine séparée et indépendante sur deux terrains géographiquement et philologiquement distincts.

Il y a lieu de penser que l'appellation d'Ourarṭou avait dû se produire beaucoup après l'époque où la dénomination d'Âyrarat est supposée d'avoir eu son origine du nom d'Arây, un roi fictif de l'Arménie des temps très anciens, contemporain de Sémiramis, c'est-à-dire d'une autre personnalité fictive quant à sa propre existence, à ses qualités et à l'époque que la fable a dû lui assigner. — Il n'y a, non plus, aucune probabilité que, à une époque ancienne, la dénomination nationale d'« Ourarṭou » ait subi certaines altérations au sein même de la nation et sous forme d'« Âyrarat » ait été maintenue jusqu'au Ve siècle apr. J.-C., époque de la traduction de la Bible en idiome arménien et des premiers écrivains nationaux. A partir du règne de Darius Ier jusqu'au siècle susdit, l'Arménie avait reçu deux nouvelles dénominations; durant cet espace de temps les vicissitudes politiques incessantes et profondes non seulement auraient empêché la conservation intacte de la forme *Âyrarat*, mais, pareille aux appellations du « pays des Kasdi » et de « Nâiri », elles l'auraient entièrement bannie du souvenir des Arméniens. Hérodote (III, 94. VII, 79) mentionne, il est vrai, « les Matianiens, les Saspires [1]) et les Alarodiens »; mais ces derniers devaient être les habitants d'un district ou d'un canton plus ou moins étendu, qu'il est impossible de préciser avec assurance. Si le nom des Alarodiens était mentionné par Hérodote entre celui des Matianiens et celui des Saspires, il serait peut-être permis de dire que les Alarodiens étaient les habitants de la province royale d'Ararat. Toutefois, si nous ne pouvons l'affirmer, nous ne devons non plus le rejeter ferme. Il va sans dire que du temps d'Hérodote il existait une dénomination d'« Alarodiens » et non pas d'« Araratiens ». Si l'appellation « Alarodiens » n'était

[1] Le canton de Spér des écrivains arméniens, sur la rive droite du Harpase.

pas d'une origine indépendante, elle était probablement la forme corrompue ou la variante du nom d'Ourarṭiens, et non pas d'Ararat ou d'Àyrarat. Nous ne pouvons pas supposer que le nom d'Ararat donné par les Hébreux ait été usité par les Arméniens payens, comme nous ne pouvons admettre que le nom « Àyrarat » ait tiré son origine de celui d'un roi fictif Arây.

Saint Jérôme (331-420 apr. J.-C.), qui écrivait à l'époque des premiers traducteurs arméniens, dit dans ses *Commentaires en Isaïe* (XXXVII, 38): « Ararat est une plaine dans l'Arménie, plaine traversée par l'Araxe. Cette région est d'une fertilité incroyable; elle est située au pied du mont Taurus; cette montagne s'étend jusqu'à cette localité. Lorsque le déluge cessa, l'arche, dans laquelle Noé se sauva avec ses enfants, ne s'arrêta pas sur les montagnes de l'Arménie en général nommée Ararat, mais bien sur les plus hautes montagnes du Taurus, qui sont voisines des plaines d'Ararat ». Ainsi, d'après saint Jérôme, par le nom d'Ararat on comprenait d'abord l'Arménie tout entière, et ensuite une partie de celle-ci, n'ayant relativement qu'une médiocre étendue, sa situation et sa nature, comme nous les donnent les auteurs arméniens, en général en date postérieurs à saint Jérôme. Pour ce qui est le grand pays d'Ararat, parmi ces derniers écrivains c'est Moïse de Khorène (III, 47) qui nous le signale en appelant « contrée d'Àyrarat » la plus grande partie de l'Arménie échue dans le partage à la Perse, où régnait Ḫosrov III dans le dernier quart du IVe siècle.

Il est à remarquer que, à une époque où l'Arménie était chrétienne, le nom d'Ararat est octroyé par des auteurs chrétiens aussi bien au pays tout entier qu'à une seule partie. Avant sa conversion au christianisme, les écrivains payens donnaient au pays un seul nom, celui d'« Arménie », ignorant tout le reste. On s'explique aisément qu'un exégète ou tout autre auteur chrétien ait voulu comprendre l'Arménie par le nom d'Ararat; car, il suivait la tradition hébraïque que l'Église avait faite la sienne; mais elle n'était pas monnaie courante dans la généralité des nations; tous les auteurs ne s'inspiraient pas, non plus, à cette idée restreinte dans les limites de la Synagogue et de l'Église. Ainsi, nous ne croyons pas nous tromper si nous affirmons que, l'Arménie s'étant proclamée chrétienne l'an probablement 305, vers cette époque le nom d'Ararat, dont la Sainte-Écriture s'était servie pour indiquer l'Arménie, avait été

aussi donné d'une façon particulière à la province royale. De cette façon, les membres du clergé, qui jouaient un rôle important dans les premiers lustres de la conversion de la nation et du roi Tiridate III et qui certes n'ignoraient pas que l'Ararat de la Sainte-Écriture désignait l'Arménie ou une partie d'elle [1]), de même que le roi et les populations avaient voulu honorer et la Sainte-Écriture et la province royale, où était situé le mont Masis, l'Ararat des Pères grecs et latins.

De tout ce qui précède il s'ensuit que la dénomination d'« Ararat » est, sous tous les rapports, une importation en Arménie à une basse époque. Elle n'était qu'une création hébraïque.

Nous n'avons pas la forme ethnique du nom d'Ararat géographico-politique.

III. *Pays des Kasdi ou des Ḫaldi.* Nous avons dit plus haut que le nom propre collectif *Kasdi* signifie ' *adorateurs-du-dieu-qui-donne-Lumière* ', et que le nom *Ḫaldi* des inscriptions cunéiformes nationales ourarṭiques, offrant la même signification, était la forme corrompue du nom de *Kasdi*. La Bible rapporte (*Genèse* XI, 28,31) que « [28] Haran mourut devant son père Tharah dans le pays de sa naissance en Our [2]) des Kasdi(m) ... [31] Et Tharah prit Abram son fils, et Lot le fils de Haran ..., et Saraï sa belle-fille, femme de son fils Abram, et ils sortirent ... d'Our des Kasdi(m) pour aller dans le pays de Canaan » [3]). Ainsi d'après le texte original hébraïque. Nous avons précédemment constaté que, dans les monuments cunéiformes d'Ourarṭou, la très grande partie des peuples de Nâiri-Ourarṭou sont appelés Ḫaldi. Le doute n'est point permis que Kasdi et Ḫaldi ne soient un même nom, qui dérivaient des formes onomatiques de Kasdis et Ḫaldis, la divinité suprême des Arméniens des âges très anciens. Aux époques bien éloignées des nôtres le dieu suprême de chaque nation constituait presque toute sa raison d'être. Les Hébreux avaient leur Yahveh, les Éraniens leur Ahura-Mazda; le Zéus des Hellènes était propre à eux seuls, comme l'était Jupiter aux Romains; la nationalité de chacun de ces peuples était comme mêlée et confondue avec leurs dieux suprêmes.

[1] C'est-à-dire la Gordyène. [2] C'était le nom d'une ville et celui de son district. [3] Voy. aussi les noms d' « Our » des Kasdi(m) dans la *Genèse*, XV, 7 et dans les *Actes des Apôtres*, VII, 4.

A pareille conduite des peuples correspondait l'attitude de ces divinités; car, celles-ci se les étaient aussi rendus propres, chacune le peuple qui la reconnaissait. Si donc les Arméniens primitifs reconnaissaient Kasdis ou Ḫaldis comme leur dieu suprême, il était naturel que, en s'appelant de son nom, ils se reconnussent son peuple et son propre troupeau, tout en le déclarant propre à eux-mêmes. — Puisque tel était le véritable état de choses, les Arméniens primitifs avaient, d'une façon naturelle, appelé le pays qu'ils habitaient « pays des Kasdi » de par leur appellation ethnique, comme nous devons conclure des données du plus ancien document de la tradition hébraïque. Les inscriptions cunéiformes ourarṭo-arméniennes nous font connaître le pays habité par les Kasdi sous la forme du « pays-de-Ḫaldis », sans doute pour l'unique raison que tout l'ancien pays arménien était consacré au dieu Kasdis = Ḫaldis et rendu sa propriété exclusive.

En nous laissant guider dans notre recherche par la plus ancienne tradition hébraïque et par les inscriptions cunéiformes des Assyriens et des Ourarṭiens, nous voyons qu'il existait dans l'antique Arménie une ville et un district ou pays du nom d'Our. La ville était sûrement « la ville forte d'Ouras » mentionnée dans la *Stèle* (col. III, l. 10) de Šamsiramman IV, roi d'Assyrie (825-812 av. J.-C.). C'était sans doute le district de cette ville qu'Argistis Ier, roi d'Ourarṭou (env. 780-755 av. J.-C.), dans sa *Grande-Inscription* (col. I, l. 25) appelle « pays-des-Our*iens* », en écrivant *MÂT Our*yani. (Dans ce dernier mot l'élément radical ou indépendant étant *Our*, *-ya* est le suffixe de l'adjectif relatif, d'origine et de résidence; *-ni* est le suffixe du gén. pl.). Bien que le roi Argistis n'ait pas nommément mentionné la ville d'Ouras = Our, il est clair toutefois que le nom dudit pays ne pouvait que dériver de celui de la ville, son chef-lieu. Le pays des Ouriens doit être identifié au canton d'Aréüiḳ, situé sur la rive gauche du cours moyen de l'Araxe et au sud de la province des Siuniḳ. — Une autre preuve que l'Arménie était le pays des Kasdi de la *Genèse* où était le pays d'Our, nous est fournie par le nom propre « Nâiri ou Nahri », qui était celui de l'antique Arménie, un nom que l'aïeul aussi bien que le frère d'Abraham portaient sous forme de Nahor [1]). Les ancêtres du

[1] Voy. *Genèse*, XI, 22-29.

peuple hébraïque savaient donc que le pays des Kasdi était situé au nord et au delà de la Mésopotamie. Cependant, selon toutes les apparences, la vieille tradition a dû subir un changement dans une époque récente au sein de ce peuple, au point qu'au Ve siècle avant notre ère et du temps d'Ezdra les Kasdi = Arméniens et leur pays de la haute antiquité ayant déjà perdu toute place dans le souvenir des Hébreux, les Kasdi de la Babylonie et ce même pays s'y substituèrent d'une façon esclusive et sans retour. Les versions de la Bible portent l'appellation de *Kasdi(m)* sous les formes: Χαλδαῖοι et *Chaldaei*, formes qui étant, quant à l'essentiel, identiques à la première, doivent être entendues comme employées, à partir du IXe siècle av. J.-C., pour désigner les Kasdi de la Babylonie. Xénophon avait vu en Arménie des soldats, dont une partie est appelée par lui: « Chaldéens »; mais ceux-ci n'étaient que des Ḫaldi de la Gordyène. Les écrivains occidentaux ayant généralement très bien connu les Chaldéens de la Babylonie, donnèrent la dénomination de « Chaldéens » à tous les Ḫaldi, qui se déclaraient tels, au delà des limites septentrionales de la Mésopotamie; car, ces écrivains ne se virent pas en condition de saisir la différence qui, ethnographiquement, graphiquement ou de toute autre façon, pouvait exister entre les uns et les autres.

Les rois d'Ourarṭou Ispouinis et Minuas Ier, dans l'*Inscription d'Ordonnancement de sacrifices* (nos nos 42-42*, ll. 7/41) qu'ils ont fait graver vers l'an 805, mentionnent des (*dieux*) « Seigneurs de Ḫaldina » et déterminent des sacrifices en l'honneur de ces dieux. Disons ici en passant que ces Seigneurs divins nous rappellent les génies que les Arméniens du moyen âge nommaient *Kaćk*, qui étaient très probablement considérés comme chargés de la surveillance sur l'Arménie. Or, comme la dénomination « Ḫaldina » offre le sens de ' pays-de-Ḫaldis ', il est évident que les anciens Arméniens ou bien les populations de Nâiri-Ourarṭou appelaient leur pays du nom même de Ḫaldis, qu'ils adoraient comme leur divinité suprême. On est donc en droit de dire que, comme dans la haute antiquité le nom de cette divinité était Kasdis [1]), le pays aussi devait, à ladite époque, être dénommé Kasdina ' pays-de-Kasdis '.

La dénomination ethnique était Kasdi = Ḫaldi. Lorsque Ar-

[1] Exactement: Kaçdis.

gistis Ier et son fils Saridouris II, rois d'Ourarṭou, dans leurs *Premières Inscriptions historiques*, appellent « Ḫaldi » presque tous les peuples de Nâiri-Ourarṭou, cette dénomination collective revêtit un caractère plutôt ethnique que religieux. — Les rois d'Ourarṭou aussi étaient rien moins que Ḫaldi.

IV. *Niri, Nâiri, Na'iri, Nahri, Na'ri, Nara.* Du terme *nâru* 'fleuve', commun aux langues sémitiques, presque toute l'étendue de l'Arménie-Majeure est dénommée, dans les monuments cunéiformes d'Assyrie, « Niri, Nâiri, Na'iri, Nahri, Na'ri » 'Fleuves', c'est-à-dire '*pays-des*-Fleuves'. Parmi ces variantes ou formes onomatiques, celle de Nahri devait être, dans la haute antiquité, d'un usage plus général, puisque nous la voyons portée par Nahor, aïeul d'Abraham, un des premiers ancêtres du peuple hébraïque.

Le premier parmi les rois d'Assyrie à se servir d'une dénomination en idiome sémitique pour désigner l'antique Arménie, Salmanasar Ier (env. 1330-1310 av. J.-C.) a employé le nom de Niri dans son inscription de *Plateau votif*. Très probablement Niri est la forme contractée de celles de ses congénères Nâiri et Na'iri, comme il en est aussi une variante. Ce nom de Niri nous indique proprement les localités avoisinantes des sources de la branche occidentale du Tigris. — Cependant, avec Tiglathpiléser Ier (1108-env. 1080 av. J.-C.) la dénomination de « Nâiri » commence à se faire jour et à s'adjoindre le mot 'les-pays' (*mâtâti*); ainsi « les pays de Nâiri » présentent à nos regards une vaste étendue. En effet, nous voyons dans le *Prisme* (IV, 83, 96-97) de ce roi que plusieurs pays sont enveloppés sous ce nom, et les dynastes de plusieurs districts appartiennent aux pays de Nâiri. Parmi ces pays, celui de Dâiâini (variante: Dâiani), qui était le pays des Dia'uḫini des monuments cunéiformes d'Ourarṭou, était situé au sud-ouest du canton de Caranite et, d'après les indications fournies par les inscriptions assyriennes et ourarṭiques, il descendait de la droite du cours moyen de l'Arsanias en embrassant les deux parties du canton de Tarônite à la droite et à la gauche dudit fleuve. Le district d'Ourarṭou, au nord-est du pays de Dâiâini, devait aussi faire partie des pays de Nâiri. Ce même roi, dans son *Inscription de la grotte de la rivière Soubnat*, mentionne une « mer de Nâiri » qui était sans aucun doute la mer des Bznounik; car, à Godjanlou, au nord de cette mer, fut découverte une inscription du même roi, dans laquelle il dit (l. 4) qu'« il conquit les pays de

Nâiri ». — Nous voyons dans les *Annales* (I, 103-113. II, 1-3) d'Assournaṣirabal (885-860 av. J.-C.) que ce roi avait marché d'abord sur la partie septentrionale de la Sophène et ensuite sur les localités occidentales d'Arzanène. Ces régions sont appelées (*Ibid.* II, 6) par ce roi « les pays de Nâiri). — Nous lisons dans l'*inscription n° 12 chez Layard* (I, 14-15) que Salmanasar II (860-825 av. J.-C.) s'était rendu maître « des mers supérieure et inférieure de Nâiri » jusqu'à la Syrie. La première de ces deux mers était celle des Bznouniḳ, et la seconde celle de Kaputan. Cependant, le premier en ordre de dates, Salmanasar II dans son inscription dite *Monolithe* (I, 20-21) appelle Kakia, le roitelet du district de Ḥoubouskia [1]), « roi de Nâiri »; et nous voyons que, sous Sargon (722-705 av. J.-C.), l'appellation de Nâiri était commune à la plus grande partie de l'Arménie-Majeure aussi bien qu'au district de Ḥoubouskia *tout seul*, un petit royaume ou un district situé au sud-sud-est de la Basoropède, dont la ville principale, d'après les *Annales* (ll. 78, 122) de Sargon et sa *Grande-Inscription du palais de Khorsabad* (l. 54), s'appelait aussi Ḥoubouskia. Dans sa *Lettre au dieu Assour* (l. 414) Sargon rend l'appellation de Na'iri synonyme de celle d'Ourarṭou, et il appelle Ianzou, le roitelet de Ḥoubouskia, « roi de Na'iri », (*Ibid.* ll. 298, 306, 307). Avec Sargon la dénomination de Na'iri, etc. disparaît entièrement des monuments épigraphiques assyriens. Ainsi, la très grande partie de l'Arménie-Majeure était appelée Nâiri. — Comme les rois d'Assyrie n'avaient pas fait des expéditions dans l'intérieur des pays compris entre l'Araxe et le Kour, nous ne sommes pas en état de dire s'ils les classaient parmi les pays de Nâiri. Toutefois, il est très probable que les pays susdits aussi n'étaient pas exclus du cercle de la dénomination générale de Nâiri. — Voici ce que nous avions à dire succinctement au sujet de cette dénomination figurant dans les documents cunéiformes d'Assyrie.

Quant aux inscriptions cunéiformes d'Ourarṭou, nous y voyons que Šaridouris Ier (env. 835-820 av. J.-C.) dit dans son unique *Inscription* (notre n° 1): « [1] Tablette de Šaridour, . . . [2] roi de Nâiri [2]), . . . [4] roi des rois, de tous ces rois [5] tributs je-reçus . . . ».

[1] Dans la *Grande-Inscription* (IV, 55) d'Argistis Ier, le district Ḥoubouskia=Goukan est appelé Hougistis. [2] Précédé de l'idéogramme *MÂT* au singulier, = ' le pays '.

Quoique ces paroles indiquent que ce roi d'Ourarṭou régnait sur un vaste pays, toutefois nous ne pouvons nous former une idée précise sur la valeur du nom de Nâiri employé par lui, d'autant plus que, de son temps, la plus grande partie du sud et une partie de l'ouest de Nâiri se trouvaient sous la puissance des Assyriens. Ispouinis, fils du précédent, dans l'inscription (notre n° 45, ll. 3, 16) rédigée en idiome assyrien et gravée sur la colonne bleue de Sidek, s'appelle de même « roi *du pays* de Nâiri ». D'un autre côté, Minuas Ier, lorsqu'il était synthrone env. 805-800 av. J.-C.) à son père Ispouinis, dans l'inscription double et identique d'Ouschni et de Sidek, rédigée en idiome ourarṭique (nos nos 2, et 2* ll. 18/19), appelle Ispouinis « roi de Nara ». Ce dernier terme étant identique à ceux de Nâiri, Nahri et autres employés par les Assyriens, il paraît certain que, comme Sidek est situé au sud-est de la Gordyène et Ouschni au sud-ouest de la mer Kaputan, le pouvoir d'Ispouinis et de Minuas Ier s'étendant aussi sur ces régions, ces deux rois aussi reconnaissaient que ces contrées relevaient du grand pays de Nâiri. Il paraît d'ailleurs probable que, sous la même dénomination de Nâiri ou Nara, ils comprenaient toutes les contrées de leur domination et généralement tous les districts nationaux.

Nous n'avons pas la forme ethnique de l'appellation de Nâiri ou Nara, avec le reste.

V. *Ourarṭou*, *Ourarṭi*, *Ourasṭou*. On dirait qu'après Sargon l'appellation de Nâiri était destinée à disparaître; car, une autre appellation, précédemment connue, grandissait en force, prenait de l'extension et se substituait à la première. Cette appellation était « Ourarṭou », nom composé de mots grecs οὖρ(-η)' montagnes ' et ἀρτὰ ' élevées, hautes ' [1]). Cette appellation, qui doit son origine proprement et uniquement aux populations locales, était

[1] C'est l'auteur de ces lignes qui développa, tout le premier, cette étymologie. Certains assyriologues disent que l'appellation « *Ourarṭou* » est composée de deux mots, *ar* et *ourṭou*, dont le premier signifie ' montagne ' et le second ' hauteurs, montagnes; pays-haut, - élevé '. Cette façon d'expliquer est pour le moins incohérente. Laissant de côté d'autres explications inacceptables, disons que presque en général on opinait jusqu'ici que les Assyriens avaient d'abord appelé les pays de l'antique Arménie par les mots *ar-Ourṭou* et ensuite abusivement *our-arṭou*. Voy. l'explication donnée par Henry Rawlinson, dans l'*Heredotus* de Georges Rawlinson, t. IV, essay III. Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und Geschichtsforschung*, 1878, p. 30. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 1882, 2e édit., t. II, 1re partie, pp. 38-40.

originairement celle du canton de Caranite. Assournaṣirabal (885-860 av. J.-C.) est le premier à mentionner le nom d'Ourarṭi (Ourarṭou) dans son inscription dite *Standard* (l. 9). Son fils, Salmanasar II (860-825 av. J.-C.), nous indique son site lorsqu'il dit dans son inscription de *Monolithe* (II, 45-48): « Je partis d'Inziti [1]), je traversai l'Arṣania [2]), je m'approchai du pays de Souḫmi [3]); ... je partis de Souḫmi, je descendis dans le pays de Dâiâini; ... je m'approchai d'Arzaskou, la ville royale d'Arami l'ourarṭien ». Ainsi, il est clair qu'Ourarṭou était d'abord un simple district, situé sur la droite de l'Arsanias, et dont la ville principale se trouvait au delà du pays de Dâiâini. Or, si dans notre recherche nous suivons l'ordre successif des pays susmentionnés, nous arrivons au sud-est du canton de Caranite, où nous rencontrons la ville d'Arzn des écrivains arméniens du moyen âge; cette ville était certainement l'antique Arzaskou ou Arzaskoun et Arzaskounou. Par conséquent, dans la première moitié du IXe siècle av. J.-C., Ourarṭou occupait le site même du canton de Caranite, et probablement avec une étendue un peu plus grande. « Si nous établissons un parallèle entre la 7e ligne et la 9e de l'inscription dite *Standard* d'Assournaṣirabal, il semble qu'Ourarṭou dans l'antiquité était considéré comme appartenant simplement à Nâiri » [4]). Nous arrivons indubitablement à cette même conclusion si nous mettons en parallèle la 28e ligne avec la 30e de l'inscription de *Taureau de Nimroud* de Salmanasar II. — D'après les *Annales de l'obélisque de Nimroud* (ll. 35, 44) de Salmanasar II, ce roi marcha contre l'Ourarṭou, où régnait Aramis [5]), en l'an 857. Nous n'avons pas jusqu'ici une idée tant soit peu exacte de l'étendue du territoire d'Ourarṭou; mais l'inscription de *Taureau de Nimroud* de ce même Salmanasar va y remédier en partie. En effet, nous y lisons (ll. 30-31) que ce roi dans la 15e année de son gouvernement, c'est-à-dire

[1] Le canton d'Anzitène (Hanṣit), à l'ouest de la Sophène. [2] Le fleuve Arsanias ou l'Euphrate oriental, le Mourad-Tchây moderne. [3] Très probablement le district de la bourgade *Syghman moderne, au nord de la ville* de Kharpouth, *sur la rive droite du Mourad-Tchây*. [4] *Eb. Schrader, Die Keilinschriften und Geschichtsforschung*, Giessen, 1878, p. 180. [5] Les Assyriens laissent presque toujours tomber l'élément final s dans les noms propres étrangers. Ainsi, au lieu de la forme « Arami », comme portent les inscriptions de Salmanasar II, la forme ourarṭique devait être « Aramis ». Dans l'idiome araméen *aram* signifie 'haut, élevé, ṣ sublime'.

en 845, avait ravagé et détruit « les villes d'Arami l'ourarṭien jusqu'aux sources [1]) de l'eau de l'Euphrate ». Ce fleuve étant l'Euphrate oriental, il est manifeste que le district d'Ourarṭou avait reçu de l'extension, jusqu'à l'année 845, par l'activité d'Aramis qui avait conquis des districts jusqu'au nord-ouest du mont Niphate [2]). D'après les *Annales de l'obélisque de Nimroud* (ll. 141-144), l'an 833 Salmanasar II envoyait le généralissime de son armée sur l'Ourarṭou ainsi élargi, où regnait alors Šaridouris [3]) Ier. Selon ces *Annales* (ll. 174-176, 179-180), l'an 829 le même roi d'Assyrie fait marcher une seconde fois son armée avec son généralissime contre l'Ourarṭou. Il paraît certain que le roi d'Ourarṭou ayant remporté cette fois une grande victoire sur le généralissime de l'Assyrie, était descendu dans les régions du sud-est de Nâiri. Dans ces parages, Šaridouris Ier a choisi, pour en faire sa nouvelle capitale, la ville de Ṭouspas, au sud-est de la mer des Bznouniḳ (Thôspite), se rendant ainsi le premier parmi les rois d'Ourarṭou à étendre les limites de ce district jusqu'au territoire de ladite ville, où il fit élever une inscription portant son nom. Il nous est permis de placer ce transport à l'an 828. A cette date nous trouvons donc l'ancien petit Ourarṭou grandement étendu depuis la Haute-Arménie jusqu'aux bords orientaux de la mer supérieure de Nâiri, au sud-est de ce vaste pays.

Depuis cette époque jusqu'a Salmanasar III (783-771 av. J.-C.) les inscriptions cunéiformes assyriennes, qui ont paru jusqu'ici, ne mentionnent pas le nom d'Ourarṭou. Mais du temps de ce roi, nous trouvons qu'Ourarṭou est six fois mentionné dans le *IIe Canon des années des éponymes assyriens*; toutefois, nous nous trouvons dans l'impossibilité de comprendre par cette simple mention quelle partie de Nâiri on y a voulu précisément indiquer. — Tiglathpiléser III (745-727 av. J.-C.), dans sa *Tablette de Nimroud* (ll. 20, 24), appelle Šaridouris II (env. 755-730 av. J.-C. [« ourar]ṭien » et son pays « le vaste Ourarṭi ». Ce roi d'Assyrie appelle Tourouspa la ville de Ṭouspas, résidence

[1] Proprement: « tête ». [2] Dans cette expédition Salmanasar II s'étant d'abord rendu en personne aux sources de la branche occidentale du Tigre, n'était pas allé au centre de l'Ourarṭou primordial, au nord-est de la partie occidentale de l'Arménie; mais bien, en quittant les sources susdites, il s'était dirigé vers l'est et s'était rendu dans les parties supérieures du mont Niphate. [3] D'après le texte assyrien: Šidouri.

royale de Saridouris II, nous donnant ainsi à entendre que cette ville faisait partie d'Ourarṭou. De même, le district d'Oullouba (*Ibid.*, ll. 28-29), qui était situé à l'est de la Sophène, est indiqué par le roi de Ninive comme appartenant à Ourarṭou. A partir du règne de Ṣaridouris II, le nom d'Ourarṭou commence de rivaliser avec la dénomination de Nâiri. — Nous lisons dans la *Grande-Inscription du palais de Khorsabad* (l. 43) de Sargon (722-705 av. J.-C.) que l'ourarṭien Oursa, le Roušas Ier (env. 730-714) des documents cunéiformes ourarṭiques, possédait huit pays où se trouvaient 55 villes fortes et ceintes de murailles et 11 forteresses. Certes, celles-ci devaient être situées dans un vaste pays et dans plusieurs districts. Malheureusement il est impossible de connaître ces derniers de leurs propres noms; toutefois indubitablement ils étaient enveloppés sous la dénomination d'Ourarṭou, dont ils devaient faire partie [1]).

Précédemment, Minuas Ier (env. 805, 800-780 av. J.-C.), dont la résidence royale était Ṭouspas, s'était porté avec ses armées dans le royaume de Manas, dont une grande partie était située dans la Basoropède; il était aussi descendu vers le sud-est jusqu'aux bords de la mer Kapoutan où, dans le voisinage de la ville d'Ouschni, il avait élevé un monument portant une inscription cunéiforme [2]). Son fils, Argistes Ier (env. 780-755 av. J.-C.) poussant encore plus avant, s'était aussi emparé du pays de Parsua ou Barsua [3]). De même, Minuas Ier avait, par ses armes, étendu son pouvoir vers les limites occidentales de Nâiri en se rendant maître des pays d'Alzini [4]), de Ṣoupâs [5]) et de Ḥouzana [6]), même en promenant ses armes victorieuses dans le pays de Mousas (= Mouski) au delà des confins nationaux. — Ṣaridouris II (env. 755-730 av. J.-C.) avait réduit sous son sceptre tous les districts jusqu'aux régions situées au bas Araxe et dans les parties inférieures du Kour [7]). De son côté Roušas Ier s'était emparé des districts, y compris Alzira [8]), situés à proximité des

[1] Nous avons dit plus haut que pour Sargon la dénomination de Na'iri était synonyme de celle d'Ourarṭou; nous en parlerons encore. [2] N° 2 dans notre recueil. [3] Un district au sud et au sud-est de la mer Kapoutan. [4] D'après les inscriptions assyriennes, Alzi, le canton d'Akilisène. [5] La Sophène, avec une étendue moindre que celle qu'on lui connaissait au moyen âge. [6] Le canton de Ḥoznây, au nord-ouest de la Sophène. [7] Voyez dans notre recueil les inscr. nos 27 et 28. [8] Le canton d'Aǰara dans la partie arménienne de la Colchide.

bords orientaux du Pont-Euxin [1]). Il est très probable que les pays ou districts situés entre l'Araxe et le Kour étaient aussi compris sous la dénomination d'Ourarṭou, par la raison que ces rois conquérants, qui résidaient à Ṭouspas, étaient connus pour être rois d'Ourarṭou et avaient ces régions sous leur domination. Nous en avons un exemple positif en ce qui regarde une partie de l'extrémité occidentale de l'ancien Nâiri. En effet, Sargon rapporte dans ses *Annales* qu'après son expédition contre la ville de Milid [2]), expédition qu'il avait faite l'an 712 av. J.-C., il avait reconstruit la ville de Toulgarimmi, à proximité de ladite ville. Après cette mention, il dit (*Ibid.*, ll. 191-193): « Je fortifiai, je fis garnisons contre Ourarṭi les villes de Louḫsou, de Bourdir, d'Anmourou, de Ki...* *et* d'Andouarsalia. Je bâtis sur les confins du pays des Mouski les villes d'Ousi, d'Ous-ilou (?) *et* d'Ouargin ». Les villes de Milid et de Toulgarimmi comme aussi le pays des Mouski étaient situés à l'occident de l'Euphrate. Si le roi de Ninive rebâtit une ville en Cappadoce tout en mentionnant qu'il y avait fortifié quatre villes contre Ourarṭou, il est évident que toutes ces constructions militaires ou civiles n'étaient pas faites en Ourarṭou, mais bien en Cappadoce, dans le voisinage et aux portes mêmes d'Ourarṭou. C'était assurément pour se prémunir contre les dangers, qui pouvaient venir plus tard d'Ourarṭou, que Sargon avait pris ces dispositions. Ainsi, nous pouvons dire avec certitude que Sargon reconnaissait que, pour le moins, la partie septentrionale des extrémités occidentales de l'Arménie-Majeure relevait du royaume d'Ourarṭou et que là était la frontière du côté d'ouest. Celle-ci touchait au pays de Mosoch ou des Mouski, dont exactement la partie nord-est fut appelée, à une basse époque, Arménie-Mineure. La preuve de ce que le territoire de la frontière susénoncée relevait du royaume d'Ourarṭou, cette preuve, dis-je, nous est donnée par la Sainte-Écriture aussi, qui, au sujet des fils parricides de Sennachérib, nous dit: « ils se sauvèrent dans le pays d'Ararat » (II/IV *des Rois*, XIX, 37). Comme nous l'avons vu plus haut, l'explication de cette expression nous est fournie par Abydène qui, au sujet des soldats de ces frères parricides, nous dit qu'ils furent rejetés dans la ville des Byzantins [3]); d'où

[1] Voyez l'inscr. n° 35 dans notre recueil.

[2] La ville de Mélitène qui était bâtie un peu à l'est de Malathia moderne.

[3] *Ap.* Euseb. *Chron.*, édit. Aucher, Ire partie, p. 53.

nous comprenons que cette ville était celle que les auteurs arméniens appellent Vjan, située dans le canton d'Akilisène et dans la partie inférieure de l'Euphrate oriental. Ici l'appellation d'Ararat est certes géographiquement et politiquement identique à celle d'Ourarṭou. — Après cette époque, le nom d'Ourarṭou est mentionné dans la *Lettre du gouverneur Pahir-Bel*[1] (l. 6), adressée probablement à Sennachérib (705-682 av. J.-C.), comme aussi dans les *Annales* (X, 40) d'Assourbanipal (668-env. 638 av. J.-C.), sans que pour cela ces textes nous fournissent une indication précise sur l'étendue du pays.

Dans la rédaction en idiome babylonien de l'inscription trilingue de Darius Ier (521-485 av. J.-C.) à Béhistoun [2] (ll. 49, 53) le nom d'Ourasṭou a remplacé celui d'Ourarṭou. Cette forme onomastique, assurément babylonienne, est aussi employée dans la rédaction babylonienne de l'inscription NRa) de Naksch-i-Roustam, où nous la lisons à la 16e ligne. Les appellations d'Ourarṭou et d'Ourasṭou correspondent aux dénominations d'Armina et d'Armaniya, qui figurent dans la rédaction perse de l'inscription de Darius Ier à Béhistoun (I, 15. II, 32-34, 39, 44, 50, 52, 59, 63). Or, l'extension du pays d'Armina (= *Armenia*) était telle qu'en 401 av. J.-C. Xénophon le trouva divisé en deux parties, celles qu'il indique comme orientale ou appelle expressément occidentale [3]); le gouverneur de la première était Orontas et celui de la seconde se nommait Tiribaze. Cette connaissance suffit pour nous donner l'idée qu'Ourarṭou ou Ourasṭou ou Armina pouvait et même devait avoir l'extension que Minuas Ier voulut donner à son pays vers la fin du IXe siècle et au commencement du VIIIe av. J.-C., et dans laquelle, au dernier quart du IIIe siècle apr. J.-C., Tiridate III fut assez heureux de posséder son pays; c'est-à-dire une étendue qui commençait des régions orientales de la mer Kapoutan et se terminait à l'arc de l'Euphrate. Toute autre pensée contraire à cet ordre d'idées reste aussi bien dénuée de tout fondement historique, qu'elle serait en discordance avec l'état naturel des choses.

La forme ethnique: *Ourarṭâi* 'Ourarṭien'.

VI. *Thogarma, maison de Thogarma, Pays thogarmien.* La

[1] D'après la lecture de Fritz Hommel, Puḫḫira-Bel.
[2] Ou Bisoutoun.
[3] Xénophon, *Anabase*, IV, III, 4. IV, 4. VII, VIII, 25.

dénomination d'Ararat, employée par la Bible, avait des caractères géographiques et politico-topographiques, et celle du pays des Kasdi = Ḫaldi est une appellation qui a son origine dans le système religieux et politique ; le reste à l'avenant. Maintenant, avec les dénominations de Thogarma et de la maison de Thogarma, nous avons la révélation, pour ainsi dire, de l'origine de la nation arménienne d'une personnalité donnée et du nom et de la position de cette nation ; la dénomination géographique en est inséparable.

En suivant les données du texte original de la Sainte-Écriture, nous y trouvons le nom de Thogarma mentionné dans quatre passages et dans les termes suivants :

1. *Genèse*, X, 2-3. « [2] Les fils de Japheth : Gômer, Magog, Madaï, Javan, Thoubal, Meshekh et Thiras. [3] Et les fils de Gômer : Ashkénaz, Riphath et Thogarma ». Ce dernier nom figure dans la version des Septante comme Θοργαμά et Θοργομά [1] ; la Vulgate en a fait Thogorma.

2. Le premier livre des *Chroniques* (I, 5-6) répète littéralement les données de la *Genèse*.

3. *Ézéchiel*, en parlant des richesses de Tyr, dit (XXVII, 13-14) : « [13] Javan, Thoubal et Meshekh, ceux-ci *étaient* tes marchands ; ils faisaient le commerce des personnes d'hommes et des vases de bronze dans ton marché. [14] Les hommes de la maison de Thogarma faisaient, dans tes foires, le commerce par les chevaux, les cavaliers et les mulets ».

4. Par Ézéchiel Jéhovah dit à Gog, le souverain de Meshekh et de Thoubal qu'il le fera marcher du nord vers la Judée, et il ajoute (*Ézéch.* XXXVIII, 4, 6) : « je t'amènerai, toi et toute ton armée... Gômer et toutes ses troupes, la maison de Thogarma des contrées du nord et toutes ses troupes... ».

Les deux derniers passages nous indiquent le site de la maison de Thogarma. On a dit que, comme le prophète parle, d'un côté, des chevaux et des mulets et, de l'autre, il nous indique le nord, il comprendrait par là tant l'Arménie que la Phrygie ou la Cappadoce en même temps, par la raison que la Phrygie aussi bien que l'Arménie étaient renommées pour leurs chevaux, et que les peuples de ces deux pays avaient

[1] C'est cette forme qui figure dans la version arménienne sous l'aspect de : Thorgom.

des liens de parenté, que, de plus, ces deux pays par rapport à la Palestine étaient situés au nord.

Laissant de côté les avis de peu de valeur de quelques écrivains, nous devons dire que les opinions des savants renommés se partagent en trois. Les uns, par Thogarma et maison de Thogarma, comprennent la partie orientale de l'Asie-Mineure, c'est-à-dire la Cappadoce et la Phrygie; d'autres auteurs les prennent pour la partie occidentale de l'Arménie; les autres, enfin, les admettent comme indiquant l'Arménie-Majeure tout entière, avec les sens géographique et ethnographique.

En opposant une réponse négative à la première opinion, on contribuerait à augmenter la valeur de la seconde et surtout de la troisième. En effet, par un simple et bon ordre et par une ligne géographique de direction, Ézéchiel procède d'ouest en est en alignant Javan, Thoubal et Meshekh (Mosoch) et la maison de Thogarma. Il est bien permis de dire que l'Ionie avait dans son voisinage la Phrygie; la Cappadoce, aux yeux d'Ézéchiel, devait être Thoubal lui-même; en effet, le Tabal des textes cunéiformes assyriens occupait la partie occidentale et le centre de la Cappadoce. Du côté est-nord-est de Thoubal = Tabal, le Meshekh était limitrophe à ce pays; l'Arménie était la voisine de Meshekh; elle était donc le Thogarma d'Ézéchiel. Ce dernier point doit être pris en considération d'une façon spéciale. Il ne doit donc s'élever aucun doute sur ce que le prophète, en se servant de la dénomination de la maison de Thogarma dans son premier passage, est loin de comprendre la Cappadoce, à plus forte raison la Phrygie. Le Gômer, qui figure dans le second passage d'Ézéchiel, correspond aux Gamirk des écrivains arméniens; ce pays s'étendait vers l'est jusqu'aux bords de l'Euphrate, et c'est indubitablement parce que les Cimmériens s'en étaient rendus maîtres que parmi les Arméniens la plus grande partie de la moitié orientale de l'Asie-Mineure était appelée, pour le moins au moyen âge, par leur nom. Dans ce second passage du prophète, au nom de Gômer succède immédiatement la dénomination de la maison de Thogarma, ce qui indique manifestement que cette dernière était un pays situé à l'est des Gamirk (= Cappadoce), et c'était précisément l'Arménie.

Venant à la seconde opinion, disons tout d'abord que les auteurs, qui interprètent l'appellation de la maison de Thogarma

comme indiquant la partie occidentale de l'Arménie ou une portion de cette partie, appartiennent à la classe des savants renommés du XIXe siècle [1]). Sans pouvoir nous occuper ici des autres, nous croyons nécessaire de citer les considérations de H. Kiepert. D'après cet illustre savant, « il est impossible de négliger l'Arménie parmi les pays japhétiques. Sans doute, il ne faut pas l'appeler *Hâyḳh*, d'un nom donné par les indigènes, ni même par la dénomination dont se servirent les anciens Grecs et qui est généralement connue par tous [2]); il ne faut non plus l'appeler d'un nom [3]), qui paraît être employé depuis les temps anciens par quelques races, ses voisines du côté méridional; mais bien par une forme ancienne qui, par sa structure, n'est pas encore expliquée; ce nom est Thogarma:... Ce nom peut difficilement être considéré comme indigène. C'est avec Michaëlis [4]) qu'il a été généralement considéré comme identique avec l'Arménie, par la raison surtout que, dans les temps anciens et nouveaux, ce pays élevait des chevaux et mulets renommés (et cela particulièrement dans la partie occidentale, dans les limites de l'Euphrate). L'assimilation susmentionnée me semble vraie et solide si nous la mettons en parallèle avec ce que nous rapporte Ézéchiel au sujet du trafic de ces animaux fait par Thogarma à Tyr.... — Mais par là on désigne seulement la limite méridionale du pays de Thogarma, comme quoi il était un pays voisin de la Syrie euphratique supérieure; ainsi, les parties septentrionales et orientales dudit pays n'en sont nullement désignées; car, autant que nous connaissons par les rapports géographiques et historiques des Grecs et même des Arméniens, nous n'avons aucune preuve pour considérer ces contrées comme égales à toute l'Arménie. En outre, bien que le pays soit une unité naturelle géographique, toutefois si nous en exceptons les limites étendues par les conquêtes du royaume arménien, le pays ne formait pas au commencement un ensemble historique et ethnique... Qu'on suppose que l'idiome arménien régnait à l'est et à l'ouest, dans les régions

[1] Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 1882, t. II, 1re partie, pp. 405 et suiv. Knabenbauer, *Ezechiel*, p. 274. Dillmann, *Die Genesis*, p. 184. [2] C'est-à-dire Ἀρμενία. (*Note du trad.*). [3] C'est-à-dire *Ararat* selon les Hébreux, et *Ouraṛṭou* d'après les Assyriens; mais cette dernière dénomination ne provient pas des Assyriens. (*N. d. t.*). [4] J. David Michaëlis, savant hébraïsant allemand, 1717–1791.

de l'Euphrate et de l'Araxe, comme il est manifeste par les nombreuses appellations géographiques produites à l'instar de témoignages, autant que la littérature arménienne peut remonter aux temps anciens. Malgré cela, par rapport aux temps anciens, on aperçoit la différence primitive de la race dans la tradition même que Moïse de Khorène (I, 30) a altérée en faveur de sa propre nationalité dans la légende, d'après laquelle une population mède soi-disant subjuguée avait habité l'*Âyrarat*, dans les territoires de l'Araxe »[1]). — Ces paroles de H. Kiepert sont en grande partie des objections qu'on est à même de réfuter par la linguistique moderne et par une historiographie qui ne présente pas des lacunes. De tout ceci nous parlerons plus avant.

La troisième opinion prend Thogarma et la maison de Thogarma pour l'Arménie-Majeure tout entière. Ainsi, Eusèbe dit dans ses *Chroniques*[2]): « Et les fils de Gamer Askhanaz..., Rhiphath..., et Thorgama, et de celui-ci les Arméniens ». George le Syncelle[3]) aussi reconnaît la descendance des Arméniens de Thogarma lorsqu'il fait le commentaire du 6e verset du XXXVIIIe chapitre d'Ézéchiel[4]).

Examinons maintenant en détail, sans préjugé comme sans parti pris, si cette dernière opinion est plus probable que la première ou que la seconde, ou si elle est la seule vraie. N'oublions pas toutefois que les partisans du second avis sont d'accord avec nous jusqu'à la moitié de la question. — Or, les peuples de la Phrygie et de la Cappadoce ne réunissaient pas les qualités qui doivent justifier sous tous les rapports les paroles d'Ézéchiel. L'histoire ignore absolument toute activité en fait de trafic et de commerce pour ces deux peuples; et cette ignorance ou ce silence suppose une situation negative pour eux. — Nous savons par les documents cunéiformes d'Assyrie que les rois de Ninive, parmi les tributs qu'ils imposaient aux roitelets de Nâiri-Ourarṭou, donnaient manifestement la préférence à celui des

[1] H. Kiepert, *Monatsbericht* (p. 201 et suiv.) publié par l'Académie des Sciences de Berlin, 1859; voy. le livre du même auteur: *Lehrbuch der alten Geographie*, Berlin, 1878, p. 75. [2] Edit. Aucher, t. II, p. 12. [3] Il écrivait entre 780 et 800 apr. J.-C. [4] Ce commentaire se trouve dans le manuscrit de la version des Septante de la Bibliothèque Vaticane (Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2e édit., 1882, t. II, 1re partie, p. 402). Knobel, *Völkertafel der Genesis*, p. 53 et suiv.

chevaux; par rapport aux dynastes rebelles, le tribut en chevaux doublait ou bien augmentait quelque peu en nombre de têtes. Nous lisons aussi dans les textes cunéiformes ourartiques que les rois suzerains résidant en Biana, Argistis Ier et son fils Saridouris II, à la suite des expéditions militaires qu'ils faisaient contre les roitelets leurs vassaux et de leur propre nationalité, faisaient transporter en Biana de nombreux troupeaux de chevaux [1]). — Hérodote (I, 194. V, 49) parle d'un côté du trafic que les Arméniens faisaient avec les Babyloniens, et de l'autre cite le mot d'Aristagoras de Milet que « les Arméniens sont riches en bétail ». D'après Strabon (XI, XIV, 9), le satrape d'Arménie envoyait annuellement de ce pays 20,000 poulains aux rois Achéménides. Xénophon rapporte (*Anabase*, IV, V, 24) que lorsque l'armée grecque des Dix Mille arriva dans un village, quelques-uns d'entre les Grecs y enlevèrent des poulains, que les villageois élevaient en vue de satisfaire au tribut royal. Xénophon rapporte aussi (*Ibid.* IV, V, 35-36) qu'« il prit un poulain pour lui-même et en donna un à chacun des stratèges et des lochages. Les chevaux de ce pays sont moins grands que ceux de Perse, mais ils ont plus de cœur ». Le village susmentionné, où ces chevaux se trouvaient, était situé sans aucun doute dans la partie orientale du canton de Touarazataṗ, au sud-est de la Caranite. La partie nord-est de l'Arménie aussi était abondamment fournie de chevaux. D'après Strabon (XI, XIV, 4), « La Phâunène aussi est réputée comme une des provinces *les plus fertiles* de l'Arménie; on peut dire de même du canton de Cômisène et surtout d'Orchistène qui, plus que toutes les autres provinces, fournit des chevaux de guerre ». Strabon n'ignorait donc pas que les autres provinces orientales aussi produisaient des chevaux en quantité pour le moins passablement considérable. — Nous avons mentionné plus haut qu'Hérodote parlait du trafic que les Arméniens faisaient avec Babylone. De leur côté, Xénophon (*Cyropédie*, III, II) et Strabon (II, I, 15) rapportent que les Arméniens se rendaient, en vue de commerce, jusqu'aux Indes; les témoignages de ces deux derniers écrivains se rapportent spécialement aux populations du sud-est et du nord-est de l'Arménie.

Nous sommes d'accord avec H. Kiepert pour ce qu'il faut

[1] Voyez *Faune*, p. 32, ci-dessus.

donner à l'Arménie la dénomination *Thogarma*; mais nous ne pouvons en écarter les autres appellations par la raison bien simple que celles-ci sont basées sur des fondements historiques. Le savant géographe nous dit que « nous n'avons aucune preuve pour considérer les parties septentrionales et orientales comme égales à toute l'Arménie » et que « le pays ne formait pas au commencement un ensemble historique et ethnique ». Voilà des accusations graves et des plus graves! Toutefois le savant allemand serait justifié par cette considération que, lorsqu'il traçait ces lignes, les inscriptions cunéiformes assyriennes n'étaient pas encore très correctement traduites ni même interprétées d'une façon irréprochable; quant aux monuments cunéiformes ourartiques, non seulement les érudits n'y avaient pas remarqué un seul mot de l'idiome arménien classique, mais encore la lecture même n'en était pas faite avec correction. Mais nous savons aujourd'hui que les rois d'Assyrie appelaient Nâiri pour le moins une grande partie de la moitié occidentale de l'Arménie, et particulièrement Salmanasar II (*chez Layard inscription n° 12*, I, 14–15) appelle le lac des Bznounik [1]) et le Kapoutan « mer supérieure et mer inférieure du pays de Nâiri ». Il s'ensuit que dans l'antiquité Nâiri-Arménie, de l'ouest jusqu'au sud-est, formait un tout historique et ethnographique. De même qu'à l'extrémité du nord-ouest il existait un district appelé Alzini [2]), portant un nom propre ourartique indo-européen, de même à l'est du lac des Bznounik il y avait la ville de Ṭouspas [3]) et à l'ouest du lac Kapoutan celle d'Ardinis [4]), villes dont les appellations sont des mots, qui, dans l'idiome ourartique, ont leurs significations à eux propres. Dans les régions centrales, le district du mont Biurakn était appelé Abounis qui, étant un mot indo-européen, se traduit ' fourni d'eau '. Au sud-est d'Abounis était situé le pays des Dia'uḫini; ce dernier étant un mot composé ourartique indo-européen par excellence, offre le sens: ' les-fils-du-Ciel '. Quant à la partie nord-est de l'Arménie, sur les bords du lac Lychnite il y avait le district Ṣouinina, un nom de la même nature que celle des noms susénoncés, et qui signifie ' pays-

[1] Ou Thôspite, ou de Van. [2] Ce nom signifie (*pays*) ' des *nymphes*-Bocagères '; il était l'appellation primitive du canton d'Akilisène. [3] Le mot offre le sens de (*dieu*) ' qui-fait-la Chaleur '; la ville de Van portait primitivement ce nom. [4] (*dieu*) ' qui-brûle ', c'est-à-dire le dieu-Soleil; (ville) Ardinis était l'ancien nom du bourg moderne d'Ardischa.

maritime'. Au nord-ouest du même lac il existait un district appelé Katarzani, du nom de Katarzas, fondateur de ce petit royaume; ce nom en idiome ourartique signifie 'qui-vit-pur, qui-mène-une-vie-pure'. Dans la région du confluent du Kour et de l'Araxe, le district Ourṭaḫini (= Orthaḫini) devait son origine à un dynaste nommé Ourṭas; il fut ensuite appelé Ourṭaḫini, un mot composé qui, toujours en idiome ourartique, offre le sens de: *district* 'des-fils-du-juste, de-l'*homme*-droit'. Nous passons le reste des dénominations qui sont foncièrement du domaine de l'idiome d'Ourarṭou, c'est-à-dire de l'arménien primitif. L'ensemble de ces appellations constitue un fond d'arguments pour établir solidement l'unité et l'intégrité ethnique et historique de l'Arménie des âges anciens. Nous reproduisons à ce sujet les considérations si sensées de Fr. Lenormant sur les petits royaumes si nombreux de Nâiri-Ourarṭou; il dit: « Les textes ninivites nous font connaître un certain nombre de princes de ces différents états. Mais sous le morcellement politique qu'implique l'existence d'autant de royaumes distincts, l'étude des noms de provinces, de villes, d'hommes et de dieux des différentes parties de l'Arménie contenus dans ces mêmes textes, montre *une grande unité ethnographique et linguistique dans la population répandue sur toute l'étendue de cette vaste région* »[1]). Dans un autre endroit le même savant archéologue écrit: « De même qu'une unité ethnique et linguistique complète existait dans la vieille population de l'Arménie sous son morcellement politique et un grand nombre de royaumes indépendants, de même une unité religieuse absolue s'y faisait remarquer et servait de lien entre toutes les fractions du peuple » [2]). Ces considérations du savant français s'accordent avec les vérités ethnographiques et linguistiques qui résultent de la nature et des caractères des textes cunéiformes ourartiques et des contenus de ces mêmes textes. Ces vérités sont, contrairement à l'avis du savant allemand, autant d'arguments qui nous poussent à considérer les parties septentrionale et orientale comme tout à fait égales aux autres parties de l'Arménie. De ce qu'une population mède se trouvait dans la partie orientale de ce pays, comme Moïse de Khorène (I, 30) nous le rapporte, H. Kiepert conclut

[1] Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, Paris, 1871, t. I, p. 119. [2] *Ibid.*, p. 130.

à une différence primitive de race entre cette population et les populations indigènes de l'Arménie. Mais il ne détermine pas un point essentiel, savoir que le temps de la présence de cette population mède dans la partie susdite n'a aucun rapport avec les âges primitifs. Il est vrai que ce point et surtout l'exacte origine de cet état de choses échappaient à la connaissance de l'historien national de l'Arménie. Toutefois il est certain que la seigneurie féodale Mouraṣan et une population mède résidaient « sur le versant oriental de la grande montagne jusqu'aux limites de Golthn ». Cependant, celles-ci n'y habitaient pas depuis les âges primitifs, mais bien après la mort d'Alexandre-le-Grand, elles s'y étaient établies avec Atropatès, prince médo-perse, et sous le règne de ses descendants, dont le royaume s'étendait des régions orientales de la mer Kapoutan jusqu'à l'Araxe [1]). Il est donc évident que la seigneurie et la population mèdes susmentionnées s'y étaient installées à une époque basse et s'y étaient superposées aux populations arméniennes qu'elles dominaient. Moïse de Khorène ne laisse point de déclarer la différence de la race mède. Il faut bien retenir ce point capital que, comme vers la fin du IXe siècle avant notre ère Ispouinis et son fils Minuas Ier, au nom de l'unité ethnique et de l'union politique, avaient réuni ou plutôt réduit sous leur sceptre ces contrées du sud-est de l'Arménie, c'étaient les exigences de la même unité et la nécessité de la même union qui, vers la fin du IIIe siècle après J.-C., avaient encore une fois réuni ces mêmes contrées sous le pouvoir de Tiridate III, dit le Grand.

Dans le langage biblique, le mot « maison » indique l'état d'une nation unie avec toutes ses parties. Ainsi, par l'emploi des mots « maison de Thogarma », Ézéchiel entendait l'intégrité parfaite d'une nation ou d'un royaume. Si on disait que par ces mots le prophète ne pouvait ni ne devait entendre qu'une partie donnée de la nation qu'il voulait indiquer, on voudrait inutilement s'efforcer d'établir une hypothèse aussi gratuite que purement arbitraire.

De tout ce qui précède nous concluons que « Thogarma, maison de Thogarma » d'après la Bible, et, d'après Agathange

[1] Voy. Polybe, V, LV, 6-7; Strabon, XI, XIII, 3. *Chrestomatiae ex Strabonis lib. XI*, 38, dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 598.

(*Introduction*, CVII, CXII) « maison de Thorgom, *ou* nation thorgomienne » était réellement et véritablement la nation arménienne dans toute l'acception du mot; et d'après Faustus de Byzance (III, XIII) le « pays thorgomien » était l'Arménie-Majeure dans toute son extension.

Quelle est l'époque dans laquelle l'idée de « maison de Thogarma » avait commencé à se faire jour en Arménie; où bien depuis quand les Arméniens ont admis et dit que leur nation descendait de Thogarma? Nul doute que dans les âges du paganisme les Arméniens ne pouvaient connaître ce nom, ni admettre que Thogarma ait été le premier patriarche éponyme de leur nation. Ce nom propre fut uniquement biblique. Eusèbe de Césarée avait sans doute achevé d'écrire ses *Chroniques* en l'an 338 de J.-C.; il est donc très probable que les hauts dignitaires du clergé et les savants de la nation arménienne avaient la connaissance de ce livre de l'historien ecclésiastique dès les premiers lustres de son apparition. C'est Eusèbe qui a écrit tout le premier que les Arméniens étaient les descendants de Thogarma, et c'est dans ce même livre que le clergé et les savants de l'Arménie ont dû lire pour la première fois une pareille énonciation. Lorsque, dans le second ou le premier quart du Ve siècle, le livre des *Chroniques* eusébiennes fut traduit en arménien, la phrase « ... Thorgom, et de celui-ci les Arméniens » devait être depuis longtemps et graduellement répandue et établie dans le clergé aussi bien qu'au sein du peuple. Les écrivains arméniens du Ve siècle, généralement nommés « traducteurs », appellent leur nation « fils de Thorgom, maison de Thorgom, nation de Thorgom »; Moïse de Khorène lui-même (I, 10) explique de la manière suivante la dénomination du canton de Hark, qu'il lui fait donner par son Hâyk: « c'est-à-dire, nous autres de la race de la maison de Thorgom, qui habitons ici » [1]. Cette forme d'appellation d'un personnage ances-

[1] Nous n'avons pas cru opportun d'examiner ici si Thogarma était réellement un ancêtre-patriarche qui ait été une personnalité individuelle, ou bien si ce nom provient d'une appellation géographique, c'est-à-dire du nom de la ville de Til-Garimmou, située à l'est de la Cappadoce, ou bien encore s'il était simplement un nom créé dans le but d'indiquer une situation ethnographique. Nous croyons que notre époque n'est pas destinée à donner une solution à une pareille question, acceptable par tout le monde. Pour notre part, nous nous inscrivons à la personnalité réelle, individuelle.

tral nous dit manifestement que les Arméniens ne connurent et n'adoptèrent cette dénomination qu'au IVe siècle de notre ère, directement ou indirectement de la version même des Septante, qui varie en cela de l'original hébraïque.

VII. *Harminiya, Harminiyap:* Les rédactions médiques des inscriptions cunéiformes trilingues de Darius Ier qui se trouvent en Perse appellent souvent l'Arménie « Harminiyap »; ainsi particulièrement l'inscription de Bisoutoun dans sa rédaction médique, I, 12. II, 22, 24, 26, 29, 33, 38, 40, 48. Dans l'idiome médo-anaryen le pluriel des noms communs et propres se forme par l'adjonction de la seule lettre *p* [1]). De même que dans l'arménien littéraire le mot *Hay* (= Arménien) s'adjoint la lettre *k* et, en prenant ainsi au pluriel la forme *Hayk*, devient aussi bien un nom collectif qu'une dénomination géographique, de même Harminiyap par son dernier élément graphique. En s'y prenant de cette façon, on pourrait avoir jusqu'à un certain point l'étymologie de cette appellation médique, mais elle ne serait pas tout à fait sûre. L'étymologie sûre et certaine de cette dénomination nous fait donc défaut. Toutefois, il nous est peut-être permis de dire que le nom de Harminiyap est un mot composé de: *a*) Har- = ancien éranien *hara* ' montagne '; *b*) -mini = a. ér. *nmâna* = *namâna* ' région, lieu '; *c*) -yap, suffixe du pluriel de l'adjectif relatif *-ya* dans quelques idiomes aryens. Ainsi, « Harminiyap » signifie probablement ' habitants *ou* natifs de la région de montagnes '. Dans les inscriptions de la Perse le mot susmentionné est toujours employé dans le sens de dénomination géographique. Cependant, cette forme plurielle de « Harminiyap » change en forme singulière « Harminiya » dans l'inscription NRa) (l. 22) de Darius Ier à Naksch-i-Roustam. Cette dernière forme étant indubitablement un adjectif et nominatif singulier compréhensif, offre le sens de ' *pays*-Harminien '. — Il est évident que les Mèdes, bien avant que les anciens Perses, avaient eu des rapports avec les populations d'Ourarṭou; aussi bien, les formes onomatiques susmentionnées avaient été tout d'abord créées probablement parmi les Mèdes-Éraniens occidentaux.

La forme ethnographique est *Harminiyar* ' Harminien ', employée par Darius Ier dans la rédaction médique (II, 22. III, 36, 58) de l'inscription de Bisoutoun.

[1] Voyez J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 54.

VIII. *Armina*, *Armaniya*. Ces appellations sont du domaine de l'ancien persan; elles figurent dans les documents cunéiformes que Darius Ier avait fait graver en trois localités différentes. La seconde forme n'est qu'un dérivé de la première. La première, Armina, est celle qui est le plus souvent employée; elle figure dans la rédaction perse (I, 15. II. 30, 32, 50, 52, 59, 63) de l'inscription cunéiforme trilingue de Bisoutoun, dans l'inscription nº I (l. 12) de Persépolis, rédigée en idiome ancien persan exclusivement, de même que dans la rédaction perse (l. 27) de l'inscription trilingue NRa) à Naksch-i-Roustam. La seconde forme figure seulement dans la rédaction perse (II, 33-34, 39, 44), de Bisoutoun.

Le nom « Armina » est, à notre avis, composé de trois éléments: *a*) Arm-, forme contractée du mot sémito-araméen *aram* ' haut, élevé '; *b*) -i, élément copulatif; *c*) -na, élément apocopé du mot ancien persan *nmana* = *namâna* ' région, lieu, *pays ', un élément que nous retrouvons dans l'arménien primitif ourartique aussi. Ansi, l'appellation Armina ne peut signifier que ' haut-pays, pays-élevé '. La forme « Armaniya » n'est que la variante et le dérivé d'« Armina ». Ce que nous avons dit plus haut au sujet du suffixe *-ya* dans le terme « Harminiya », est aussi applicable dans le mot « Armaniya »; car, cette forme nous indique au fond un adjectif; ainsi, Armaniya, comme nominatif singulier compréhensif, ne peut que signifier ' *pays*-Armanien '. La dénomination Armina et sa variante et le dérivé Armaniya se révèlent à nous pour la première fois par Darius Ier (521-485 av. J.-C.). Il n'est pas étonnant qu'un élément araméen ait trouvé accès dans l'ancien persan; car, bien avant l'époque du roi susmentionné, l'idiome sémito-araméen avait exercé une grande influence sur les langues des nations qui habitaient les contrées tant orientales qu'occidentales de l'Asie-Antérieure. C'est par suite de cette influence que, 340 ans avant Darius Ier, un nom araméen, Aramis, devint aussi celui d'un roi héroïque de l'antique Arménie [1]).

La forme ethnographique est *Arminiya* ' Arminien ', que

[1] Les savants ont donné sur l'appellation « Armina » différentes explications, dont nous ne pouvons nous occuper ici. Voy. en particulier Fr. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 217.

nous lisons dans la rédaction perse (II, 29. III, 77. IV, 29) de l'inscription trilingue de Darius Ier à Bisoutoun.

Il est certain que, à partir du règne de ce monarque, les dénominations susmentionnées étaient employées dans le peuple arménien, du moins dans ses rapports avec les étrangers. Nous en avons une preuve dans ce fait que, lorsque, selon le témoignage de Xénophon (*Anabase*, IV, v, 34), l'armée grecque des Dix Mille, lors de son passage à travers l'Arménie, arriva dans un village, Xénophon en personne et le général Chirisophe demandèrent au chef du village dans quel pays on était; « celui-ci répondit: en Arménie » (Ἀρμενία). Ainsi, depuis l'époque du roi susmentionné jusqu'à nos jours les nations étrangères se servirent des mêmes appellations, à de petites variantes près, pour désigner l'antique Nâiri-Ourarṭou et le peuple qui y habita.

Nous croyons utile et même nécessaire de parler ici succinctement de certaines indications qu'Hérodote (V, 52) nous donne au sujet de la dénomination d'Arménie, employée par lui pour désigner un pays moins vaste que Nâiri-Ourarṭou. En effet, lorsqu'il parle dans le passage susindiqué de la route royale des temps de l'empire des Achéménides, il étend l'Arménie de l'arc de l'Euphrate jusqu'au voisinage du mont Masis en disant que « de l'Arménie on entre dans la Matiane ». Préalablement aussi (V, 49) il avait fait dire à Aristagoras de Milet que « les Arméniens étaient à côté des Ciliciens, ... et les Matianiens étaient contigus aux Arméniens ... ». Or, la Matiane commençait des régions à l'ouest du mont Masis et s'étendait jusqu'à la mer Kapoutan. Les populations de ces contrées n'avaient en rien changé de leur ancien caractère haldien ancien arménien. Pour Hérodote la Matiane, les Saspires et les Alarodiens n'étaient pas compris dans les limites de l'Arménie [1]). Il est toutefois évident que, comme il n'avait pas visité ce pays, ses connaissances aussi devaient en être limitées et quelquefois même erronées [2]). Xénophon avait été en Arménie au siècle d'Hérodote; et lorsqu'il nous dépeint (*Anabase*, IV, III, 4. IV, 4. VII, VIII, 25) ce pays divisé en Arménie orientale et en Arménie occidentale, ses indications nous portent à tracer presque une

[1] Comp. les chapitres 93 et 94 du livre III d'Hérodote. [2] Voyez surtout le paragraphe 104 du livre Ier, où le district des Saspires s'étend de la Colchide jusqu'à la Médie.

ligne méridionale à l'extrémité du nord-ouest de la Gordyène, ligne qui séparait les deux parties susindiquées. Nul doute que, du temps de Xénophon, la Matiane et même les Alarodiens n'aient été compris dans l'Arménie orientale. Il paraît certain que lorsque Hérodote (VII, 73), en parlant de l'armée expéditionnaire de Xersès, dit: « Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens dont ils sont une colonie », par cette phrase même il nous donne à penser que les pays qui avaient fourni ces soldats arméniens, constituaient la plus grande partie de l'ancien Nâiri-Ourarṭou, y compris la Matiane, aux confins de laquelle le père de l'histoire semble limiter l'Arménie. — Parmi les écrivains occidentaux Hécatée (549-486 av. J.-C.) fut probablement le premier à se servir de la dénomination Ἀρμένιοι en disant: « au sud des Chalybes, les Arméniens leur sont limitrophes » [1]).

IX. *Hâyastan, Hâyk', pays des Hâyk'. Dénom. ethn.: Hây, Hâyastan, Hâyk'.* Nous avons ici des appellations classiques qui avaient cours exclusivement au sein de la nation, et dont la racine n'est que le mot ou le nom ethnique Hây. La forme même de ce nom nous indique qu'il est le plus jeune d'entre tous les autres. Toutefois, hâtons-nous de dire que sa source se trouve dans les âges préhistoriques. En effet, dans l'inscription ourarṭique d'*Ordonnancement de sacrifices* (n/ n° 42, ll. 6/38) nous avons le dieu 'Uas ou Huas, la divinité des vents; il lui était consacré un district qui (n/ n° 42, ll. 20/66) portait le nom de 'Uâina ou Huâina ' pays-de 'Uas, — de Huas ' [2]). Disons ici en passant qu'il faut identifier ce district avec le canton de Vâyoṣ-Ṣor, au sud-est du lac Lychnite. Il va sans dire que 'Uas = Huas recevait dans ce district un culte particulier, comme c'était dans la ville de Ṭouspas (= Van) et dans sa circonscription appelée Ṭouspana ' pays-de Touspas ' que Ṭouspouas, le dieu 'qui-fait-la-Chaleur ', recevait d'une façon spéciale le culte divin. Il est très probable que, dans le district consacré au dieu des vents, on se servait plutôt de la prononciation de « Huas » que de celle de « 'Uas ». Les habitants dudit district collectivement et chacun d'eux en particulier, par rapport aux populations des autres districts, devaient être appelés *Huâi ' adorateur* ou *adorateurs-*

[1] Cité par Étienne de Bizance, *s. v.* Χάλυβες. [2] Lisez ici, *IIIe Partie, Ire Période, chap. III, 3, et IIe Période, chap. III, III,* du présent ouvrage.

du-dieu-Huas'. Le terme *Huâi* comme génitif singulier compréhensif ou paraphrastique devait avoir le premier sens; et le génitif singulier érigé en nominatif pluriel paraphrastique devait présenter le second sens; nous en avons une preuve sûre dans le nom *Ḫaldi* 'Ḫaldiens, *adorateurs-du dieu*-Ḫaldis', du moins pour la forme du nominatif pluriel. Selon toute probabilité, c'est dans la haute antiquité que le nom mythologique *Huâi* était aussi devenu le nom ethnique de la tribu ou population du district consacré à Huas. Toutefois, vers le commencement des âges moyens ladite forme de nom a dû changer et faire place à celles de: *Hây* et *Hâyk'*, avec les significations susindiquées se rapportant toujours au dieu Huas. Ici nous devons faire observer que le dernier élément de la dénomination *Hây-k'* nous indique l'époque de l'influence de l'idiome ou plus exactement du dialecte arménien classique; une époque dans laquelle, par l'absence du royaume d'Ourarṭou, l'idiome des anciens rois nationaux n'était pas à même d'exercer une influence quelconque sur les autres dialectes, et la sphère proprement dite de l'arménien classique était, pour ainsi dire, presque au centre de l'Arménie, d'où cet idiome étendait son influence principalement sur les populations des régions avoisinantes, parmi lesquelles le canton de Vâyoš-Ṣor était contigu, du côté d'est, à la province royale d'Ararat, sphère quasi centrale de l'Arménie. Les appellations Hây et Hâyk' ne pouvaient, au commencement, appartenir qu'aux habitants du canton de Huâina = Vâyoš-Ṣor.

Ici se présente la question la plus importante: à quelle époque et comment se généralisèrent ces appellations? Il est clair que, par suite d'absence complète de tout document historique, nul ne saurait répondre à cette question d'une façon absolue. Toutefois, dans le but de satisfaire le légitime désir que tout historien et tout investigateur de choses anciennes pourrait avoir, nous aimons à dire que, comme l'idiome arménien classique devait avoir sa situation élevée étroitement unie à une situation politique tout aussi élevée, nous ne pouvons voir cette dernière condition qu'à l'époque de l'établissement de la dynastie des Artaxiades. Lorsque Artaxias Ier (189-env. 145 av. J.-C.) régnait sur la grande partie de l'Arménie, c'était très probablement du dialecte de la sphère centrale de l'Arménie qu'il se servait dans sa cour et dans ses écritures publiques et officielles. Et si, par la force de sain raisonnement, nous voulons bien penser que

ce même roi devait être antérieurement le roitelet de Huâina (= Vâyoš-Ṣor) pour qu'avec lui les dénominations Hây et Hâyǩ eussent pu occuper la plus haute place parmi celles des populations du pays entier et se fussent imposées à elles en guise d'appellations ethnographiques, nous serions en mesure de nous expliquer l'origine, l'époque et la façon du développement des dites dénominations dans la nation entière.

Les dénominations de « Hây et Hâyǩ » étant proprement ethnographiques, la seconde sert aussi de nom géographique. Comme simplement ethnographiques, elles ont pour équivalentes les formes Hâyastan-ïây [1]) et Hâyastan-ïâyǩ, dont la première signifie 'habitant-de-l'Arménie, originaire-de—, relevant-de—', comme nous en avons des exemples dans les noms Harminiya et Arminiya plus haut expliqués. La seconde forme est le pluriel de la première.

Pour indiquer leur patrie les Arméniens se servent ordinairement du terme « Hâyastan », un mot composé de: a) Hây- 'Arménien'; b)-a, élément copulatif; c)-stan, scrt *sthâ'na*, a. ér. *ɕtana* 'lieu, demeure, *pays', scrt *sthâ*, a. ér. *ɕtah* 'habiter, résider'; gr. ἑστία 'résidence, foyer', ἵστ-αμαι 'se placer, être situé'. Ainsi, le mot « Hâyastan » signifie 'lieu, pays-des-Arméniens' ou plutôt '—*des-adorateurs-du-dieu*-Huas'. Le mot « Hâyastan » tout en étant foncièrement géographique, est aussi employé comme adjectif relatif par quelques auteurs nationaux. Ainsi, Faustus de Byzance (IV, 20) écrit: « Lorsque Sapor vint et vit la vaillance des soldats hâyastan*s* [2]),... il s'étonna grandement »; de même, (*ibid.*) « chacun d'eux, selon le caractère des hommes hâyastan*s*, aspirait à rentrer chez lui »; le même auteur écrit aussi (IV, 41): « l'armée hâyastan*e* remportait un avantage sur l'armée des Perses ». De son côté, Moïse de Khorène entend les militaires arméniens lorsqu'il dit (II, 85): « Et le roi Tiridate, en descendant dans la plaine des Gargaréens avec tous les hâyastan*s*, engage la bataille avec les gens du nord... [3]).

[1] Le suffixe de l'adj. relat. -ïan, de la même origine et catégorie que -ïây, dénote seulement l'origine et l'appartenance, en excluant le sens de la demeure et résidence. [2] Ou bien « de l'armée hâyastan*e* ». [3] Selon toutes les apparences, les appellations Hây, Hâyǩ, Hâyastan et Hâyǩ ont dû se produire les premières, lesquelles furent suivies, quelques siècles après, par la dénomination de Vâyoš-Ṣor ('Vallée-des-Lamentations'). Ceci résulte

des différences qui existent entre les lettres initiales comme aussi entre les significations des premières dénominations et celle du nom du canton bien connu. — Nous mentionnerons ici simplement les appellations de « province Japhétique,-Hâykaine,-Aramienne » dont se servait Magistros, un auteur arménien du XIe siècle apr. J.-C., appellations qui, sans être en partie historiques, choquent le bon goût littéraire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.